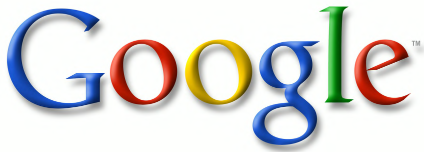


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

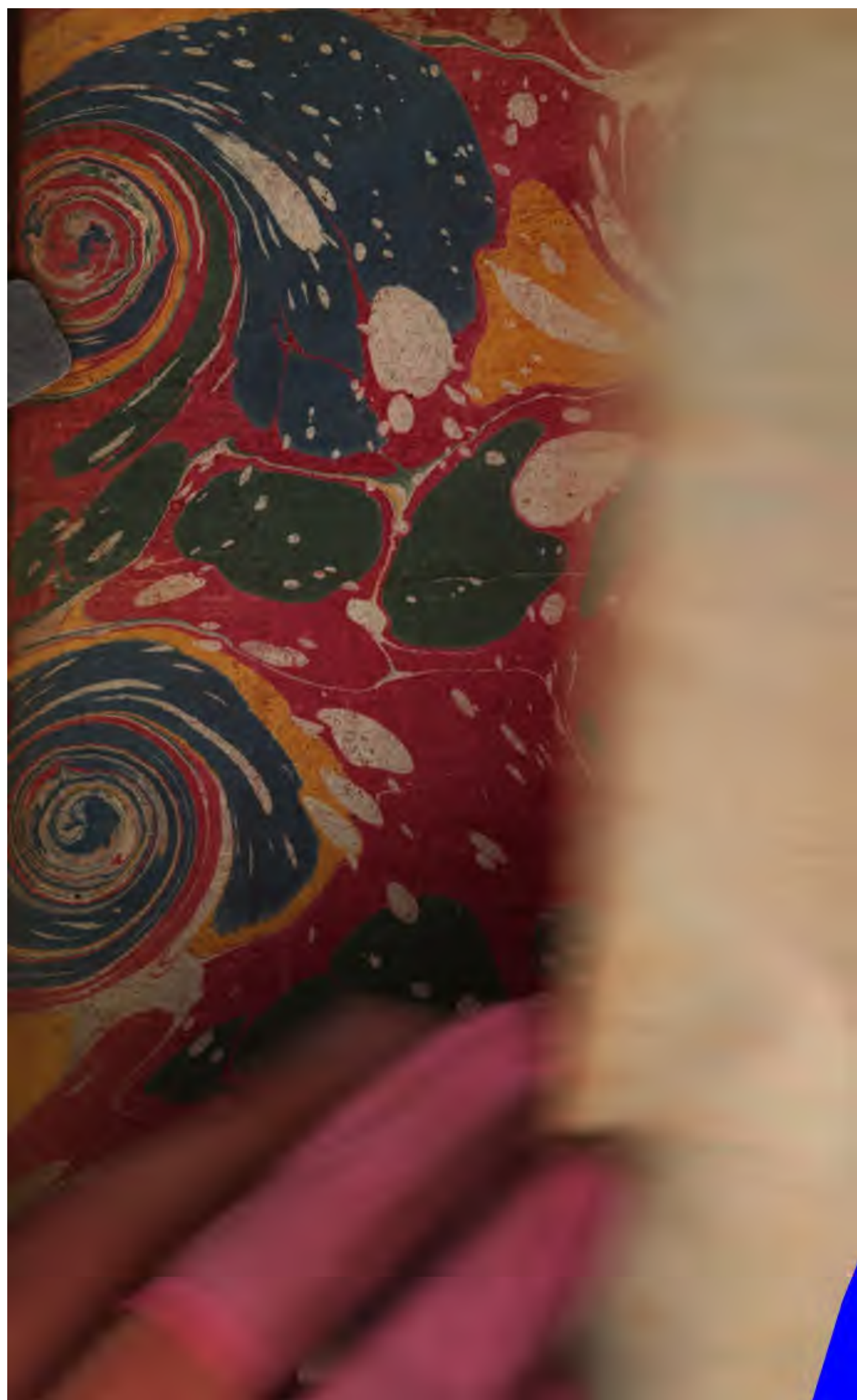
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





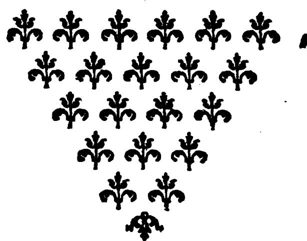




LE CIEL
OUVERT
À
TOUT L'UNIVERS.

PAR . . . . J. J.

Non mortuus est; sed vivit.





1782.

130. f. 31.

EPITRE A MADAME ***.

MADAME,

Si j'avois adopté tous les préjugés de ma Nation, perdu mon temps à prouver que les libertés de l'Eglise Gallicane sont fondées sur la Religion; si j'avois affirmé que les décisions du Pape, & ses Brefs, & ses Jugements in Cathedrâ pestilentiæ, *sont infaillibles, je serois digne de l'apothéose, j'aurois droit de couronner l'imposture d'un nom tel que le vôtre: mais j'ai dit la vérité,* odium parit. *Il faut*

que je me contente de vous assurer que personne ne vous estime plus sincérement que moi, comme le Pape crée des Cardinaux in petto.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MADAME,

Votre, &c.

AVERTISSEMENT.

MON CHER LECTEUR,

J'AI ſenti que je m'expoſois à trois violents reproches, en cherchant à inſtruire le Public. On ne me pardonnera point d'avoir condamné la voracité du Clergé, préféré l'Evangile à la tradition qui rend les Commandements de Dieu inutiles, ouvert le Ciel à tous les hommes qui aiment à ſe repaître des chimeres de l'Enfer. Mais l'Enfer exiſte-t'il? Les traditions humaines ſont-elles fondées ſur la vérité? Les Eccléſiaſtiques, les Miniſtres réformés ou non réformés, les Pontifes Chrétiens, ſous quelque dénomination que ce ſoit, ſont-ils ce qu'ils

doivent être? Est-ce la Religion ou la cupidité qui regle leurs fonctions? Voilà, mon cher Lecteur, ce que je vous prie d'examiner avant de me condamner.

Si j'ai dit la vérité, si j'ai préparé les matériaux qui doivent un jour servir à l'édifice sacré du bonheur de l'humanité, si l'Etat Ecclésiastique n'est soutenu que par les ruses de la cupidité, si la tradition n'est qu'un amas confus & bizarre d'inventions mondaines contraires aux décrets de l'Evangile, si l'Enfer n'est qu'un roman d'horreurs & d'abominations capables de faire reculer l'astre qui nous éclaire; si ce n'est qu'un systême faux, absurde, monstrueux, qui n'enfante que des crimes, j'ai fait ce que j'ai dû, ma conscience ne me reproche rien : mais pour cela je ne suis pas justifié; l'ignorance ne justifie que la superstition.

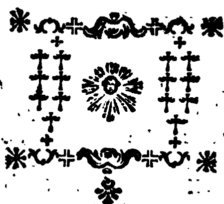
J'ai contre moi des usages enchaînés

& dix-huit siecles d'abus, le témoignage d'un nombre infini d'hommes célebres qui ont posé les fondements de l'erreur: j'ai pour adversaires tous ces Insectes rampants, engourdis & mus par l'amour du lucre, qui se persuadent qu'il est plus facile, plus louable, plus gracieux de vivre au milieu des désordres que de travailler à les détruire.

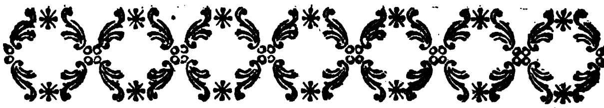
Quoi qu'il en soit, quoique cette entreprise paroisse téméraire, trop hardie, supérieure aux forces d'un homme, je m'empresse de dire à mes semblables ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent devenir. S'ils interpretent mal mes intentions, c'est leur affaire. Ils n'inventeront point de supplices sur la terre, dont la rigueur puisse surpasser le plaisir secret que je goûte à transcrire la vérité.

Je connois tout le prix de la vie; mais j'ai assez vécu si j'ai fait tomber le

masque de l'hypocrisie. Toutes les ames bien nées, tous les cœurs sensibles, tous les hommes éclairés, se réuniront à moi pour consolider le trône de l'utile vérité. *Fiat! fiat!*



LE CIEL



LE CIEL OUVERT
A TOUT L'UNIVERS.

PREMIERE SECTION.

Représentation d'un simple Chrétien à l'Auteur de la Requête des Fideles à Nosseigneurs les Evêques de l'Assemblée générale du Clergé de 1779.

ARTICLE PREMIER.

Effroi d'un fidele Chrétien à la vue d'un Ecrit qui n'a ni force ni vertu.

Mon Révérend Père,

Si les maux qui accablent le Clergé vous effraient, votre petit Libelle ne m'effraie pas moins : 1°. parce qu'on m'accuse d'en être l'Auteur ; 2°. parce que je n'y trouve rien qui mérite l'honneur de l'impression. Cela ne veut pas dire qu'il faut vous interdire le droit d'écrire ; c'est

un privilege qu'on ne peut refuser à personne: mais on devroit engager vos pareils à mettre leur nom à la tête de leurs Ouvrages, afin qu'un honnête homme ne fût pas exposé à passer, *gratis*, pour un mauvais Écrivain.

C'est calomnier que d'écrire si secrettement, sur-tout lorsqu'on a la témérité d'insulter aux Principautés de l'Eglise, à ces Puissances crossées que Dieu tire de la poussiere pour les placer parmi les Princes de son Peuple. Il est certain, M. R. P., que si vous n'avez pas écrit pour ces Dominations tempori-spirituelles, vous n'avez fait qu'élever d'une main le mauvais édifice de la superstition, que vous avez détruit de l'autre. Pasteur invigilant & sans soins, vous avez laissé le loup dans la bergerie. L'Assemblée du Clergé s'est séparée sans avoir fait aucune attention à votre humble Requête, & nous n'avons point encore vu le fond de la boîte de Pandore.

Vous avez répété beaucoup de choses qu'on publie dans toutes les Sociétés; on s'est écrié: *Il a raison, il dit vrai!* & vos Seigneurs les Pasteurs, les Epoux, les Peres de l'Eglise de France n'en ont pas moins dépensé deux millions & plus dans leur Assemblée simoniaque. Les Politiques disent que cette dépense est un luxe utile à l'Etat: *Amen*; mais j'affirme que c'est la source des ravages affreux de l'incrédulité.



ARTICLE II.

Ravages affreux de l'Incrédulité.

Tout le monde sait que l'incrédulité est à son comble ; que l'esprit anti-philosophique s'est répandu par-tout ; que la Religion du siecle n'est qu'une impiété manifeste, qu'une hypocrisie ridicule, qu'un mauvais ressort de la cupidité. Mais connoissez-vous la source de ces désordres ? Savez-vous ce qui rend ceux que vous appellez Philosophes, si téméraires, si imprudens, si indiscrets ? Il paroît, M. R. P., que c'est un point sur lequel vous n'avez pas encore assez mûrement réfléchi ; vous n'avez vu la Religion qu'en énigme, & cela ne suffit pas. Vous avez arrosé une plante desséchée, il faut l'arracher : *Exsiccatum exsiccandum.*

ARTICLE III.

L'Eglise de France n'a jamais été réduite à un état aussi déplorable que celui où nous le voyons aujourd'hui.

Les désordres publics sont connus, M. R. P. ; il n'y a point de Sociétés, où ce que vous reprochez au Clergé ne soit mis au rang des vérités les plus authentiques. Vous n'ajoutez rien à

ce qui eſt conſigné dans toutes les annales publiques. Le Magiſter de mon Village convient que les Apôtres d'aujourd'hui different de ceux qui exiſtoient du temps de Jeſus-Chriſt, comme le jour differe de la nuit : mais il ſait que les Apôtres ne recherchoient ni les richeſſes, ni l'opulence, ni des dignités ; & vous l'ignorez. Voyez, M. R. P., combien un ſyſtême faux renferme de contradictions.

» Les biens & les maux de l'Egliſe ſont très-» différents de ceux dont les ſens peuvent juger. » La proſpérité & les revers de ce Royaume ſpiri-» tuel, ne reſſemblent point aux ſuccès & aux mal-» heurs des Empires de la terre. L'Egliſe ne fut » jamais plus riche, plus floriſſante, plus heu-» reuſe que dans ces jours pénibles & orageux, » où elle voyoit les Chrétiens tomber en fouſe » ſous le glaive des Tyrans ; où elle n'avoit d'au-» tres biens que ceux de la foi, ni de Temple » que le cœur de ſes enfants ; où elle étoit ré-» duite à célébrer ſes auguſtes Myſteres dans l'ob-» ſcurité des cachots ou des tombeaux. Des » pertes purement temporelles ſont pour elle un » véritable gain ; c'eſt dans la mort qu'elle trouve » la victoire, elle triomphe en ſuccombant «.

Voilà, M. R. P., ce que j'appelle parler en Apôtre, en Diſciple de Jeſus-Chriſt, en Orateur Chrétien. Soutenez-vous ce rôle Apoſtolique juſqu'à la fin ? [Page 31].

» Quand le corps de la Nation ſera à-peu-près

» corrompu (& sommes-nous bien loin de ce terme fatal ? Non, M. R. P., il est venu), » qui » mettra à couvert les prérogatives, les richesses » & l'état du Clergé, n'étant plus défendu ni » par la Loi de Dieu, puisqu'elle sera méprisée; » ni par sa propre considération, puisqu'il l'aura » perdue; ni par la crainte d'un soulevement, » puisque les esprits seront parvenus, par des » progrès rapides, au point de voir sans regret » sa ruine & son avilissement, d'y applaudir même, » de hâter l'une & l'autre par leurs vœux & leurs » murmures ? ... Intéressez l'Etat à la conserva- » tion de vos privileges, de votre opulence, de » votre gloire «.

Ce discours, M. R. P., ne ressemble point à ce qui le précede : ce n'est plus le style d'un Apôtre, c'est celui d'un Prêtre. Jesus-Christ & ses Apôtres n'ont jamais conseillé aux Chrétiens de conserver leurs richesses : *vende quod habes, & da Pauperibus*, dit positivement le contraire. Si Constantin, si Charlemagne, si Clovis, si tous ceux qui ont enrichi le Clergé, assuré ses possessions, augmenté ses privileges, avoient imité Dioclétien, l'Eglise de Jesus-Christ y auroit plus gagné. Pourquoi n'insistez-vous pas sur cette vérité ?

» Vous ne pouvez plus vous promettre une » santé parfaite. Les Ecritures, dites-vous en note, page 35, » annoncent bien une ressource » également sûre & abondante; mais ce n'est pas

» à nous qu'elle est promise, quoiqu'il ne soit » pas défendu de l'espérer «.

Otez la cause, l'effet ne subsistera plus. Retirez les richesses d'un Etat qui doit être pauvre; vous trouverez ce que nous cherchons tous, des Apôtres comme Pierre, qui disoit: *Non est mihi aurum & argentum.* Voilà le mot; pourquoi n'osez-vous le prononcer? c'est le seul qui puisse tendre, d'une maniere efficace, au rétablissement de la Religion, à la restauration des mœurs, au bien de l'Etat. Ce discours est dur, mais il est fondé sur la vérité.

Croyez seulement qu'on a pu vous tromper. Lisez, réfléchissez; voyez si Jesus-Christ a commandé à ses Apôtres de soutenir leurs privileges, de conserver leurs richesses, d'établir des loix temporelles, de protéger l'état de Moine, de Frêlon, de paresseux: voyez si Jesus-Christ est né dans une humble crêche, dans une pauvre étable, pour placer ses Disciples sur des trônes; s'il a souffert la faim, la soif, toutes les miseres de la vie, pour leur donner l'idée d'un faste qui surpasse celui des Rois de la terre. Je ne vous dis pas: Croyez-moi sans examen; *omnis homo mendax.* Je ne suis pas infaillible: mais la vérité est autre chose; on peut la voir, il est permis de la contempler.

Par quelle fatalité bizarre l'homme a-t-il resserré les limites de son esprit, jusqu'à s'interdire le droit d'approfondir ce que d'autres hommes pré-

tendent connoître infailliblement ? Nous sommes foibles ; & vous, séducteurs publics, qui ne demandiez autrefois que la permission d'éclairer les Peuples, vous leur défendez aujourd'hui de puiser dans la source même du Christianisme. Vous leur fermez les yeux, afin de mieux enchaîner les esprits à l'erreur : *Ne videaut æquitatem.*

O semper timidum scelus ! STAT.

ARTICLE IV.

L'insensibilité a mis le comble à tous nos maux.

QUELLE est donc, M. R. P., l'espèce d'insensibilité que vous reprochez à l'Eglise ? Comme vous elle est fort occupée de ses privilèges, de ses prérogatives, de ses immunités. Que voulez-vous de plus ? Que les Prêtres édifient le Public par leur désintéressement, qu'ils donnent la moitié de leur manteau lorsqu'on leur conteste l'autre moitié : ce conseil est bon, il est divin dans un pays où Racine veut qu'on ne plaide que quand une affaire est mauvaise ; mais dans l'Etude d'un bon Procureur, tel que le mien, dans les Sociétés, même les plus chrétiennes, suivant nos usages superstitieux, on soutient qu'il ne convient qu'à un mauvais Ecclésiastique, qu'à un poltron, d'abandonner ses privileges.

On ne peut pas être désintéressé, lorsqu'on est

obligé de soutenir des droits. Quiconque a des biens immenses, des Seigneuries, des Principautés, est obligé de les défendre, de plaider, de savoir le Droit Canon, de fixer son domicile à Paris, &c. &c. &c. Ces obstacles empêchent un Pasteur de faire paître ses brebis; c'est pourquoi....

ARTICLE V.

L'Eglise de France porte dans son sein les deux principes qui consommerent jadis la réprobation des Juifs.

IL n'y a plus en France que des Pharisiens & des Publicains, des Jansénistes, des Molinistes, des Sadducéens, des Théïstes, des Incrédules, des Athées, des Impies, beaucoup de Libertins qui disent : *Buvons, mangeons, nous mourrons demain.* Il est honteux qu'une Nation sainte, choisie, privilégiée, porte dans son sein trois classes d'êtres si ennemis de la raison: mais ce fléau est inséparable de l'ignorance.

Où voulez-vous qu'on s'instruise? dans des livres qui renferment tout, excepté la vraie science de Jesus-Christ? Vous trouveriez plutôt la quadrature du cercle, ou la pierre philosophale. Quel homme est capable de lire & d'approfondir les in-folio théologico-moraux que les Ecclésiastiques croient nécessaires à l'intelligence des simples vérités de Jesus-Christ? Si l'obscurité pré-

tendue de l'Evangile peut enfanter des héréſies, combien l'obſcurité réelle de nos ſommes bibliaires n'en produira-t'elle pas?

Si dans une Société où l'on appelle ſcience l'art d'infecter les Chaires publiques d'erreurs, le Prêtre & le Peuple, les Grands & les petits, le ſimple & le Savant, le bourgeois & le payſan échappent au ſouffle brûlant de l'incrédulité; ſi un Royaume tel que celui de Jeſus-Chriſt, diviſé, n'eſt pas rempli de Sadducéens, d'Impies, de Libertins; ſi tous les extrêmes poſſibles ne s'y réuniſſent pas, ſi tous les maux n'y abondent pas, ſi tous les crimes ne s'y multiplient pas, c'eſt un miracle plus grand que celui de la conſervation des trois enfants dans la fournaiſe.

ARTICLE VI.

Quand même la France perdroit la Religion, les promeſſes n'en auroient pas moins leur accompliſſement.

C'EST vrai, M. R. P., l'Evangile ſubſiſte, il eſt entre vos mains; c'eſt votre médiateur & le mien, c'eſt la regle du Pape & la meſure du Mufti, c'eſt la loi de l'Univers entier. Enſeignez, inſtruiſez, diſſipez les ténebres, preſſez-vous de répandre des lumieres, de faire ſortir la vérité des priſons obſcures de la cupidité; ſinon,

L'Abbé Reynal dira « que la Religion eſt venue » conſoler l'homme, & que le Ciel ne veut pas

Nous ne voyons plus que des Racoleurs qui forment des scélérats comme eux pour les souftraire à leur famille, les enrôler & les vendre; que des hommes d'honneur qui se massacrent en tierce & en quarte, que l'on condamne à la mort, & qui ressuscitent glorieux, avec le titre de braves & de bonnes épées. On soutient, de sang froid, que ces assassinats conduisent à l'héroïsme & tiennent à la police militaire. Quand bien même j'y souscrirois, un meurtre peut-il cesser d'être un crime? un meurtre peut-il être une vertu d'Etat? non, M. R. P.

Il n'y a plus de Religion en France; voilà pourquoi nous avons tant de Bourreaux qui fouettent, qui pendent, qui rompent, qui brûlent des Voleurs sans adresse & sans expérience, qui ont volé, pillé, brûlé sans pancartes, sans brevets, sans commissions. Les Marchands ont une porte toujours ouverte à la fraude, aux banqueroutes, à l'injustice, contre les justes réclamations de la bonne-foi. On ne voit par-tout que des iniquités sans nombre, si scandaleuses, si fortes, si contraires au bien, qu'il n'est pas même permis de les inscrire sur les registres publics; tout cela, M. R. P., prouve assez combien nous sommes éloignés de la vérité.

Je m'en tiendrois là, si les hommes connoissoient davantage la valeur de leurs propres réflexions; mais il faut tout dire à des Mortels égarés dans le labyrinthe des opinions de leurs

ſemblables. On croit que c'eſt un crime de réfléchir, de penſer, de parler de l'abondance du cœur. On eſt convaincu qu'il eſt avantageux d'ignorer certaines vérités : on blâme les hommes qui ont des lumieres, du génie, de l'eſprit, des connoiſſances : on ſoutient que leurs ſyſtêmes ſont dangereux ; ſi on ne le croit pas, on cherche au moins à le faire croire au Peuple. Pour moi, j'affirme qu'on ne doit appréhender que les traits de l'ignorance. J'ai vu la nuit obſcure où le Genre humain eſt enſeveli, les maux que les ténebres couvrent, les crimes qu'elles engendrent, les déſordres qu'elles perpétuent : ouvrez les yeux, vous verrez peut-être comme moi.

Venez à mon ſecours, venez à celui de l'Humanité ſouffrante ; aidez-moi à extirper le germe fatal de la ſuperſtition, c'eſt lui qui nous rend malheureux : l'envie, la luxure, la pareſſe, la gourmandiſe, l'orgueil, la colere, la jalouſie, ſont ſes enfants ; nos mauvaiſes conſtitutions viennent de notre ineptie, de nos fauſſes combinaiſons, d'un intérêt ſordide & mal-entendu. Inſtruiſons-nous : l'arbre de la ſcience ne porte que de bons fruits, l'ame intelligente ne vit que pour le bien. Que nous revient-il du mal ? quels ſont ſes fruits ?

Ames de boue ! Si vous voyiez le cœur de ceux que vous appellez Philoſophes, méchants, ennemis du bien, deſtructeurs des Sociétés, que votre ſurpriſe feroit grande ! Mais vous êtes aveu-

gles & dans des contrées où le soleil de la justice ne donne qu'une lueur foible & pâle qui approche des ténebres. On vous dira encore que je suis méchant, ennemi du bien, de l'Eglise, de la Religion; *Deus scit!* vous le croirez. J'en suis fâché : mais ma tâche est remplie; c'est à Dieu seul qu'il appartient de me juger, & aux hommes qui ont secoué le joug des préjugés.

ARTICLE VIII.

Les Evêques ont un intérêt personnel & pressant de venir au secours de la Religion.

LES Evêques ont sans doute un très-grand intérêt à soutenir les Chairs Pontificales, les Croix, les Crosses, les Mitres, la Thiare, tout ce qui l'environne : mais ce qui intéresse les Prêtres, intéresse-t-il la Religion?

« Il est peu nécessaire, dites-vous, d'examiner » si c'est le mépris pour les Ministres du Sanctuaire » qui a fait tomber les Ministres dans l'opprobre, » ou si c'est la haine & le mépris pour la Religion » qui ont rejailli sur ses Ministres ».

Cette question, M. R. P., est la premiere, la plus importante, la plus essentielle de toutes celles qu'on peut traiter : omettre de le faire, c'est compromettre la vérité; c'est la confondre avec nos vices, & toutes les folles institutions qui leur servent d'aliment.

« S'il ne paroît pas un écrit contre la Religion
» où l'on ne trouve les déclamations les plus ou-
» trageantes contre ses Ministres ; si on leur re-
» proche de faire de leur autorité & de leurs ri-
» chesses un abus intolérable, de vivre dans le
» luxe & la mollesse, d'insulter à la misere publique
» par une vaine magnificence, de consumer en
» provisions folles ou scandaleuses des biens que
» l'Etat, dit-on, pourroit & devroit employer à
» de meilleurs usages, de négliger tous leurs de-
» voirs, de braver jusqu'aux bienséances ;

» Si l'on ajoute qu'il est temps de mettre fin
» à ce scandale ; si l'on invite les Gouvernemens à
» dépouiller des Economes infideles ; si l'on affirme
» que les Ministres seront vains, ambitieux, in-
» trigants, déréglés tant qu'ils seront riches ;
» que ce seroit rendre un service signalé à la Re-
» ligion que de la débarrasser d'une opulence
» dont elle a bien su se passer pendant plusieurs
» siecles » :

Si vous avez la douleur d'entendre ces cris dans tous les cercles ; si ces déclamations que vous croyez dangereuses, & que je regarde, moi, comme les avant-coureurs des avantages que le Ciel nous prépare, retentissent d'un bout du Royaume à l'autre, c'est que ce sont des vérités claires comme le jour en plein midi, des vérités utiles que tous les Chrétiens devroient sceller de leur propre sang.

On peut le penser, dites-vous, mais il est dan-

gereux de l'écrire. Il eſt dangereux de vous éclairer, de vous tirer du labyrinthe où vous êtes égarés, de vous préſerver de la contagion du ſiecle, de vous arracher des bras de l'erreur! quelle idée avez-vous de vous-mêmes? Vous aimez le gouffre où la perverſité vous a fait deſcendre: mais vos enfans y deſcendront après vous; les abus croîtront, les maux augmenteront, l'abyme ſe creuſera, & Dieu, nos conſciences, nos cœurs, l'amour de l'ordre, le plaiſir de voir la ſurface de la terre décorée, ornée par les vertus, tout cela n'eſt-il rien?

Mais l'opinion du Public, direz-vous, tant d'établiſſemens humains, tant d'intérêts diviſés, la foibleſſe du Peuple, l'inertie des Grands, la puiſſance du Clergé, l'habitude qui dégénere en paſſion, les fureurs du fanatiſme, le couteau de Ravaillac;

> Des profanes humains la foule impitoyable
> Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.

M. R. P., j'ai vu le cable qui nous attache aux abus. Il n'appartient qu'aux Souverains de le couper; mais il n'y a aucun Particulier qui ne puiſſe enſeigner, inſtruire, éclairer. Dieu me préſerve d'exciter la plus petite émeute; je prouverai ailleurs que la plus ſimple révolte eſt un attentat contre la Religion. L'Evangile n'enſeigne & ne permet que la voix de perſuaſion; c'eſt avec lui que vous pourrez convaincre les hommes voués au bien; que la Religion Chré-

tienne

tienne n'a été immiſcée avec les légiſlations civiles que par corruption.

Etre Chrétien n'eſt pas un état, c'eſt un devoir, & ce devoir conſiſte à remplir dans toutes les fonctions de la vie les obligations indiſpenſables à l'homme de bien; c'eſt être bon Soldat, bon Magiſtrat, bon Roi. Les fonctions du Miniſtre ſe réduiſent à prêcher & à baptiſer comme Jeſus-Chriſt l'a fait. L'Ordre Hiérarchique naquit, il eſt vrai, dès la naiſſance du Chriſtianiſme.

J'en conclus que les Diſciples oublierent bien vîte ce que leur Maître leur avoit enſeigné. S'ils avoient ſuivi ſes ſages conſeils, ils n'auroient point fabriqué la Chaire de Saint-Pierre; ils auroient refuſé tout ce que la foibleſſe humaine leur offroit, & la cupidité n'auroit point bâti cette tour énorme dont les Ouvriers ne s'entendent plus. Mais ce qui auroit dû ſe faire alors, peut s'entreprendre aujourd'hui. Des hommes plus dévoués au bien qu'à l'intérêt peuvent encore faire ce que Saint-Pierre faiſoit, prêcher le précieux dogme de l'immortalité de l'ame ſans diſputer, annoncer le Royaume du Ciel, & vivre du travail de leurs mains, ou de ce que leurs peres leur ont laiſſé.

Vendre ſon patrimoine & le donner aux pauvres n'eſt qu'un conſeil, ce n'eſt point un commandement; & c'eſt un crime réel de prendre la dixme d'un bien qu'on n'a point enſemencé; c'eſt un vol.

Il est poſſible de prouver au Peuple que tout ce qu'on lui a enſeigné n'eſt émané que de la cupidité: en ſimplifiant ſes devoirs, on ſimplifiera ſes idées; on le rapprochera du centre de la Nature, de la vérité, & il comprendra bientôt que ſon ignorance n'eſt que le fruit de la perverſité religieuſe: au lieu de momeries, il fera de bonnes actions; ſon cœur, dégagé des vapeurs d'une fauſſe appréhenſion, ne ſoldera point des Prêtres pour éviter le Purgatoire & l'Enfer; il aimera Dieu, ſes ſemblables & ſon bonheur: il n'aura point l'imbécillité de croire qu'un Prêtre le ſauve; il ſera homme de bien, & la vertu ſera la juſte meſure de ſa félicité.

Le Prêtre ſera reſpecté: on ne le verra plus faire des parades autour de l'Autel, employer ſes talens à faire l'exercice dans le Sanctuaire, déployer dans la Chaire les graces qu'il a copiées à l'Opéra de la Guimard & la Levaſſeur; en un mot, il ſera le porteur d'une bonne nouvelle, le Diſciple d'un Dieu toujours bienfaiſant, & non un Curé, un Evêque, un Cardinal, un Pape, qui n'annonce que miſeres, morts effrayantes, & un avenir terrible, un Dieu toujours mécontent, toujours puniſſant, toujours foudroyant. Je ne vois pas où eſt l'impoſſibilité d'une pareille conduite, ſinon dans la rapacité des Eccléſiaſtiques, qui mettent leur état de niveau avec celui des Procureurs, des Huiſſiers & des Recors.

Si l'on n'avoit jamais prêché autrement, l'Abbé

Reynal n'auroit point avancé que la Religion Chrétienne ne contient qu'une morale barbare, puérile, abjecte, &c... On n'auroit point brûlé sa nouvelle édition : on ne chercheroit point à empêcher celle des Œuvres de Voltaire, en disant : *Ululate & clamate.*

L'impiété n'ayant plus la pâture des superstitions publiques, se dévoreroit elle-même, & périroit sous sa propre dent : mais on l'alimente; on la réchauffe, & ce serpent ingrat n'épargne pas même ses bienfaiteurs. Le Prêtre est la premiere victime du fanatisme ; il tombe sous le couteau qu'il a aiguisé. Voyez un Prêtre de près, considérez ce mélange de piété & de mondanité dont il est composé ; s'il est vraiment heureux, c'est que le feu & l'eau peuvent compatir ensemble : mais je n'en crois rien.



ARTICLE IX.

Le premier moyen pour rétablir l'Eglise de France, est de terminer les disputes qui la désolent.

QUELS moyens donnez-vous pour terminer les disputes de l'Eglise ? De conserver ses richesses, ses dignités, ses privileges abusifs, c'est en perpétuer le germe; de tenir des Conciles, c'est rompre les digues que la sagesse du siecle Ecclésiastique fait bien d'entretenir; de protéger

les Réguliers, c'eſt aſſurer le fondement de toutes les diſputes Théologiques.

Ces foibles reſſources peuvent paroître bonnes à certains eſprits ſuperficiels, qui n'aiment & ne connoiſſent que les détails minutieux de la Religion. Les poſſeſſions immenſes de l'Egliſe, les Communautés Religieuſes, les Conciles nationaux ont ſans doute quelqu'apparence même d'une utilité publique. Mais analyſez le tout, conſidérez ſes ſuites, & vous verrez que c'eſt un opium qui fait du mal, même lorſqu'on l'emploie dans la Médecine; il ne ſert qu'à endormir les malades.

ARTICLE X.

Pour prévenir la ruine de la Religion en France, il faut rétablir la diſcipline dans le Clergé.

MAIS pour rétablir la diſcipline dans le Clergé, que faut-il faire? lui ôter toutes ſes richeſſes, toutes ſes dignités. Cette regle, M. R. P., ne doit ſouffrir aucune exception. Renvoyez ceux qui s'imaginent que c'eſt trop prouver, & qui ſont inquiets de la façon dont vivront les Diſciples de J. C., à l'*a*, *b*, *c*, de l'Evangile; il leur expliquera ce que ſignifie: *Dignus eſt enim Operarius mercede ſuâ.*

ARTICLE XI.

Le rétabliſſement de la diſcipline dans le Clergé n'eſt pas impoſſible : moyens efficaces pour le faire. Ibid. Art. X.

Il n'y a, M. R. P., qu'un ſeul moyen de rétablir la diſcipline dans l'Egliſe ; il n'y en a point pluſieurs. On lui a donné des richeſſes ; les richeſſes l'ont perdue : la confuſion n'eſt plus équivoque.

Vous voulez qu'on tienne des Conciles, des Synodes, des Aſſemblées Eccléſiaſtiques ; mais l'expérience a prouvé que c'eſt de ce foyer dangereux d'où ſont ſorties les étincelles qui ont cauſé l'embraſement dont vous gémiſſez infructueuſement. Les Conciles ne ſont donc pas un remede infaillible.

Si vous tenez des Conciles nationaux, des Aſſemblées œcuméniques, vous verrez reparoître cette foule d'Ecrits théologiques & ténébreux, qui ont tant de fois égayé la Philoſophie. Les mœurs n'y gagneront rien, & le repos de l'Etat ſera troublé. L'Evangile n'eſt établi que pour lui procurer la paix. Comptez les diſputes que la ſcience des Conciles a multipliées, & vous conviendrez que les Aſſemblées cléricales n'ont rien de commun avec la Religion.

J. C. a bien dit que quand deux ou trois de

ſes Diſciples ſeroient aſſemblés en ſon nom, il ſeroit au milieu d'eux; mais eſt-ce au nom de J. C. qu'on eſt aſſemblé, lorſqu'on intéreſſe l'Etat à conſerver des biens eccléſiaſtiques? Qu'a-t-on fait dans les Conciles? dépoſé des Rois, exhumé des corps pour les brûler après quarante-quatre ans de ſépulture, condamné des Chrétiens au feu, violé tous les droits de l'humanité. En eſt-il réſulté un ſeul bien?

Que de maux! quelle hiſtoire que celle du Clergé! Quel état que celui qui vit aux dépens du Public, qui corrompt toutes les Sociétés, qui fait trembler les Têtes couronnées, qui ſe rend coupable des forfaits les plus inouis, & qui nous fait croire que ſes déréglemens doivent être enſevelis dans l'oubli, pour éviter le ſcandale!

Æquo ne credite teneri!

Le Clergé ſeroit plus honnête, à mon avis, s'il nous demandoit, ſans hypocriſie, la permiſſion de couper nos bourſes, de violer nos filles, & de nous percer le ſein.



ARTICLE XII.

L'Aſſemblée devroit prendre des meſures pour faire ceſſer le ſcandale que donnent les Prélats en violant la Loi de la réſidence.

VOICI encore un article bien inutile & bien ridicule. Quoi, M. R. P., vous demandez qu'une Aſſemblée d'Evêques oblige des Evêques à faire ce qui répugne à leur état, ce qu'ils ne veulent pas, ce qu'il eſt impoſſible de faire ſans abandonner les rênes d'un gouvernement purement temporel. Suppoſez donc qu'un fleuve peut remonter à ſa ſource ſans miracle, ou changer ſon lit ſans le ſecours d'une force ſupérieure. Les loix dont vous parlez ont été cent fois promulguées; quel cas en a-t-on fait, comment les obſerve-t-on ?

Il eſt intéreſſant, j'en conviens, quoi qu'en ait penſé le Cardinal de Richelieu, que tous les ſucs de la Province ne ſe répandent pas dans la Capitale. Les Seigneurs Laïques, les Evêques, les Abbés, qui deſſéchent leurs marais pour inonder Paris des vices que le faux luxe entraîne avec lui, font un grand mal; mais ce reproche politique ne regarda jamais la Religion.

La loi de la réſidenee n'eſt point une loi de l'Evangile. J. C. n'a point dit à ſes Apôtres de réſider dans leurs Dioceſes; s'il leur avoit donné

un pareil conseil, dans un temps où les Evêques ne different des Princes non Apostoliques que par une crosse, une mitre & le pouvoir de donner des bénédictions au lieu d'aumônes, il auroit fait un commandement impossible: *De medicamento venenum.* S. Aug.

ARTICLE XIII,

Aveuglement des Prélats qui quittent leur Troupeau sans nécessité, & violent la Loi de la résidence.

Si les Princes de l'Eglise n'avoient que l'Evangile à enseigner, que des vérités à prêcher, que de bonnes nouvelles à annoncer au Peuple, il est certain, M. R. P., que leur présence seroit nécessaire, gracieuse même: mais quand il faut soutenir des dignités épiscopales, solliciter des Juges, paroître à la Cour, briller dans les Cercles, jouer le rôle d'un Evêque, & non celui d'un Vicaire de Village, qui, par état, est fait pour la loi de la résidence; lorsqu'il faut obtenir des Lettres-de-cachet pour tous ceux qui ont la hardiesse d'insulter aux Grandeurs Episcopales, on peut beaucoup: mais on est dans l'impuissance d'occuper la Chaire de S. Pierre, qui n'étoit pas un Trône.

On ne renonce pas pour cela au salut éternel, comme vous osez le dire calomnieusement; *on*

passé par les filieres des grandeurs humaines, pour aller avec plus de pureté aux petits réservoirs de l'éternité. On suit la voie large & la voie étroite en même temps; on souffle le chaud comme le froid. On est grand & petit, souple & orgueilleux : on réunit tout les extrêmes. On jouit du monde comme n'en jouissant pas. On va en carrosse comme si on alloit à pied; on se divertit à Paris, comme si on pleuroit dans son Diocese. On dit du Breviaire comme n'en disant pas; on voit des femmes, des filles, des C., comme n'en voyant pas, &c.

Les Dévotes approuvent tout cela comme ne l'approuvant pas ; elles condamnent tous les partis ensemble : elles veulent que leur Seigneur Evêque vive avec des richesses, & qu'il soit pauvre; qu'il soit économe de grands biens, & fidele administrateur ; qu'il s'éleve jusqu'aux nues, & qu'il rampe sur la terre; qu'il ait un grand cortege, & qu'il soit le serviteur des serviteurs.

Mais tout cela, M. R. P., n'est ni dans la Nature, ni dans la Religion. Guillaume de Lindanus-Vaison, Evêque de Rurem. Barth., & tous ceux qui, comme vous, ont l'audace de censurer les actions de leurs Maîtres, sont des personnages mal-adroits, qui doivent savoir que les dignités épiscopales ne devoient plus être compromises avec l'état abject des Apôtres, qui n'avoient ni or, ni argent, ni mitre, ni haquenée, ni écuries,

pas même de bâton pour le voyage, tandis que les Evêques ont droit de porter de très-belles cannes à pomme d'or.

Vous traitez d'aveuglement la conduite de vos Prélats, qui voient peut-être ce qu'ils font; & vous ne voyez pas l'aveuglement qui pourroit vous conduire à votre perte, pour n'avoir dit que des ſemi-vérités. Apprenez, M. R. P., qu'une ſeule année du revenu d'un pieux Evêque, charitablement dévoué aux intérêts de la ſuperſtition, pourroit faire incarcérer une centaine d'Ecrivains comme vous, quand bien même ils n'auroient qu'effleuré la vérité.

Voilà, M. R. P., ce qu'il eſt important de faire ſentir au Public, afin de lui donner la ſolution du problême qu'il cherche & qu'il ne trouve point; rendez la vue aux aveugles : *Fac ut videant;* détruiſez l'ouvrage des hommes : *Aures habent & non audient.* On faſcine leurs yeux; les loups qui nous mangent ſont cachés ſous la peau des brebis. Nous cherchons la morale dans les marais de la corruption. Les tyrans qui nous égorgent veulent que nous les regardions comme nos peres, comme nos défenſeurs, comme nos protecteurs. Mais que ſont-ils en effet? Le Peuple, le malheureux Peuple, avale à longs traits le funeſte poiſon qu'on lui donne; il eſt trompé, ſéduit, abuſé.

Prouvez-lui que la cupidité ſeule créa tous les menſonges dont on le nourrit, ſans penſer à

Dieu; conſeillez-lui de garder ſon argent pour nourrir ſes enfants : il deviendra meilleur, s'il comprend que le Ciel ne s'achete point, & que la vertu vaut mieux que de l'or.

Vilius argentum eſt auro, virtutibus aurum.
L'argent, dit-on, l'argent; ſans lui, tout eſt ſtérile.

Donc les richeſſes ſont utiles à la Religion; donc le Chriſtianiſme ne peut conſerver ſa dignité que par la puiſſance & l'autorité. Cette concluſion, M. R. P., eſt digne d'un Scotiſte; mais elle eſt tirée d'un principe faux, peut-elle être vraie? La Religion eſt un ſoleil dont l'eſſence eſt de luire. L'or & l'argent ſont des nuages qui abſorbent ſes rayons. Conſolez-vous, elle ne périra point : *Non perit, ſed migrat.* Laiſſez au monde pervers la jouiſſance inutile d'un métal qui périt avec lui : la Religion a des avantages plus réels, plus durables, plus conſtans.

Vous engagez les Paſteurs, les Princes de l'Egliſe, des Souverains, des Potentats croſſés à reſter dans leurs Dioceſes, à veiller ſur leurs troupeaux : *Inanis eſt prædicatio veſtra.* Vous perdez votre temps; vos repréſentations ſont inutiles. Il eſt eſſentiel pour les mœurs, pour la Religion, pour l'Etat, qu'on s'occupe de quelque choſe de plus ſérieux que de la réſidence des Evêques : *De minimis curas.* Prætor.



ARTICLE XIV.

L'éducation de la Jeunesse est généralement vicieuse ou négligée ; nécessité d'une réforme sur ce point.

» IL n'y a point de Diocese, il est vrai, où le » Clergé du second ordre, *dites-vous dans une* » *note*, n'offre encore des sujets aussi distingués » par leur vertu que par leurs lumières : mais ils » y sont inconnus ou persécutés ; d'ailleurs, ils ne » sont rien en comparaison de la foule d'Ecclésias- » tiques ignorans, vicieux, fanatiques :

Apparent rari nantes in gurgite vasto. VIRG.

» On ne trouve par-tout que des hommes sans » discernement & sans lumieres, à qui tout est » suspect, excepté leurs préventions & leurs er- » reurs ; qui prennent pour des principes certains » des nouveautés du jour ; qui déshonorent, par » des reproches d'erreur, des vérités enseignées » par les Apôtres ; qui ne connoissent ni le vé- » ritable esprit du Christianisme, ni le plan de la » Religion, ni les grands principes de la Morale ; » qui sont incapables, par leurs préjugés & leur » ignorance, de former des Chrétiens solidement » pieux & instruits ».

Que voilà de grandes vérités, M. R. P. ! pourquoi n'en faites-vous pas toujours une application fidelle ? pourquoi ne cherchez-vous pas à les graver dans le cœur de tous les hommes ? La dépravation

des mœurs n'eſt à ſon comble que parce que l'ignorance eſt à ſon dernier période. On ſait tout excepté ce qui eſt vrai ; on ſait tout, excepté ce qui eſt conforme au bon ordre. On porte une chauſſe ſur le dos ; on eſt Licencié, Docteur, Académicien, *& l'on déshonore, par des reproches d'erreur, des vérités enſeignées par les Apôtres.*

Une vérité conſtamment enſeignée par J. C., eſt que ſes Apôtres ne doivent avoir ni or ni argent ; cependant, M. R. P., un Docteur comme vous, peut-être revêtu d'un caractere épiſcopal, digne au moins d'être croſſé, croit de bonne foi que les richeſſes ſont utiles à la foi. J. C. a dit le contraire ; & pourtant vous êtes dans la ferme perſuaſion que c'eſt prêter la main à la deſtruction de l'Egliſe, que de s'oppoſer aux efforts qu'elle fait pour en conſerver la poſſeſſion. Pourquoi *déshonorez-vous des vérités enſeignées par les Apôtres ?*

Dites naïvement que toutes les ſciences eccléſiaſtiques ſont vaines; que les études de Séminaire ne ſont que des moules à diſputes, que des objets de prévention, que des voies ſacrileges qui conduiſent le cœur humain à l'erreur. Vous expoſez à nos yeux l'horrible tableau des maux qui en réſultent ; mais qu'oppoſez - vous à ce torrent ?

Les efforts des Evêques ? Vous avez fait entendre que le Clergé du premier ordre eſt ignorant, & c'eſt vrai, quand même vous ne l'auriez pas dit. Or les efforts de l'ignorance, pour cor-

riger l'ignorance, ſont inſuffiſans, vous en conviendrez; il faut donc ouvrir une autre porte aux ſciences. Vous voulez nous délivrer des maux qui nous accablent, préſerver les jeunes gens de la ſéduction, perfectionner l'éducation générale; elle ſera vicieuſe, tant qu'il n'y aura que des Maîtres ignorans, *aveugles*, pervertis.

Quel Maître qu'un Curé de Village, qui vit de l'autel avec des Evangiles, des Neuvaines, des Meſſes à 10 liv. la douzaine, & qui fonde ſa cuiſine ſur la deſtruction de ſes Paroiſſiens! Il eſt de bons Curés, mais il en eſt de mauvais. Un Curé prêche, il enſeigne, il inſtruit; que peut-il enſeigner? dira-t-il à ſes Paroiſſiens qu'un morceau de bois n'eſt pas un Saint, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'expoſer un enfant à périr dans une longue route pour invoquer du bois pourri? refuſera-t-il l'offrande que lui fera l'indigence? en un mot, pourra-t-il énoncer la vérité ſans détour? non, M. R. P.

S'il n'eſt pas auſſi ignorant, auſſi avide, auſſi ſuperſtitieux que le troupeau qu'il conduit, il ſéchera de douleur; il verra des maux auxquels il ne pourra remédier; ſa vie active ſera toute occupée du ſoin pénible de conſoler les malheureux, de réparer les torts de la Nature corrompue, de briſer le ſceptre des méchans, de renverſer les idoles de la ſuperſtition. Mais quel ſera ſon ſort ſur la terre? S'il étouffe tous les remords de ſa conſcience, il boira, jouera, dormira, ou

prêchera comme Nicole & Mezenguy ; il ſera ſage aux yeux du ſiecle, mais que ſera-t-il aux yeux de Dieu ?

Celui qui démontrera que ſa ſageſſe eſt le comble de la folie, ne paſſera-t-il pas pour un fou, pour un homme qui ſe caſſe la tête, & qui fait mal de ſe ſacrifier pour la cauſe commune ? On l'aimera, on le recherchera, on lui applaudira, on louera ſecrettement ſes vertus ; mais ne condamnera-t-on point publiquement ſa fermeté ? ne dira-t-on point : De quoi ſe mêle-t-il ? que ne reſtoit-il tranquille ?

Délire humain ! vous m'indignez. Je ne réponds rien. Ames ſuperſtitieuſes, voyez votre ouvrage ! Tremblez, rougiſſez : le mal ſe fait, le déſordre eſt bientôt à ſon comble ; les Peuples ſouffrent, les Grands ſont malheureux, le Ciel eſt offenſé, toute la Nature gémit, tous les reſſorts de la Politique ſont uſés : craignez d'être enſevelis ſous les ruines d'un mauvais édifice, dont les fondemens ſont mal aſſurés !

ARTICLE XV.

Obligation où ſont les Evêques de venir au ſecours des Corps Réguliers.

Les Romains avoient des Veſtales. Il eſt vrai, on les brûloit lorſqu'elles manquoient à leur vœu de chaſteté : mais c'étoit une ſuperſtition hor-

tible, ſcandaleuſe, condamnable au Tribunal de tous les hommes qui penſent. Pourquoi, dans un ſiecle où l'on ſe flatte d'avoir des lumieres, ſacrifie-t-on encore tous les jours à l'ignorance, à la ſuperſtition, tant de victimes humaines, tandis que Dieu ne veut plus de ſacrifices?

Vous demandez que je prouve cette aſſertion, comme s'il n'étoit pas évident que la cupidité ſeule a créé toutes les inepties religieuſes. Il faut prouver que J. C. n'a pas ordonné aux hommes de ſe raſer la tête, de s'interdire l'uſage de la viande, de ne boire que de l'huile; de paſſer en oraiſon le temps qu'ils doivent au travail; de préférer la corruption au doux plaiſir de ſe reproduire: il faut que je prouve qu'un Moine eſt néceſſairement le plus vicieux & le plus crapuleux libertin de la terre. Ce ſont des vérités de ſentiment qui ne ſont ignorées que de cette multitude de reptiles qui ne connoiſſent pas même leurs préventions & leurs préjugés, *& il faut qu'on les démontre*, qu'on perde ſon temps, de l'encre, du papier à prouver que le ſoleil luit en plein midi;

Qu'un chat eſt un chat, & Rollet un Fripon.

Il eſt raiſonnable de parer une fille, de la conduire à l'Autel, où elle promet à J. C., ſon bien-aimé, ſon Sauveur, qu'elle n'aura jamais d'enfants; qu'elle paſſera toute ſa vie dans l'inaction, & à

remuer

remuer les levres devant des Idoles de marbre ou de bois ; qu'elle vivra dans la pauvreté en ne manquant de rien, en consumant les fruits de la terre qu'elle n'arrosera plus.

Changez ces phrases, si vous voulez ; prenez le langage de l'Idolâtrie superstitieuse : dites que c'est une Vierge qui échappe à la corruption du monde, qui se voue à l'obéissance, à la chasteté, à la pauvreté, à Dieu ; que c'est une brebis qu'il se choisit, un vase d'élection, une Elue, un Ange pour le Ciel ; ajoutez qu'elle sera plus heureuse ; plus tranquille dans le Cloître que dans le monde. Tout cela n'a pas le sens commun ; c'est une cordiliere de contradictions : mais l'abus subsiste ; la voracité humaine l'a établi ; elle le soutient. En vain nous invoquons la raison ;

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Il n'y a qu'un quart-d'heure du moment où j'écris qu'on est venu chez Madame la Comtesse de la F.... emprunter ce qu'elle avoit de plus beaux ornemens pour parer une jeune fille douce, aimable, spirituelle comme on se vante de l'être à Paris, qui se dispose à se mettre en prison pour le reste de ses jours ; elle consommera pour la Religion, pour J. C., pour son salut, le plus détestable de tous les crimes : *Ad majorem Dei gloriam.*

Si je m'avisois d'aller l'en détourner, je pas-

ferois pour un impie, pour un séducteur. Les plus sages en apparence, les moins superstitieux, diroient que c'est un zele outré. Dans quel pays sommes-nous, M. R. P. ! Les Hurons me traiteroient plus favorablement. Mais je suis sur les Domaines de Pharamond, de Clovis, de Charlemagne, de Louis IX & de Philippe-le-Beau; il faut que je m'accoutume à nos spectacles de mort : *Quanta Religio !* . . . . . .

Ouvrez l'Evangile, & lisez. Voyez où il est dit, que *crescite & multiplicamini* n'est pas une loi généralement faite pour tous les hommes. Vous crierez tant que vous voudrez que ce sont des vérités fortes; elles sont utiles, il faut les dire.

ARTICLE XVI.

Lâcheté des Corps Réguliers dans la défense de leur état contre les attaques de la Commission.

UN Moine fait mieux de boire, de manger, de dormir, d'absoudre les cas réservés de ses Confreres, que de combattre pour les droits d'un Institut qu'il méprise, s'il a le sens commun. Il le fait & fait bien, puisqu'on le souffre, & qu'il ne sent pas que son état d'anéantissement est un des plus grands écarts de l'humanité.

ARTICLE XVII.

La Commission n'est supprimée qu'en apparence ; Atteinte portée aux droits de l'Episcopat.

JE n'ai pas le temps, M. R. P., de vous suivre dans le labyrinthe des raisonnemens théologiques que vous faites pour plaider la cause de MM. les Evêques & des Moines : *Aquila non capit muscas*.

Mais je soutiens qu'il faut être bien téméraire, pour mettre au rang des vérités ce qui est également contraire au bon ordre public & à la Religion.

Vous prétendez que les Puissances n'ont pas droit de changer les Constitutions Religieuses, de disposer des biens de l'Eglise. Si cela est, l'Eglise, telle que vous la supposez, est un état horrible & contraire à toutes les loix de la Nature.

L'Eglise n'est qu'une assemblée de brigands ou d'imbécilles, qui sont à la France, à tous les pays qui la souffrent, ce que le tigre est à mes poiriers, ce que la rouille est au fer, ce que la ciguë est au corps humain.

Durus est hic sermo : ce langage est dur au milieu de l'Idolâtrie ; j'en conviens : mais souvenez-vous que je parle de cet animal amphibie qui habite la terre & la mer, de cette Eglise temporelle

qui se dit fille du Ciel, & qui n'est engendrée que du limon de la terre. Il y a plus de distance entre la véritable Eglise de J. C. & l'Assemblée des hommes, qu'entre le Soleil & la Terre. Qu'il est heureux que le nom d'Eglise n'ait pas été enseveli dans l'oubli!

L'Evangile vous reste, Chrétiens; remerciez le Ciel: c'est le signe de votre ralliement; c'est le drapeau sous lequel je vous conseille de vous mettre, l'ennemi n'osera vous y attaquer; *c'est le port* de votre salut, l'Arche Sacrée, l'Eglise de Dieu. Lorsque vous serez assemblés en mon nom, je serai au milieu de vous. Mais si vous n'êtes assemblés qu'au nom de Mammone; si l'orgueil, l'ambition, le desir des honneurs, des dignités temporelles, vous flatte plus que le bien des Peuples, que l'amour de Dieu, que la gloire du Ciel, ce n'est pas moi qui vous assiste, *nescio vos*; je ne vous connois pas; vous n'êtes point revêtus de la robe nuptiale; votre air de tristesse, de pusillanimité, devroit prouver au Peuple que vous n'êtes point de mon bercail. On est heureux avec moi; mon joug est doux & léger; ma maison est un lieu de délices, de prieres, d'actions de graces, & vous en faites une caverne de Voleurs.

Reconnoissez l'arbre aux fruits. Il n'est pas possible qu'un Curé, qu'un Abbé, qu'un Evêque, qu'un Pape soit mon Disciple. Un Grand-Vicaire peut être bon Politique, un vertueux Citoyen, un Juge respectable; mais

peut-il prendre la qualité d'un Diſciple de Jeſus-Chriſt? a-t-il les attributs d'un Apôtre? Vous répéterez cent fois qu'il ne peut pas être autrement dans une Cité policée. Les Villes où les Apôtres ont prêché avoient des Loix, des Magiſtrats, des Lieutenans de Police, & les Apôtres ne prétendoient point qu'on devoit leur donner la dîme de la menthe & de l'aneth; ils ne ſongeoient point à devenir Seigneurs hauts-Juſticiers; la Croix n'étoit point un ornement, un monument d'orgueil.

Dix mille hommes, avec la bayonnette au bout du fuſil, pourroient m'intimider, m'impoſer ſilence, me démontrer que vous avez plus de puiſſance temporelle que J. C.; mais ils ne me convaincroient jamais que votre état n'eſt pas tout ce qu'il y a de plus ridicule. Il peut m'arriver quantité d'événements; je finirai, je paſſerai : mais ce que je dis ne paſſera point. Vous croyez qu'il eſt peu néceſſaire de le publier; je penſe, moi, que c'eſt un devoir indiſpenſable. On le traitera d'imprudence, de témérité, de folie, de tout ce qu'on voudra: *Stultam fecit Deus ſapientiam hujus mundi.*



ARTICLE XVIII.

Efforts de quelques Prélats pour ſubjuguer le Clergé, & le réduire en ſervitude.

VOUS auriez mieux fait, M. R. P., de tranſcrire tout ſimplement le dixieme Chapitre de S. Matthieu, que d'avoir perdu 95 pages pour dire au Public que les Evêques ſont des ignorants, des libertins, des impies, & que les Moines ſont des poltrons qu'il eſt pourtant à propos de conſerver. *Veritas odit moras*. Vous auriez beaucoup plus utilement ſervi la Religion, ſi vous aviez dit ſans figure de Rhétorique. (La vérité brille ſans fleurs).

J. C. a défendu à ſes Apôtres d'avoir de l'or & de l'argent : donc ils ne doivent point en avoir; donc tous ceux qui ont de l'or & de l'argent, ne portent le titre d'Apôtre que comme le Pape porte le titre de Serviteur des Serviteurs : *In vanum*.

Mais vous avez dit myſtérieuſement & ſans ſel, que « les eſprits intrigants qui maîtriſent le » Clergé ſont, pour la Religion & pour tout ce » qui y a rapport, d'un déſintéreſſement qui va » juſqu'à l'indifférence; qu'ils gardent cependant » encore des meſures, juſqu'à ce qu'ils aient » placé un Archevêque ſur le Siege de la Capi» tale; mais qu'après ce nouveau triomphe, ils

» marcheront tête levée, parce que tout sera
» gagné pour eux & perdu pour la Religion ».

Fiat lux, M. R. P., je ne connois rien à cette politique-là ; mais je crois que vous êtes un mauvais Médecin, qui ne connoissez ni la nature des maux qui nous accablent, ni les remedes qu'il faut y appliquer. Vous auriez joué, à Constantinople, le rôle que vous jouez à Paris ; vous auriez prouvé qu'un Musulman doit puiser quatre mille phrases orthodoxes parmi les douze mille qui sont dans le Koran, pour avoir sa part de quelques Houris bleues : mais les fables de Mahomet n'ont rien de plus vrai que toutes nos superstitions.

Et j'appelle superstitions toutes les mixtions sacrileges que la cupidité Cléricale a faites des vérités évangéliques avec la politique humaine. Jamais, M. R. P., ces deux objets n'ont dû se réunir : c'est aux Rois de régner, aux Magistrats de tenir la police, de faire des loix ; aux Ministres de J. C. de prêcher, d'imiter la pauvreté de leur Maître, de rendre les hommes à la raison, de les placer dans le sanctuaire de la félicité,
« de scruter la nature & les causes de nos pré-
» jugés pour les combattre, la force & le danger
» de l'opinion pour mieux l'apprécier & la ren-
» fermer dans des bornes légitimes, le degré
» d'influence qu'elle doit avoir sur les mœurs
» pour les régénérer ; en un mot, présenter une
» idée juste & solide du véritable bonheur,

» & tracer la route qui doit y conduire.

» Ce projet, s'il étoit exécuté, mériteroit » ſans doute tous nos éloges ; & quand même » il ne ſeroit pas rempli dans toute ſon étendue, » il faudroit encore louer & encourager le mo- » tif qui l'auroit fait entreprendre ». Mais il ne faut pas enſeigner que le dogme de l'immortalité de l'ame part de l'imagination ; les Payens ne l'ont pas cru. Socrate, Platon, Epictete, Cicéron, tous les Philoſophes de l'Antiquité ont dit le contraire ; J. C. & ſes Apôtres ne l'ont jamais enſeigné.

Malheur à vous, Scribes & Phariſiens ! Vous dites que vous êtes les défenſeurs de la Foi, les protecteurs de l'Etat ; vous n'êtes dans le fond que les ennemis de la Religion, que les deſtructeurs de la Société : c'eſt par vous que le Culte des Chrétiens eſt devenu une ſource intariſſable de déſordres publics émanés de la cupidité. Malheur à vous, Hypocrites !

Vous appellez ſéduction, audace, témérité, ſchiſme, héréſie, production du ſiecle, philoſophie, tout ce qui découvre vos affreux préjugés, vos ſcandaleuſes ſuperſtitions, votre fanatiſme cruel, barbare, inſenſé ; mais c'eſt la vérité : *Sol lucens, ardens, vivificans, producens & nunquam deficiens, nuſquàm latens.*

Elle ſeule peut détruire
L'erreur, l'aveuglement, l'empire
Des Monſtres qu'a vomi l'Enfer.

De votre doctrine infernale
C'est tarir la source fatale,
Que d'éclairer tout l'Univers.

Si votre ambition frivole
Ne prend pour son Dieu qu'une Idole;
Qu'est-ce que votre piété?

J'abhorre tous vos artifices,
Tous vos aveugles sacrifices;
Je n'aime que la vérité.

Imposture, fraude, avarice,
Sources fécondes d'injustice,
Que pouvez-vous sur la vertu?

Le Sage, accusé de folie,
Victime de la calomnie,
Sous vos coups peut être abattu:

Mais que faites-vous à sa gloire,
Fantômes? Vous chantez victoire,
En descendant aux sombres bords.

Que vos bras, armés de la foudre,
Réduisent tout le Globe en poudre;
Le Juste rit de vos efforts.

Dans vos prisons, parmi vos armes,
Malgré vos cris & vos alarmes,
Malgré les horreurs du trépas,

Tranquille au milieu des tempêtes,
Il est heureux même où vous êtes:
Qu'aura-t-il où vous n'êtes pas?



SECTION IIe.

CHAPITRE PREMIER.

Comment ne ferions-nous pas inondés de superstitions? Le plus simple imbécille en seme le germe, & les Savants n'osent entreprendre de le couper.

LORSQUE je lis tous les livres mystiques où la Religion est défigurée, où la raison trébuche à chaque page, où l'imposture est couverte du masque trompeur de la piété; lorsque, dans les sociétés les plus respectables en apparence, j'entends proposer des cas qui ne sont fondés sur aucunes loix de la raison; lorsque je lis des libelles tels que le vôtre, où le jour est confondu avec la nuit, où l'amour du bien semble être subordonné au véritable systême du bon ordre que Dieu veût entretenir sur la terre, je dis souvent en moi-même : Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que son esprit? qu'est-ce que cet amas confus & bisarre d'idées qui se combattent mutuellement?

Je ne parle pas seulement de cette classe d'hommes que nous appellons Peuple avec un ton de mépris qui prouve assez notre ignorance; je parle de ces Académiciens célebres, de ces Savants titrés qui brillent dans les cercles, & qui

restent éloquemment indécis entre le chaos de la superstition & les abymes de l'impiété, sans oser s'opposer au torrent des malheurs qui affligent l'humanité, dont ils devroient être les défenseurs; je parle de ces génies supérieurs, distingués par leur savoir, qui sont Chrétiens en France comme ils feroient Mahométans à Constantinople.

L'indifférence, la crainte, l'insensibilité, le respect humain, certain je ne sais quoi qui se sent, que je n'exprime pas, & qu'on appelle vulgairement intérêt, égoïsme, amour déréglé de soi-même, nous laissent périr honteusement dans la fange où nous avons eu le malheur de naître. Nous naissons dans le sein de la superstition, & nous mourons entre ses bras.

Tout languit sous nos yeux endurcis, tout périclite, tout dépérit. Nous pleurons, nous gémissons, nous nous plaignons, & ce n'est rien; la source de nos maux, loin de tarir, s'étend de jour en jour, & c'est indifférent. Toutes ces contradictions ne nous frappent point, cette montagne d'abus ne nous effraie point; nous soupirons, & c'est tout. Quelques traits de satyre, quelques ironies, des livrets à la glace, de foibles déclamations contre les Evêques, contre leurs coopérateurs, voilà le résultat de toutes nos combinaisons. Faites mieux, direz-vous; réfutez l'imposture.

Hélas! M. R. P., comment voulez-vous qu'un homme qui n'a pas l'esprit gâté par les Sciences

& les préjugés de son siecle, réfute une fourmilliere d'idées fausses, d'absurdités ridicules, rhétoriquement cousues avec quelques vérités noyées dans une mer d'in-folios qu'on n'ose lire? Est-il possible de nourrir son imagination d'une foule de systêmes si faux, si ridicules, que ceux mêmes qui font profession de les adopter prouvent tous les jours, par leurs actions, que leur foi n'est qu'une hypocrisie, que leur culte n'est qu'un jeu, que leur science n'est qu'un commerce frauduleux, sacrilege & vain? Tout le monde sent cette vérité; mais est-il permis de la publier?

CHAPITRE II.

Nous n'avons pas la liberté de parler; nous osons à peine penser.

TOUT ce qui perpétue nos erreurs, nos superstitions, nos préjugés, nos préventions, obtient des privileges, des approbations, des éloges, des pensions; tout ce qui pourroit nous éclairer, consolider le trône de l'utile vérité, est fraude, contrebande, sujet à la proscription, condamné.

Le mensonge marche sans crainte à côté des usages, il entre par-tout. La vérité ne passe pas l'antichambre: lorsqu'elle éleve la voix, on lui suppose des crimes, on la charge de fers, on la déshonore, on la rend méprisable; & ses ennemis décorés, titrés, triomphent, s'applaudissent de

leur horrible succès; ils composent sans remords le fiel amer que nous avalons tous d'un commun accord, en murmurant, en tremblant, en disant secrettement, & *submissâ voce*, ce que nous devrions prêcher sur les toits.

On rit des fables ecclésiastiques; on méprise, intérieurement toutes les productions théologi-scholastiques; on convient volontiers que les plus grands abus sont dans le sanctuaire de J. C.: mais on vit avec son ennemi; on se familiarise avec le mensonge, on s'apprivoise avec lui. On croit donner un avis charitable à son ami, lorsqu'on lui affirme que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire: on lui cite l'exemple de plusieurs Auteurs persécutés pour la vérité; & tout le monde s'endort, sans réfléchir, dans les bras de la superstition.

O cœca nocentûm consilia! O scelus! O mores! O tempora!

CHAPITRE III.

On n'accorde des privileges qu'à ceux qui déraisonnent suivant toutes les formes de la superstition ecclésiastique.

VOTRE Révérence n'a dit que des semi-vérités, & sa brochure n'a point eu d'approbation, parce que l'ignorance aveugle les hommes au point, qu'ils ne veulent pas même qu'on les éclaire sur

leurs plus chers intérêts. On perſécute un malheureux Prêtre, qui ne peut ſe perſuader qu'Alexandre VI, célebre Négociant de bénéfices, n'étoit pas infaillible. A quoi doit s'attendre un Chrétien, de bonne foi, qui énonce la vérité telle qu'elle eſt, & ſans aucun ménagement? Trouvera-t'il dans Paris un ſeul Imprimeur qui oſe ſe charger d'un manuſcrit où l'impoſture eſt dévoilée? eſt-il une Chambre Syndicale où l'on puiſſe le dépoſer? eſt-il un Cenſeur qui ait droit de l'approuver?

Vous voulez que la vérité perce; c'eſt un deſir qui prouve la bonté de votre cœur. Mais peut-il être accompli? N'avez-vous jamais vu les murs qui ſéparent la vérité des mortels?

Celui qui entreprendroit de l'imprimer perdroit, s'il étoit découvert, ſa femme, ſes enfants, ſon état, ſon honneur, ſes amis. C'eſt une injuſtice: on la ſent, on le dit, on en gémit; mais l'uſage prévaut. Nous plions tous ſous la main peſante de ceux qui ont un intérêt perſonnel à laiſſer ſur nos yeux le bandeau qui nous cache la vérité.

On vit en imprimant ce qui ſert à nourrir la ſuperſtition; on repoſe mollement ſur le duvet; on brille dans les cercles obſcurs de la mondanité: on a droit de dire, *intra privatos parietes*, que la Religion du temps n'eſt qu'un jeu; on peut, malheureuſement, ſe permettre encore quelque choſe de plus (tout eſt permis à ceux qui marchent ſous l'étendard de l'hypocriſie);

Mais on est hérétique, apostat, payen, publicain, damné, lorsqu'on aime & qu'on dit la vérité sans détour.

La superstition insensée publie par-tout que les plus grands génies donnent dans les plus grands écarts, & nous nous laissons conduire par l'imbécillité, parce que nous sommes persuadés que le jugement & l'esprit sont rarement d'accord, comme si c'étoit deux êtres séparés. Quel enchaînement d'erreurs! quels sophismes! Se méfier des forces de l'esprit, ne donner sa confiance qu'à la stupidité! Peut-on prendre des routes plus sures pour aller aux sources de la perversité?

Que répondre à des hommes qui, avec la sanction des loix publiques, avec l'autorité, des prisons & des fers, prouvent au Peuple qu'on peut le tromper même en l'éclairant? Que d'armes entre les mains du mensonge contre les efforts de la vérité! Mon Dieu! est-il possible que l'évidence même devienne pour nous un objet de doute, d'incertitude & d'erreurs; que tout soit illusion, d'illusions suivi; que le plus sage s'endorme sur la foi des impostures les plus manifestes?

On fait un Récolet pour la gloire de Dieu. Ce masque demande l'aumône pour l'amour de J. C., pour l'honneur de la Religion, qui n'approuva jamais les fainéants, les frélons, les fourbes qui trompent le Peuple après s'être trompés eux-

mêmes ; & c'est parler contre la Religion, contre J. C., que de dire qu'un Récolet est, au moins, un être inutile, un poltron, comme vous l'avez affirmé, un insecte, un moucheron importun ; c'est un crime irrémissible, un crime de lese Majesté divine, que de le publier !

Ainsi rampent tous les hommes sous les loix du plus affreux délire, en se vantant orgueilleusement d'être éclairés. Le Moine est malheureux, & tient aux chaînes qui le lient. Nous fabriquons l'étoffe grossiere où la crasse du Capucin va s'attacher. Nous rions de voir une longue barbe religieusement attachée au menton d'un bouc en capuchon, qui porte des sandales parce qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte : *Solve calceamentum de pedibus tuis* ; & nous croyons que ce bouc est inséparable de la Religion, nous insistons sur le lustre de Saint François. Nous regrettons encore les Confreres de Malagrida :

> Ils ont volé mon nom, rejeté mon esprit,
> Persécuté les miens ; & pour comble d'outrage,
> Ils m'ont couvert de leur habit.

Et cependant on croit que la Religion a besoin de ces fourbes ; la sainteté de leur Institut est presque un article de foi. On accuse de témérité, d'irréligion, d'impiété, tout ce qui n'est pas fondé sur leurs superstitions. On les déteste, & pourtant on traite d'homme dangereux celui qui veut éclairer le monde & lui montrer les loups

qui

qui le mangent ! On ne lui laisse entrevoir que le mépris de sa Nation, des prisons & la mort. Il faut qu'il travaille en secret, & toujours dans l'appréhension d'être livré aux bourreaux de l'humanité.

Que l'Allemagne est heureuse d'avoir un Prince éclairé, qui a signalé les commencemens de son Regne par l'Ordonnance la plus sage qui puisse émaner du Trône ! Tous les Princes de la terre ont-ils oublié l'hommage qu'ils doivent à la vérité ? la connoîtra-t-on, tant que nos idées seront circonscrites dans le foible cerveau d'un Censeur ignorant & corruptible ?

Quel mal peut-il résulter de la liberté de la Presse ? paroîtra-t-il plus d'Ouvrages pernicieux qu'il n'en paroît aujourd'hui ? non, M. R. P. On réfutera l'imposture, qui captive la vérité. Voilà ce qu'a vu le Génie pénétrant qui commande l'Allemagne. Puissent tous les Rois l'imiter ! Leurs Etats reprendront bientôt de la vigueur ; plus la liberté d'écrire deviendra générale, plus les sciences feront des progrès. Les hommes instruits seront moins superstitieux, moins méchans ; moins intéressés, & plus vertueux, plus chrétiens, plus humains. Permettez à tout le monde d'écrire ce qu'il voudra, pourvu qu'on mette son nom à la tête de l'Ouvrage : vous n'aurez à punir que les faussaires & les calomniateurs ; la vérité brillera malgré l'intrigue des méchants. Voici

la clef des Sciences ; tous les hommes doivent l'avoir.

CHAPITRE IV.

La défiance qu'on nous donne de nos propres lumieres est un piege qu'on tend à notre simplicité.

LES Apôtres, chargés d'instruire les hommes, les rappelloient sans cesse aux lumieres de la raison ; pourquoi les Ecclésiastiques nous disent-ils tous les jours qu'il faut s'en défier ? Le *rationabile sit obsequium vestrum* n'est-il plus de saison ? Successeurs étranges de J. C., Apôtres de mauvaise foi, vous nous représentez la Religion avec un voile sur les yeux, & vous soutenez que c'est cette aveugle conductrice dans laquelle nous devons mettre notre confiance ! quelle confiance voulez-vous que je mette dans un conducteur aveugle ?

Il existe sans doute des choses surnaturelles qu'il ne m'est pas permis de voir : *Fides est rerum non apparentium.* Je ne vois pas Dieu, je crois cependant qu'il existe ; mais ce n'est qu'en suivant les regles invariables de la raison, que je découvre l'Architecte suprême qui a construit l'Univers, & qui le gouverne avec sagesse. C'est dans les loix même de la Physique que je trouve

le point unique & central qui sert à diriger toutes mes opérations. Lorsque je m'en écarte, je ne trouve que des abymes, qu'un dédale affreux de superstitions horribles qui me font trembler.

La Religion est un flambeau; c'est une lumière qui brille même au milieu des ténebres : *Lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non comprehenderunt, lumen verum.* C'est un soleil pur, qui ne tient son éclat que de lui-même. La raison est l'aurore qui le précede & qui l'annonce aux Mortels. On ne peut voir la Religion autrement sans se tromper. C'est donc pour avoir nos dîmes, c'est pour voler notre argent, qu'on nous persuade qu'il faut renoncer aux lumieres de la raison.

On aveugle le Peuple, on éteint ses lumieres, on affoiblit sa raison, & on lui fait accroire qu'elle n'est plus faite pour voir la vérité. On se charge du soin criminel d'y substituer le mensonge, & les ténebres épaissies ne peuvent plus être dissipées. On vit en soupirant après la mort, & l'on meurt désespéré, après avoir traîné une vie languissante dans les antres de la corruption. On convient de son ignorance, on avoue sa foiblesse, on attribue ses malheurs à des causes étrangeres, & l'on ne remonte jamais à leur véritable source; on voit le bien, mais on ne fait que du mal.

La foi est devenue si obscure, que tout le

monde la regarde aujourd'hui comme une montagne inacceſſible. On n'oſe en parler que par ſigne, ou en levant les yeux vers le Ciel; toutes les Nations s'en tiennent à la loi du ſilence. On ne la voit plus que comme cette pomme fatale qui diviſa trois Divinités fabuleuſes du Paganiſme; c'eſt une étincelle d'où l'on craint, à chaque inſtant, de voir ſortir quelque grand embraſement.

Les Eccléſiaſtiques veulent que nous ne voyions rien, que nous n'approfondiſſions rien, que nous ne jugions de rien; & ils voient tout, même avec un bandeau ſur les yeux. Ils jugent de ce que Dieu n'a pas voulu ſoumettre à leurs déciſions; de tout ce qu'il a laiſſé aux diſputes des hommes; de ce qui eſt au-deſſus de notre intellect. Ils ont la fureur de tout expliquer, de tout interpréter, & nous croyons que leur délire eſt la regle du Ciel & la meſure de notre félicité.

Lorſque la Philoſophie a paru, on s'eſt empreſſé de changer les tableaux les plus groſſiers de l'impoſture; on leur a mis un vernis nouveau, & l'on a cru que cette ſupercherie ſauveroit le reſte des débris de la ſuperſtition. On avoit vu autrefois, même avec un bandeau ſur les yeux, la bonne Vierge portant chape, & faiſant grand-Chantre avec Saint-Félix, *præcinente Deiparâ* (comme il eſt bien expliqué dans le Breviaire

Romain). On'a imperceptiblement retranché ces fables de la croyance publique; on n'a pas voulu dire naïvement que c'étoit un mensonge, une absurdité, une vision monastique, une ineptie. On a fait des Breviaires nouveaux, & la bonne Vierge a humblement déposé sa chape sans que le Public s'en soit apperçu.

Je vous prie de me dire, M. R. P., si les Barteleurs ont jamais fait de farces pareilles, & s'il est possible que l'esprit humain soit dégradé au point de ne pas reconnoître la charlatanerie ecclésiastique.

Ce qui est bon à dire dans un siecle, a-t-on répété jusques dans les Chaires publiques, n'est pas bon à dire dans un autre. Histrions tonsurés, Farceurs mitrés, la vérité change donc, son divin caractere peut être effacé ? quel blasphême ! quelle impiété ! quel contre-sens de l'ignorance, de l'aveuglement, de la cupidité !

... *Nunc variis quærunt vestes pro tempore cœli.*
(Lucr.)

Qu'importe, dit-on, que le Peuple croye ou ne croye pas qu'on a été obligé de jeter un seau d'eau sur le Corps d'un Saint, parce qu'il étoit trop enflammé de l'amour divin ? Est-ce un mal pour l'Etat, qu'il se persuade qu'on a ajouté une côte à un autre Eternicole, qui ne pouvoit plus contenir son amour, tant il étoit matériel ?

Oui, M. R. P., c'est un grand mal pour l'Etat; je manque d'expressions pour vous en don-

ner une juſte idée. Le Peuple qui croit à ces fables, croit auſſi que la vie eſt peu de choſe; il n'éleve des enfants que pour les vouer à l'erreur & au crime. L'eſpece humaine s'anéantit dans la corruption; le nombre des enfants de Dieu diminue; tout l'ordre eſt bouleverſé.

L'impoſture eſt à l'ame ce qu'une mauvaiſe nourriture eſt au corps; elle nous détache du bien qui demande des forces; elle occupe la place de la vérité, nourrit le vice, fait languir la vertu, perpétue l'ignorance, couvre la terre de ténebres & de maux; elle nous aveugle, & c'eſt l'aveuglement qui conduit les hommes à l'hypocriſie, au crime, à l'échafaud : *Fraude perit virtus.*

Les ſyſtêmes religieux confondus avec la Religion ſont tout ce qu'il y a de plus intolérable dans le monde; c'eſt le *ſummum* de tout ce que la Nature a de plus horrible. Je le dis aux Proteſtans, aux Fakirs, aux Romains, à toutes les Sectes Catholiques ou non; je ne fais acception de perſonne; je ne compte point les degrés d'erreur qui ſont entre la foi ſauvage des Italiens & l'erreur des Calviniſtes & des Luthériens. Je nomme menſonge, préjugés, ſuperſtitions, tout ce qui eſt invention humaine. Martin Luther, Calvin, Ruingh, Penn, Sergius III & leurs Confreres n'ont jamais été l'Evangile; c'eſt ſon antipode. Les uns & les autres ont prêché leur doctrine: mais tous ont prêché contre la loi de

Dieu; tous ont erré, failli, trompé, fait des ſciſſions ſcandaleuſes. Qui voudra s'en convaincre n'a qu'à ouvrir l'Evangile.

C'eſt-là où la vérité de tous les temps, de tous les ſiecles, de toutes les contrées de la terre eſt gravée en caracteres ineffaçables. Sortez de ce Sanctuaire, tout eſt doute, incertitude, myſtere d'iniquité ; les Autels ne ſont que des comptoirs, l'argent eſt le ſeul Dieu qu'on révere: on ſoupire, on leve les yeux vers le Ciel, on cherche la vérité ; mais elle eſt noyée dans les commentaires de la foibleſſe humaine : on eſt Pyrrhonien, Epicurien, Egoïſte & Chrétien; on prouve qu'un Apôtre de J. C. peut être pauvre & poſſéder des biens immenſes.

L'indigence le croit, l'opulence ſe tait, & la ſcience du ſiecle ne prend aucun parti. Tout le monde ſe réunit pour dire qu'il vaut mieux ſe tromper avec pluſieurs que de marcher tout ſeul à côté de l'ingrate vérité.

. . . . Quel raiſonnement, mais plutôt quel délire.

On ſe repoſe ſur la foi de la foibleſſe humaine, & on ſe défie de ſes propres forces : on aime mieux croire qu'examiner, parce que les Eccléſiaſtiques ont réuſſi à nous convaincre que cet examen eſt un crime, un abyme ſans fond, une entrepriſe ſupérieure aux forces d'un homme. *Diffide tibi ; confide Deo.* Avec ces deux Adages, on a diſtrait l'atten-

tion des Fideles : on l'a fixée ſur des diſcuſſions minutieuſes, & l'on a oublié les Loix, la Religion, tous les devoirs de l'humanité.

N'enſeignez que l'Evangile : on ne vous en impoſera plus ſous les dehors ſéduiſans d'une piété fictive, qui n'a que la foibleſſe & ſouvent le crime pour baſe; vous préférerez à toutes les déciſions de Sorbonne ce que répete ſouvent le Peuple en colere : *Fais bien, tu le trouveras; Fac hoc, & vives.* Tu l'as voulu, George-Dandin, s'écrie trivialement le très-ignorant Abbé Nonotte, en parlant au mal marié.

Le menſonge monte en chaire, dogmatiſe dans les Séminaires, chante des Cantiques dans les Places publiques, fixe l'attention du Peuple, prend la clef des Sciences, ferme la bouche à la vérité, & vit dans les feſtins, au milieu des richeſſes, & dans les réduits obſcurs de la corruption; les abus s'engrenent, les abymes ſe creuſent, & tout le monde y court. Hâtons-nous de faire connoître la vérité.

CHAPITRE V.

Il faut publier la vérité.

Ayons aſſez de force pour ſoutenir le reproche d'erreur & d'apoſtaſie; le ſuffrage des hommes ſenſés nous conſolera du malheur que nous avons d'être obligés de renoncer à nos parents, à nos

amis, à nos intérêts, à notre ame même pour suivre J. C. Ne trahissons point nos consciences; rompons les digues du fanatisme; éclairons des Peuples que l'ignorance pervertit.

Nous serons traités de séducteurs; mais J. C. a souffert ce reproche: *Seductor ille dixit.* Toutes les Sectes se donnent ce nom. J'appelle séducteur celui qui surprend la bonne foi du Peuple, celui qui détruit l'empire de la vérité pour y poser les fondemens de l'erreur:

Vendidit hic auro Patriam Dominumque potentem.

Hommes qui vous piquez d'avoir un esprit éclairé, un jugement sain, un cœur droit, des sentimens d'humanité, jettez un regard philosophe & chrétien sur l'océan des calamités publiques. Est-il un objet plus digne de votre attention que la félicité des Peuples? Rassemblez sous un seul point de vue tous les maux qui naissent de la superstition; voyez s'il est possible que le genre humain trouve le bonheur dans le gouffre de la perversité.

La philosophie du siecle a bien émoussé les traits de la superstition: mais elle a fait un grand mal; elle a joint le crime à l'incrédulité. Le vertueux J. J. est le seul qui ait parlé de la Religion avec dignité; les autres Philosophes n'ont écrit qu'en tremblant, ironiquement & sans but.

Parlez sans détour; dites ce qui est. La su-

perſtition n'a pas encore corrompu tous les cœurs ; préſentez-nous la vérité ſans nuage ; armés du bouclier de la juſtice & de la foi, combattez à droite & à gauche contre tous les ennemis de Dieu ; renverſez les foibles idoles du Peuple & le coloſſe vain de l'impiété des Grands.

Le menſonge a triomphé des ſuperſtitions religieuſes, des momeries du Couvent ; mais que peut-il contre la vérité ? Rendez à notre culte toute ſon antique ſimplicité ; la Religion paroîtra avec tout ſon éclat & toute ſa dignité. Ne prêchez que l'Evangile ; ne raiſonnez, ne diſputez, ne répondez qu'avec lui : le cœur de l'homme ne s'attachera qu'à la vertu.

N'expoſez point la Religion Chrétienne au mépris des Nations étrangeres ; en un mot, imitez J. C. ; ſuivez ſes Apôtres ; faites ce qu'ils ont pratiqué ; prêchez comme ils ont prêché ; ſoyez pauvres comme ils l'ont été, Ils n'ont jamais exigé des Peuples qu'ils euſſent de la vénération pour la chemiſe de la bonne Vierge, ni pour ſon lait, ni pour le cul de Saint Amand, ni pour la Sainte Ampoule, ni pour la culotte de Mahomet. *Quid vobis videtur ?*



CHAPITRE VI.

Tout Citoyen a droit de dire la vérité.

CEUX qui périrent ſous le glaive de la tyrannie & qui n'avoient pour tout crime que le zele d'éclairer leurs ſemblables, ſans la funeſte manie de faire des eſclaves ou des ſectes, ont mérité le glorieux titre de Martyrs : ils ſont avec Dieu ; il eſt permis d'envier leur ſort.

A Dieu ne plaiſe, M. R. P., que le fanatiſme s'étaie de mes raiſonnemens, pour ſe livrer à l'excès de ſes fureurs ! J'ai déja dit, je répéterai toujours, que perſuader eſt le premier devoir d'un Chrétien ; employer d'autres voies pour la propagation de la Foi, c'eſt ralentir ſes progrès. Malheur au Citoyen qui s'éleve contre ceux que Dieu lui ordonne de révérer ! Les loix de l'Evangile ſont toutes ſpirituelles ; elles n'ont jamais dû être confondues avec la domination temporelle ; tout Roi, tout Magiſtrat, tout Supérieur doit être obéi.

Mais il n'eſt pas un ſeul homme ſur la terre qui puiſſe être privé du droit d'annoncer la vérité : *Quod in aure auditis, prædicate ſuper tecta.* C'eſt-là ſeul où peut paſſer ce grand précepte de J. C., *qu'il faut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Ce privilege eſt antérieur à toutes les loix humaines. S'il eſt douteux, ce n'eſt qu'aux yeux de ces

fourbes publics, qui, pour mieux nous boucher toutes les avenues de la vérité, intitulent *Religion* les efforts criminels qu'ils font pour la dérober à nos yeux.

Si les Magistrats nous ont défendu de parler Religion, c'est que leurs fonctions ont été confondues avec les loix de J. C. Les Rois ont pris l'encensoir, & le Sanctuaire a été pollué. Le Prêtre a touché le sceptre, & le sceptre a rougi; la Majesté Royale a été compromise; le Maître a tremblé sous la main sacrilege de l'Esclave, & l'Esclave, effrayé de son attentat, a cherché son salut dans la trahison : il a menti; il s'est trompé lui-même; toutes les Loix divines & humaines ont été transgressées, & la Religion est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, une grande ressource pour l'hypocrisie.

CHAPITRE VII.

On doit publier la vérité malgre l'opinion des Ignorants.

TOUT ce qui intéresse l'humanité demande des nerfs, de la force, du courage, de la vertu. Les hommes sont foibles, M. R. P., mais ils aiment qu'on les éclaire. Ce que nous appellons crime n'est qu'ignorance, foiblesse, aveuglement, erreur. Nous ne faisons du mal que quand nous n'avons pas assez de force pour faire le bien.

Malgré les obstacles qu'on oppose aux Sciences, les hommes sont toujours disposés à entendre la vérité; c'est un champ qui n'est stérile que parce qu'il ne se trouve personne qui veuille le défricher.

Si l'amour du bien, si le desir de rendre nos semblables heureux, nous fait succomber sous les efforts de l'ignorance, il est un Dieu. On peut être ennemi d'un Dominicain, périr au milieu des flammes de la barbarie religieuse, & vivre heureux ou mourir en Chrétien.

CHAPITRE VIII.

Prédictions claires de J. C. sur tous les désordres du Clergé.

Voici la Loi, les Prophetes, & la Vérité.

S. MATTHIEU, chap. 23, vers. 2.

« LES Scribes & les Pharisiens sont assis sur la » Chaire de Moyse. Observez donc, & faites ce » qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils » font: car ils disent ce qu'il faut faire, & ne » le font pas; ils lient des fardeaux insuppor- » tables, les chargent sur les épaules des hommes, » & ne veulent pas les remuer du bout du doigt. » Ils font toutes leurs actions afin d'être vus » des hommes; c'est pourquoi ils portent la pa- » role de la Loi écrite dans des bandes de par- » chemin plus larges que les autres, & ont aussi » des franges plus longues »; des peaux de lapin

ſur le bras, des chauſſes ſur le dos, des croſſes, des mîtres, des cordons, & des capuchons pointus. « Ils aiment les premieres places dans les » feſtins, & les premieres Chaires dans les Sy- » nagogues », l'honneur d'être Docteur en Sorbonne, & de prêcher devant le Roi. « Ils aiment » qu'on les ſalue dans les places publiques, & » que les hommes les appellent Maîtres », Curés, Prieurs, Abbés, Meſſeigneurs, Princes, Souverains, Pontifes, Picpus.

« Mais pour vous, ne deſirez point qu'on » vous appelle Maîtres, parce que vous n'avez » qu'un ſeul maître, & que vous êtes tous freres. » N'appellez auſſi perſonne ſur la terre votre » pere, parce que vous n'avez qu'un ſeul pere, » qui eſt dans les Cieux.

» Malheur à vous, Scribes & Phariſiens hypo- » crites, parce que vous fermez aux hommes le » Royaume des Cieux; car vous n'y entrez point » vous-mêmes, & vous n'en permettez pas l'entrée » à ceux qui deſirent d'y entrer » ! Vous damnez les hommes pour une ſeule prévarication, & vous multipliez des loix inſenſées, pour faire plus de prévaricateurs, plus de damnés, plus de recrues au Diable.

» Malheur à vous, Scribes & Phariſiens hy- » pocrites, parce que, ſous prétexte de vos » longues prieres, vous dévorez les maiſons des » veuves », la ſubſtance du pauvre ! Vous prenez le patrimoine du Peuple; vous vendez les autels,

les Sacrements, J. C. même; tout retentit de vos ſcandaleuſes déprédations; « c'eſt pourquoi » vous recevrez un jugement plus rigoureux ». Obſervez que J. C. ne dit pas que vous ſerez damnés, brûlés, grillés, quoique vous commettiez les crimes les plus horribles; mais que vous recevrez un jugement plus rigoureux.

« Malheur à vous, Scribes & Phariſiens hypo- » crites, parce que vous courez la mer & la terre » pour faire un proſélyte; & après qu'il l'eſt de- » venu, vous le rendez digne de l'enfer deux » fois plus que vous » ! Vous avez fait des proſélytes en Amérique, vous avez maſſacré pluſieurs millions d'hommes : vos Apôtres, vos Bourreaux, vos Dragons, Louis IX, Saint Bernard, vos Inquiſiteurs encapuchonnés, ont-ils été plus humains que Cromwel, moins brigands que Cartouche, moins tyrans que Néron?

« Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui » dites: Si un homme jure par le Temple, cela » n'eſt rien; mais s'il jure par l'or du Temple, il » eſt obligé à ſon ferment! Inſenſés & aveugles » que vous êtes, lequel doit-on plus eſtimer, » ou l'or, ou le Temple qui ſanctifie l'or » ? Aimez-vous mieux la Religion qu'un Bénéfice? Pourquoi tout le monde vous reproche-t'il une avarice ſordide, dont le ſiecle même ne donne point l'exemple? Pourquoi vendez-vous des Meſſes, des Saluts, des Obits, &c., &c., &c.? Pourquoi faites-vous un commerce infame de ce

qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré?

Des Comptoirs juſque dans l'Egliſe! des faux miracles pour de l'argent! Des Reliques ſuperſtitieuſes, fauſſes, ſuppoſées, pour tromper le Peuple, pour avoir les précieux reſtes de la ſubſtance des malheureux, les nourrir de préjugés, de ſuperſtitions, d'erreurs; les dégoûter de tous les agrémens de la vie; ne leur montrer que des épines & des ronces; leur fermer les yeux pour les précipiter, avec plus de facilité, dans des abymes impénétrables! C'eſt trop aimer l'or: hommes, pourquoi le ſouffrez-vous? pourquoi le faites-vous? pourquoi me condamnez-vous?

» Malheur à vous, Scribes & Phariſiens hypo-
» crites, qui payez la dîme de la menthe, & de
» l'aneth, & du cumin, & qui avez abandonné
» ce qu'il y a de plus important dans la Loi,
» ſavoir la juſtice, la miſéricorde & la foi! c'étoit
» les choſes qu'il falloit pratiquer, ſans néanmoins
» omettre les autres «.

Chrétiens, je ne vous dis pas de vous ſouſtraire aux loix du Prince, qui vous ordonne de donner la dîme de vos biens à des Prêtres, qui pourroient & qui devroient s'en paſſer. Rien ne peut vous diſpenſer de la ſoumiſſion due aux Souverains. Mais comment avez-vous pu oublier que Dieu eſt trop juſte pour précipiter vos freres dans des flammes éternelles? Ignorez-vous les miſéricordes du Seigneur, ſa tendreſſe, ſa compaſſion, ſa bonté? Vos ames ſont-elles dégradées

au point de ne pouvoir plus se repaître que des chimeres du plus affreux Paganisme ?

» Conducteurs aveugles, qui avez grand soin » de passer ce que vous buvez, de peur d'avaler » un moucheron, & qui avalez un chameau ; mal» heur à vous, Scribes & Pharisiens hypocrites, » qui nettoyez le dehors de la coupe & du plat, » & qui êtes au-dedans pleins de rapines & d'im» puretés «. Livrés aux plus sales voluptés, couverts d'injustices, vendus à la corruption, » ache» vez donc de combler la mesure de vos peres. Ser» pents, race de viperes «, cœurs viciés, esprits égarés, comment pouvez-vous éviter d'être condamnés au jugement de la gehenne, *in judicio gehennæ* ? Vous enfreignez toutes les loix de la Nature ; vous corrompez tout le Genre humain par vos exemples pernicieux, par vos discours séditieux. Vous êtes malheureux sur la terre, où vous ne causez que du désordre, où vous n'engendrez que des maux. Quels seront vos regrets, vos remords, votre sort dans l'éternité !

» Jerusalem, Jerusalem qui tues les Prophetes » & qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, » combien de fois ai-je voulu te rassembler, com» me une poule rassemble ses petits sous ses aîles ? » & tu ne l'as pas voulu ! Le temps s'approche » que votre maison demeurera déserte ; car je » vous déclare que vous ne me verrez plus, jus» qu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui » vient au nom du Seigneur « !

Toutes tes fautes ont tombé fur toi. Tu ne t'es pas égaré une fois, que tu n'aies préparé le poiffon qui devoit te donner la mort. Tu pleures, tu foupires, tu gémis; temps perdu! fais de bonnes œuvres: emploie les heures qui te reftent; le jour eft fur fon déclin. Le mal que tu fais preffe ta chûte: le voile lugubre que tu répands fur la Nature, fe déchirera lorfque tu ne feras plus. Mais tu vas, malgré toi, où tu ne voulois pas aller: le temps perdu ne fe répare point. La corruption t'épuife, tes forces diminuent; ton fang s'appauvrit, tu vas périr.

Tu voudrois fans doute bien avoir tenu une conduite plus réguliere! tes regrets font inutiles, *mors urget*: il faut céder aux loix immuables de la la Nature; elle eft fourde à tes cris, infenfible à tes vœux. Le moment où tu parles n'eft plus à toi; prends garde à celui qui le fuit.

Je ne conçois pas, M. R. P., comment il peut exifter fur la terre un homme affez aveugle pour ne pas entendre ici la voix de Dieu. S'adreffe-t-elle à ce que la Superftition appelle Philofophie? cela n'eft pas, car la Philofophie n'eft point affife fur la Chaire de Moyfe. Les Philofophes ne portent point la parole de la Loi écrite dans des bandes de parchemin. Jefus-Chrift n'a donc en vue que les faux Miniftres qui nous féduifent, & qui fe trompent eux-mêmes.

Quel eft l'homme, pour peu qu'il foit fufcep-

rible de réflexion, qui ne sente pas que tout ce qui arrive aujourd'hui est consigné dans l'Evangile? Je sais que les préjugés ont une grande force sur nos cœurs : mais peut-on se refuser à l'évidence? Ne dit-on pas tous les jours & partout que les Ecclésiastiques ne sont plus dans leur état, qu'il seroit à souhaiter qu'on y mît ordre? Est-il une Société où tout le monde ne s'accorde à dire que leurs richesses sont un scandale permanent dans l'Eglise? Que dis-je de plus?

Hélas! M. R. P., j'en ai dit assez pour m'attirer la haine de tous ceux qui n'écoutent que leurs préventions. Il est malheureusement peu d'hommes instruits : combien en est-il dont l'intérêt suspend le jugement, ou qui sont effrayés, intimidés par la puissance & l'autorité de l'Eglise? Quel monstre! quelle hydre! quel amas d'iniquités! Qu'est-ce que l'Eglise? *C'est l'assemblée des fideles Chrétiens, réunis sous un seul Chef.* Voyez son union, ses loix, ses décisions, sa conduite, ses brigandages, & dites : *Sancta Mater Ecclesia.* Si l'Evangile est vrai, tout ce qu'elle a fait est faux; s'il n'est pas vrai, qu'adorons-nous? Il faut un Culte : est-ce un Culte superstitieux, sauvage, cruel, barbare, inhumain?



CHAPITRE IX.

Les faux principes du Clergé pervertiſſent la ſociété.

Cum perverſo perverteris. Juſte-ciel ! à qui confions-nous l'éducation de nos enfants ? Qu'eſt-ce qui dirige la conſcience de nos femmes, de nos filles, de nos domeſtiques ? Quels ſont nos médiateurs auprès de Dieu, nos précepteurs, nos diſtributeurs de morale, les juges, les principaux moteurs de toutes les actions de notre vie ? Une horde impure d'ames vénales que nous montrons au doigt, des maſques en capuchon ou avec des peaux de lapins, qui font vœu de violer les loix les plus ſacrées de la nature & de Dieu : voilà nos maîtres, nos oracles & nos Dieux !

La vertu même eſt forcée de s'attacher au char des ſuperſtitions religieuſes. Une mere de famille ſage, vertueuſe, éclairée, qui veut donner le pain des forts à ſes malheureux enfants, trouve des obſtacles juſques dans le ſanctuaire de J. C. : tout s'oppoſe aux efforts qu'elle fait pour les garantir de la ſéduction. Il faut, malgré ſes ſoins, qu'ils reſpirent l'air infecté des erreurs publiques.

Quel parti peut prendre la jeuneſſe, lorſqu'elle voit d'un côté la vérité qui n'a point la ſanction des loix générales, & de l'autre, des ſuperſtitions ſans nombre que tout le monde regarde comme

le centre de la félicité ? elle ſuit le torrent, donne au monde corrompu une partie de ſes jours, plonge le reſte dans le néant de la ſuperſtition, & des parents vertueux voient la plus belle portion d'eux-mêmes, l'eſpérance de leur vieilleſſe, la conſolation de leur mort, entraînée par le volcan des erreurs politiques dans les abymes de la plus affreuſe perverſité. Allez dans toutes les Sociétés; entendez les plaintes des peres de famille; voyez la Jeuneſſe Françoiſe: que le terrible ſpectacle de ſa dépravation vous faſſe au moins réfléchir ſur la bizarrerie de toutes nos folles inſtitutions.

Rien, M. R. P., n'eſt plus ſacré que les mœurs. Eſt-ce peu de choſe que de faire naître des enfants pour les plonger dans l'erreur, le libertinage & la corruption? Comment des enfants pourroient-ils s'en préſerver au milieu d'une Société où il n'y a aucunes vertus réelles, où tous les vices abondent, où tous les crimes trouvent des reſſources dans l'iniquité?

Reſpecteront-ils une Religion qu'on attaque de toutes parts? Seront-ils le ſoutien d'une Société où la charité n'a que de foibles partiſans? Des Prêtres qui ne ſe reſpectent pas eux-mêmes peuvent-ils eſpérer d'être reſpectés de ceux qui ſont tous les jours témoins de leurs déſordres & de leurs prévarications? non, M. R. P.

L'onde la plus pure ſe corrompt lorſqu'elle rencontre des marais fangeux; le ſoleil ceſſe de nous

éclairer lorſque les nuages l'éclairciſſent; les fleuves les plus tranquilles ſe débordent lorſqu'un torrent impétueux vient interrompre leur cours; un vaiſſeau, quelque bon qu'il puiſſe être, n'eſt point à l'abri du naufrage au milieu des éclairs & des tempêtes; le matelot ne ſe croit point en ſûreté, il eſt intimidé à la vue des écueils & des dangers. Les ames les plus pures, les cœurs les plus affermis dans la pratique du bien, peuvent écheoir au port des tentations & du mauvais exemple.

Quel eſt celui que nous donnent les Eccléſiaſtiques, mon Dieu! Soit qu'ils adorent la ſuperſtition de bon cœur, ſoit qu'ils inſultent publiquement à notre ſimplicité, combien en eſt-il qui gardent le juſte milieu? & quel cas en fait-on, quelles entraves ne met-on pas à leur zele?

CHAPITRE X.

Notre piété, immiſcée avec des ſuperſtitions & des abus ſans nombre, eſt un poiſon plus ſubtil, plus dangereux, que toutes les fables du Paganiſme.

TOUTES les branches de la Religion ont été deſſéchées par la cupidité; voilà

Pourquoi l'Apoſtaſie prédite par S. Paul eſt à la porte;

Pourquoi la ſynagogue eſt perdue;

Pourquoi les Temples sont abandonnés, les Autels profanés, les Ministres méprisés, avilis, dégradés;

Pourquoi tous les crimes, tous les vices, ont pris une forme nouvelle dans un Etat qui devoit nous donner l'exemple de toutes les vertus; *Venenum in auro bibitur.*

Voilà

Pourquoi Sergius III fit jeter dans le Tibre le corps du Pape Formose;

Pourquoi Etienne VII fut étranglé en prison;

Pourquoi Jean X fut étouffé entre deux matelas;

Pourquoi Etienne IX reçut tant de coups dans une sédition, qu'il n'osoit plus paroître en public;

Pourquoi il y a eu trente schismes dans la Papauté;

Pourquoi un Boniface pilla le trésor de S. Pierre, & s'enfuit à Constantinople;

Pourquoi un autre Boniface fut traîné tout nud à la Voierie dans les rues de Rome, après avoir été assassiné par ses domestiques;

Pourquoi Jean XV mourut de rage & de faim en prison;

Pourquoi Sylvestre II fut accusé d'être Sorcier, Magicien, Libertin;

Pourquoi Jean XVIII fut chassé, convaincu d'avoir acheté la Thiare;

Pourquoi Benoît IX l'acheta, & ne fut point chassé;

Pourquoi Damase l'hypocrite se fit Pape lui-même;

Pourquoi l'Empereur Henri V fut si cordialement détesté des Papes;
Pourquoi Urbain VI fit coudre dans un cuir cinq Cardinaux, qui furent ensuite jetés dans la mer;
Pourquoi Grégoire XII fut chassé du trône Papal;
Pourquoi Jean XXI fut un monstre en cruauté, qui rougit la terre du sang humain;
Pourquoi Pie II étoit si déréglé dans le boire & le manger, qu'il en creva;
Pourquoi le pieux Sixte IV haïssoit si religieusement son Confrère le Mufti;
Pourquoi Léon X a fait la Pragmatique-sanction;
Pourquoi Jules II avoit tant de goût pour les armes, & tant d'aversion pour le breviaire;
Pourquoi François Ier fit avec le Pape un échange si scandaleux du temporel pour le spirituel;
Pourquoi Clément VII excommunia Henri VIII;
Pourquoi Jules III, tout pacifique qu'il étoit, massacra tant de Chrétiens, pour la satisfaction de Charles V;
Pourquoi Paul IV persécuta si vivement les Juifs;
Pourquoi les Ecclésiastiques n'aimoient point la haine qu'il avoit pour la simonie;
Pourquoi Paul V excommunia les Vénitiens pour une affaire temporelle;
Pourquoi Grégoire XV vouloit qu'on massacrât tous les Turcs pour J. C.;
Pourquoi Innocent XI n'étoit jamais, dit l'Histoire, *sine cibo*, *sine potu*, & toujours *bellua insatiabilis*;

Pourquoi François de Waldef fit tenailler Jean de Leyde;

Pourquoi, &c. &c. &c.; *sine fine.*

Partez du Palais de Simon, où les successeurs de Saint-Pierre ont pieusement ourdi la trame de tous nos malheurs. Parcourez tous les temps, tous les lieux où l'Histoire Ecclésiastique est connue; mettez les dogmes, la morale du Clergé à côté des fables les plus grossieres, & vous conviendrez, si vous êtes vraiment éclairé, impartial, de bonne foi, qu'il n'y eut jamais de Peuples plus extravagans que nous, plus grossiers, plus idolâtres, plus payens.

Ecoutez un Chrétien religieusement superstitieux; il vous dira qu'on est heureux quand on est mort, parce que Saint-Paul a dit: *Mihi vivere Christus est & mori lucrum; cupio dissolvi & esse cum Christo.*

Lorsqu'un enfant meurt, les femmes de Village & les hommes, qui, comme elles, ont sucé le lait des superstitions Ecclésiastiques, s'écrient dévotieusement: Qu'il est heureux! comme si la vie n'étoit pas le plus grand présent du Ciel, comme si ce n'étoit qu'un port assuré pour le crime.

Mon Dieu! nous déchaînons pour ainsi dire tous les vices sur la terre: nos aveugles constitutions font des malheureux, des criminels; & ces désordres, nés dans le sein de notre corruption, nous font méconnoître les douceurs de la vie,

les bontés infinies de Dieu, les précieux trésors qu'il a répandus sur la terre. Nous avons fait une vallée de misere du Paradis où Dieu nous avoit placés, & nous n'osons plus y passer; nous refusons d'arracher les ronces & les épines que notre paresse y a laissé croître.

L'impie, sous la fausse dénomination de Philosophe, applaudit au systême d'Epicure qu'il ne connoît pas, s'efforce de nous persuader que le suicide est un crime heureux, & s'ensevelit sous les ruines de la perversité. L'un calomnie son prochain pour l'amour de Dieu; l'autre blasphême contre Dieu pour l'amour du prochain.

Le libertin rend la vertu criminelle & malheureuse, en insinuant dans son sang le venin de sa lubricité; le dévot la condamne à souffrir, à gémir, à mourir dans les déserts du Cloître, & tous deux s'opposent au vœu de la Nature & de Dieu.

Le Janséniste, ignorant comme ses livres, cite cent passages de l'Ecriture, & tous les Saints de sa Bibliomanie, pour prouver que Dieu a fait un vase d'élection & un vase d'ignominie. Mais qu'est-ce qu'un Janséniste? Est-il capable de sentir que des parents durs, ambitieux, ignorants, superstitieux, forcent tous les jours des malheureuses filles, qui n'ont pas le moyen de payer leur dot au Couvent, de se faire inscrire sur les registres impurs de nos mauvaises Polices, en qualité de prostituées?

Sait-il que tous les désordres dont il se plaint imbécillement, en criant *ô altitudo !* sont les fruits de l'irréligion ? Sait-il qu'ils furent le signe de la réprobation des Juifs ; qu'ils presseront notre destruction, si nous n'épurons pas notre culte, si nous ne séparons pas l'ivraie d'avec le bon grain, si nous ne distinguons pas les boucs d'avec les brebis ?

CHAPITRE XI.

La Religion est à l'ame ce que la nourriture est au corps humain ; c'est elle qui nous unit à l'Etre Suprême, & qui nous ouvre toutes les portes de la félicité.

LA Religion, sans préjugés, sans superstitions, sans abus, offre des ressources infinies à l'homme de bien ; elle n'en laisse aucune à l'impie. Ces scélérats illustres, qui ont fatigué la terre de leurs forfaits, ces hypocrites sacrileges, qui ont obtenu des brevets de Saints, après une mort consommée de crimes, savent combien les ressources qu'on trouve dans les opinions humaines sont foibles. Le riche ne met point sa confiance dans l'or, quand il est bien convaincu que le métal ne change point la nature de ses fautes.

Le Sage lui dit, sans s'émouvoir & sans varier : Dieu seul connoît le fond de ton cœur & la valeur de tes actions. Tu pries Dieu jour & nuit,

mais tu nourris peut-être un cœur pervers; ton ame abſorbée dans une coupable ignorance fait beaucoup de mal, même en voulant le bien.

Tu condamnes un cœur ſincere, qui n'approuve pas tes pratiques ſuperſtitieuſes, & qui ſert ſa Patrie; tu le fais paſſer pour un être criminel. *Deus eſt qui dijudicat.* Voici la vérité qui confond l'hypocriſie; celui qui fait beaucoup de bien recevra une grande récompenſe, celui qui fait du mal ſera puni. Comment? je n'en ſais rien; mais je ſuis certain que les jugemens de Dieu ſont équitables.

Vois la vérité comme on voit le ſoleil dans un beau jour de printemps; elle te dira ce que tu dois penſer des inſtitutions humaines. Tu pleurs, tu gémis, tu ſouffres; la Nature ne t'offre que des ſujets de triſteſſe. Cœur corrompu! eſprit égaré! ton ame n'eſt pas ravie, extaſiée à la vue des biens immenſes que la Nature ne ceſſe de te prodiguer: elle développe mille germes pour toi; tout ſe reproduit pour charmer tes yeux, pour contenter tous tes ſens, & tu n'as des yeux que pour pleurer!

Mon Dieu, que les yeux de l'ame innocente voient différemment! quel raviſſement! quel enchantement! Le doux murmure d'un ruiſſeau, des prairies émaillées de différentes couleurs, le chant mélodieux des oiſeaux, le ſilence majeſtueux d'un bois ſolitaire, les perles précieuſes qu'une douce roſée fait briller à l'aurore d'un

beau matin, les cieux, le firmament, les mers : que d'objets dignes d'admiration ! que mon existence est précieuse, mon Dieu !

Un cœur pur, ami du bon ordre, dégagé des vapeurs de l'ambition, aimant tous les êtres que Dieu fit à son image, uniquement occupé du soin de multiplier le nombre des heureux ; jouissant avec reconnoissance des avantages que le sort lui présente, calme au sein de la mer la plus agitée, tranquille au milieu des désastres les plus effrayans, insensible aux outrages de l'imposture, voilà, M. R. P., des biens d'un ordre supérieur à tout ce qui est sur la terre. L'or, les perles précieuses ne peuvent leur être comparés : on en cueille les fruits délicieux sur l'arbre de la Religion ; la superstition *n'en produit* que de sauvages. O Nature ! ô Religion ! ô Vertu ! que tes traits sont charmans !

CHAPITRE XII.

La superstition ne fait que du mal ; les Ministres qui la soutiennent sont le plus grand fléau du Genre humain.

VENIENT *ad vos lupi rapaces.* Est-il une rapacité, une voracité plus marquée que celle du Clergé ? est-il un état qui nous présente plus de contradictions scandaleuses ? Les mœurs, cet ob-

jet si essentiel, cette roue importante qui fait jouer tous les ressorts de la politique humaine, cette chaîne sacrée qui unit l'homme à Dieu, Dieu aux ouvrages qu'il a créés, en formant ce concert admirable de toutes les parties de l'Univers, pour la perfection du grand tout; ses mœurs, M. R. P., sont-elles respectées? Le Clergé en a-t-il? Jugez-le sans préventions; connoissez l'arbre par les fruits. Un Curé de Village ne peche qu'avec sa Servante, parce qu'il n'a pas le moyen de pécher autrement: mais que de cas renfermés dans un rang où l'opulence a plus de pouvoir sur la vertu, un accès plus facile auprès du vice? Que de meurtres secrets! que d'anéantissemens religieux! que de forfaits inouis!

Quelles sont les productions d'un terroir si aride & si desséché? Qu'est le monde où les précepteurs de la morale sont si pervers, où la morale même est un systême de crimes publics, où la science théologique n'apprend à l'homme que l'art criminel d'étouffer tous les remords de sa conscience?

Le riche ne court qu'après la chair & le métal; le Peuple stupide n'adore que du bois mal sculpté, du mauvais papier, de la cire, de la boue, du plomb fondu. L'imbécille opulence ne contracte les engagemens les plus sacrés que pour mourir sans postérité; elle laisse au vice le précieux héritage de ses ancêtres, ou la substance du pauvre qu'elle a dépouillé; ses Vassaux, plus

adroits, font plus d'enfans : mais les uns & les autres périssent de misere sous nos yeux endurcis. Ils cherchent en vain à émouvoir nos entrailles ; nous ne leur donnons que de l'ivraie, de la paille & des superstitions. Quelle nourriture, M. R. P. ! On appelle tout cela Religion : on dit qu'il faut intéresser l'Etat à conserver les richesses du Clergé. Conservez plutôt vos filoux ; ils escroquent, mais les Ecclésiastiques font plus ; ils pervertissent toutes les Sociétés.

Que la perversité regne dans le monde, c'est sans doute un grand mal ; il est inévitable, *oportet esse scandala*. Mais que tous les vices abondent dans un état qui doit éclairer nos vertus, diriger nos actions, régler nos sociétés, c'est un désordre dont vous n'avez qu'une foible idée ; c'est un abyme sans fond : je ne puis l'exprimer.

Il se trouva un Judas parmi les Apôtres de J. C. ; mais sur douze Ecclésiastiques, en nommerez-vous onze qui soient les imitateurs de Jesus-Christ, fideles dispensateurs de ses divins Mysteres, dignes successeurs de Pierre & de Paul ; plus attachés aux biens spirituels de l'Eglise qu'aux sources fangeuses de la cupidité ?

En trouverez-vous cinq ? Et si vous êtes forcé de convenir que le nombre des bons est inférieur à celui des mauvais Apôtres, pourquoi balancez-vous sur le parti que vous devez prendre ?

Vous voulez radouber un vaisseau qui ne vaut

plus rien; vous avez tort, il ne finiroit point la campagne. Vous prétendez mettre des bornes à la cupidité Cléricale ; je loue votre zele. On pourroit peut-être comprimer les passions Ecclésiastiques pendant un espace de temps; mais elles partiroient ensuite avec plus de vivacité. Comprimez la poudre à canon dans un instrument de fer ou de fonte, elle n'en aura que plus d'activité. L'état Ecclésiastique est un vieux métal, qui n'est plus bon qu'à refondre.

CHAPITRE XIII.

Un Ecclésiastique devient par état ennemi de la vérité.

Si un soufflet, si quelque motif d'intérêt n'avoient pas déterminé un homme du monde à avoir de la vocation pour un ou plusieurs gros Bénéfices, s'il n'avoit eu qu'un Brevet d'Officier, il auroit peut-être plus goûté la Morale d'Epictete, l'Evangile & la vérité ; il auroit dit, *palam & publicè*, que le Pape est un Antechrist, que les Cardinaux & toute leur suite cléricale sont des simoniaques.

Il est Monseigneur, toutes ses idées prennent un autre cours ; il ajoute aux articles de sa mauvaise foi, qu'on blasphême en parlant contre les immenses possessions du Clergé ; il croit à la sainte Ampoule, à l'immaculée Conception, à la force sanctifiante & spirituelle d'un

d'un massif de pierre ou de métal; il chomme le sacré Cœur de Jesus, radote avec un mauvais crâne embéguiné, ou forme un serrail à côté du Sanctuaire qu'il ne craint point de polluer.

Lorsque son serrail se dégoûte de ses rides, ou que les forces l'abandonnent, il revient à la superstition, fait vendre des miracles, des *agnus* sur les places publiques, & livre son Dieu, clément & miséricordieux, pour de l'argent. Il obtient des pensions pour un Auteur tel que celui du *Traité historique & dogmatique.*

Et l'on prouve, dans douze gros Volumes qui reposeront éternellement dans les grandes bibliotheques de quelques Dévotes, *que le droit naturel, le droit civil, le droit des gens, toujours méconnus par la Philosophie, ne sont point le fruit des réflexions & des conventions humaines:* comme si la Philosophie avoit jamais méconnu le droit naturel, le droit civil & le droit des gens; comme si ce droit n'étoit effectivement pas le fruit des réflexions humaines; comme si le droit civil du serrail de Constantinople étoit le fruit des réflexions & des conventions de Dieu.

B*** prouve tout cela, & conclut qu'*il faut que la Religion soit enseignée à l'homme dès l'enfance, & que la Tolérance, dans le sens que l'exigent les Incrédules, est un abus & une prévarication.* Je suis persuadé que si B*** faisoit encore douze in-12, il nous démontreroit clair comme le jour, qu'il n'y a que les fous, les imbécilles & les enfans

qui puissent partager le Royaume de J. C.; &, si les forces secondoient son courage, tous ceux qui ne croiroient point au dogme nouveau de son intolérance, pourroient être brûlés, pour venger J. C. de l'outrage qu'on fait à son Disciple.

Le Public ignorant dit que c'est un Saint Athanase, *clypeum fidei*, une lampe qui éclaire la France; pour moi, M. R. P., je crois que c'est une lumiere sourde qui n'éclaire qu'elle-même.

Qu'entendez-vous par le Public? est-ce cette portion d'hommes qui pensent, qui réfléchissent, qui raisonnent? Ils n'approuveront jamais l'erreur; elle n'est encensée que par la foule de ces malheureux Ecrivains, qui voient tout, excepté ce qui leur est vraiment utile. Des préjugés, des préventions, de l'opiniâtreté, des chimeres, voilà, M. R. P., les Divinités du monde. La vérité est la seule chose que nous ne connoissons pas. Pourrions-nous être autrement? Nos Loix, nos Usages, nos Proverbes, nos Livres ne sont fondés que sur le mensonge.



CHAPITRE XIV.

Le grand malheur d'un Evêque est d'être né dans une contrée où l'on s'interdit l'usage de la raison.

S'IL étoit ignorant avant d'être crossé, il devient bien plus ignorant encore lorsqu'il est béni; 1°. parce qu'on ne s'instruit plus quand on a des biens suffisans pour figurer dans le monde sans talens, quoiqu'on pense vulgairement que les idées ne se dilatent qu'au milieu des richesses; 2°. parce que l'air de Séminaire donne je ne sais quel ton d'imbécillité religieuse qui affaisse l'ame, & la rend inapte à tout ce qui sert à former les grands Hommes.

Un Evêque qui sait bien expliquer son *Pater*, est un grand homme; s'il a le Bonnet de Docteur, c'est plus qu'il n'en faut pour briller dans le tourbillon du monde: mais s'il devient plus savant, si la réflexion éclaire son esprit, si le desir d'instruire ses semblables s'empare de son cœur; il faut qu'il renonce à la dignité Pontificale; qu'il passe pour un Hérétique; qu'il abandonne ses plus chers intérêts; qu'il sacrifie tout ce qu'il a au plaisir de servir une Nation qui croit que *toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*; qui range dans la classe des Impies tous ceux qui ne se signent pas devant un morceau de bois croisé....

Un Evêque fait bien de ne pas aller à pied,

puisqu'il a le moyen d'avoir un bon équipage. Le Clergé auroit tort de ne pas aimer le Droit Canon; un Doyen rural doit avoir assez de science pour prouver que les dixmes sont de droit divin : mais qu'un Prince de l'Eglise, qu'un Potentat en surplis, entouré de gloire, d'honneurs, de courtisans, du faste qui en impose dans les Cours, passe pour être successeur de Pierre & de Paul dans l'esprit d'une Nation qui croit avoir plus de lumieres que les Iroquois & les Hottentots, c'est ce que je ne conçois pas.

Il faut être ignorant comme un Minime, pour croire que les privileges ecclésiastiques sont fondés sur les vérités de l'Evangile. On prouveroit plus aisément qu'ils sont écrits dans la Loi de Mahomet, parce que le Koran ne défend point de prendre la dîme de la menthe & de l'aneth, &c.

Le Prélat, qui croit de bonne foi, que son Eminence & un Apôtre de J. C. ne sont qu'une même personne, pourroit croire aussi que deux & deux font cinq. Il en fait peut-être assez pour mettre sur la liste des Hérétiques un homme qui divulgue son ignorance & son incapacité : mais ses vertus ne sont pas assez éclairées pour qu'il sacrifie ses opinions, ses préjugés, le bien-être du moment, à la gloire d'un Dieu qu'il ne connoît pas. Les coutumes, les usages, les abus sont des torrens qui l'emportent dans le tourbillon des erreurs politiques ; il court à la mort comme il est venu à la vie : *Nihil operosè agens.*

CHAPITRE XV.

Ce n'est point des Sépulcres de la corruption, c'est du Sanctuaire de la vertu d'où partent les cris contre les abus du Clergé.

L'impiété violente, dites-vous, *exagere les abus & les torts du Clergé.* Est-ce ignorance, M. R. P., ou dissimulation ? Un libertin voit avec plaisir ses pareils monter sur l'autel où il espere un jour expier les déréglemens de son cœur, effacer des forfaits qui sont inscrits sur le livre de la vérité; c'est souvent un prétexte frivole dont il se sert pour s'y livrer davantage. Mais une ame sensible aux écarts de l'humanité peut-elle voir, sans réclamation, sans exprimer l'excès de sa douleur, toutes les classes de l'Etat réunies pour accabler du plus souverain mépris ceux qui sont chargés de la direction des consciences ? non, M. R. P.

Il n'y a que l'impiété qui puisse voir d'un œil sec & tranquille polluer le Sanctuaire de J. C.; il n'est réservé qu'à cette foule de Chrétiens indolens, qui aiment mieux de l'or que des mœurs, de végéter dans l'indifférence & dans l'abandon de tous les devoirs sacrés de l'humanité.

Le bon Pasteur aime ses Brebis; c'est pourquoi il cherche à écarter le loup de la Bergerie. Il sent combien il est intéressant pour la Religion

d'arracher la morale chrétienne des mains de la ſuperſtition & du crime. Les déſordres publics ne font gémir que les ames bien nées, qui ſont encore attachées au grand ſyſtéme de la Religion.

Lorſque je vais dans vos Séminaires d'erreurs, où je ne vois que des hypocrites triſtes, ſombres, mélancoliques, mon cœur s'attriſte; je ſuis rempli d'indignation, lorſque je vous entends prononcer une Sentence, dont l'idée ſeule révolte tous les ſens: je ne crois plus être parmi des hommes; je leve les yeux vers le Ciel, & je fuis en tremblant. J'aimerois mieux être dans une ſociété d'Antropophages.

Si Jeſus-Chriſt ſous cet habit avoit pu naître,
Thomas, avec raiſon, eût méconnu ſon Maître.

CHAPITRE XVI.

On ne doit point en vouloir aux Eccléſiaſtiques, parce que leurs vices tiennent à nos fauſſes inſtitutions.

A DIEU ne plaiſe, M. R. P., que je cherche à humilier les Eccléſiaſtiques, ou à ſurcharger le tableau de leurs vices! On doit les plaindre; ils ſont les premieres victimes de nos inſtitutions barbares. Nos malheurs ſont communs: il ſeroit ridicule de maltraiter nos concitoyens, nos amis & nos freres; leurs fautes tiennent au vice d'une adminiſtration étrangere, qu'il s'agit de changer.

On m'entendroit mal, ſi on croyoit que je

cherche à appeſantir leur joug; il n'appartient qu'aux méchants d'affliger les Membres de l'Humanité. Réuniſſons-nous tous pour le bien commun; travaillons de concert au bel édifice d'une Patrie dont la gloire ne peut être ſéparée de notre félicité: c'eſt, M. R. P., le plus grand principe de la morale, c'eſt le premier. L'indifférence que nous avons pour nos ſemblables, prouve trop combien nos préceptes ſont faux.

Ce qui eſt un bien pour tous ne peut pas être un mal pour vous. Nous ſommes tous Membres d'une Société reſpectable, qu'il eſt important de ſervir ſans hypocriſie. Peut-on être heureux dans le ſein d'une famille diviſée? Les Eccléſiaſtiques ſont-ils heureux au milieu des déſordres & du mépris? Sommes-nous heureux au milieu des plaintes, des murmures, des gémiſſements & des larmes?

Vous blâmez. Je ne condamne point un Evêque qui ſurpaſſe les Rois en ſplendeur & en magnificence; j'en ferois autant ſi j'avois pluſieurs millions de revenus. Dieu ne répand des richeſſes ſur la terre, que pour décorer ſa ſurface. Qu'un Citoyen quelconque, ſerf, gentilhomme ou roturier, prenne un rabat, une ſoutane, un chapeau ſans bouton; qu'il ſigne un formulaire pour avoir le titre honorable d'Evêque ou de Primat, avec des richeſſes proportionnées à ſa dignité, cela ne me ſurprend point. C'eſt un bon négoce; il demande peu de fatigues, peu de ſoins; il n'eſt point ſujet

aux banqueroutes : si, avec de gros revenus ecclésiastiques, on la fait aux autres, c'est un scandale qu'on appaise & qui ne fait point de bruit ; tout cela doit arriver dans un pays où l'on fait des livres pour prouver les effets admirables du crédit public.

Quoi qu'en dise le délire humain, un homme qui a refusé d'assassiner ou d'être poignardé en duel, & qu'un soufflet appelle aux Principautés de l'Eglise, est moins méprisable qu'un Faquin en Ordonnance qui, l'écume à la bouche, la fureur dans les yeux, la rage, le désespoir dans le cœur, la dague à la main, couche par terre, *in ictu oculi*, l'ami qu'il voudroit peut-être après rendre à la vie au prix de tout ce qu'il a. Pour décider lequel des deux est plus brave, il faudroit les voir aux prises avec l'ennemi.

Quoique je ne sois ni Professeur de Théologie, ni Docteur en Sorbonne, je décide qu'un assassin, en habit uniforme ou non, mérite la mort & le mépris de tous les hommes qui raisonnent. Un Ecclésiastique est moins fou ; il a choisi une meilleure part, il est fâcheux qu'il n'en fasse pas un meilleur usage.



CHAPITRE XVII.

Les Eccléſiaſtiques ont un intérêt perſonnel à rentrer dans la claſſe des hommes ordinaires.

SUPPOSEZ un homme honnête, vertueux, raiſonnable, ſincere, éclairé ; quelles triſtes réflexions ne doit-il pas faire au milieu de cette pompe Cléricale qu'il ne peut s'empêcher de cenſurer lui-même, au milieu de ce dédale de baſſeſſe & de grandeur, de gloire & d'abjection dont il eſt environné ?

Je ne me nourris que de préjugés, je ſuis obligé d'en repaître le foible Peuple qui m'écoute : je ſuis iſolé au milieu d'une ſociété dont je ſuis le rebut, le *caput mortuum*; je ne ſuis qu'une Divinité mépriſable : on ne brûle ſur mes autels qu'un encens fétide & corrompu, ma gloire eſt un opprobre; je ne puis compter au nombre de mes amis que ceux qui partagent avec moi les débris de la Religion trahie.

Tous les plaiſirs légitimes de la vie me ſont interdits; ce qui eſt une vertu pour mes ſemblables, eſt un crime pour moi. Le Ciel m'a fait homme, & je vis comme un monſtre ! *Væ ſoli !* je ſuis ſeul, je mourrai ſans poſtérité. Je laiſſe au néant ce que je dois à la vie : *Ad nihilum redactus ſum ; formido mortis cecidit ſuper me.* Dieu n'approuve peut-être ni mes préjugés, ni mes opi-

nions ſuperſtitieuſes. Qu'eſt-ce que ma vie ? Que ſerai-je après la mort ?

Je ne puis être heureux ici-bas qu'en étouffant tous les remords de ma conſcience, qu'en m'écartant de toutes les regles de la raiſon ; il ne m'eſt permis de courir qu'après des chimeres. Tout ce qui pourroit fixer le bonheur de ma vie m'eſt interdit par une foule d'ames ineptes, qui comptent mes péchés par les moments que j'emploie à chercher la vérité de bonne foi. Je ne dois rien approfondir : mes lumieres, dit-on, ne ſervent qu'à m'égarer ; il faut que je renonce au ſens commun ſur la terre, pour parvenir avec plus de ſécurité au ſéjour des lumieres. Parce qu'il eſt dit dans l'Evangile : *Beati pauperes ſpiritu*, les productions de l'eſprit & du génie ſont des œuvres du Démon ; celles de l'ignorance, de la foibleſſe, de l'ineptie, ſont plus utiles à mon ſalut ; la vérité ne peut parler à mon cœur que par les organes de l'imbécillité.

Tout cela eſt-il vrai ? Le ſoleil ne luit-il que pour m'aveugler ? Le rêve des paſſions humaines eſt-il au-deſſus de ma conſcience, de ma raiſon, de l'évidence même ? Si j'étois à Conſtantinople, pourrois-je croire que Dieu autoriſe un homme à partager ſon cœur entre pluſieurs Martyres qu'il ſacrifie à ſon appétit déréglé ? Pourrois-je me perſuader que Mahomet n'eſt pas un impoſteur ? Lorſque je vois dans nos Temples des Idoles de bois ou de pierre qui portent leur tête entre leurs

ſras, puis-je croire à leur hiſtoire fabuleuſe? & ſi je n'y crois pas, dois-je l'enſeigner au Peuple? Si des réflexions ſolides m'ont fait ſentir que ma Nation n'eſt pas plus éclairée que celle qui végete ſous les murs de Conſtantinople, fais-je mal de l'inſtruire?

Reſpecterai-je plus la ſociété où je vis, en embraſſant l'ombre qu'elle adore, qu'en arrachant le voile qui couvre ſes yeux? Dois-je balancer? des reproches injuſtes doivent-ils m'arrêter? des biens, des honneurs, des plaiſirs perdus, abandonnés, ſacrifiés, le mépris de mes ſemblables, leurs jugements, leurs opinions; mais Dieu, la vérité, mon bonheur, mes devoirs, mon ſalut. Les Apôtres ont ſacrifié leur vie pour la vérité; dois-je proſtituer la mienne au menſonge? L'entrepriſe eſt difficile; mais eſt-elle impoſſible? Je vois le bien, la crainte doit-elle m'empêcher de ſuivre ſes douces loix? On me reprochera de maltraiter mes Confreres: mais ſi je réuſſis à les rendre à la raiſon, s'ils conçoivent que je ne cherche que leur intérêt, pourquoi me blâmeroient-ils? Tous les Eccléſiaſtiques ne ſont pas en délire: leurs ſciences vaines les ont ſans doute beaucoup écartés de la vérité; mais ces ſciences futiles commencent à dégénérer, les héréſies du ſiecle paſſé ſont aujourd'hui des articles de foi. Les héréſies préſentes auront le même ſort. Ce que je dis à préſent, paroîtra peut-être certain dans cinquante ans. Un Ouvrage qui aura pour titre: *Le Ciel ouvert à tout l'Univers*,

ne sera point défendu : on comprendra que les grillades éternelles, loin d'arrêter, ne font que multiplier les crimes ; cette vérité honorera l'Humanité.

CHAPITRE XVIII.

L'état de Prêtre, de Moine, de Religieuse, est contraire à la Religion & à l'Humanité.

FILLES vertueuses, que les préjugés de ma Nation condamnent à la mort, au désespoir, aux crimes, souffrez au moins que mon ame sensible s'attendrisse sur votre déplorable sort. *Melius est nubere quàm uri* signifie-t-il qu'il faut épouser J. C., se verrouiller, se cadenasser, se griller pour lui plaire ? & si S. Paul a dit le contraire, pourquoi soutenez-vous que J. C. a besoin de plusieurs millions de Vierges, qui violent le premier vœu de la Nature, & que l'Etat nourrit sans aucune utilité réelle ? L'Evangile nous dit-il d'avoir des Vestales, ou de nourrir des frélons en guimpes ?

Serrail dispendieux & vain ! vœux indiscrets, offrandes sacrileges, Religion insensée ! Mortels aveugles, vous croyez sincérement faire un sacrifice à Dieu ! vous ne vouez certainement que des victimes à la plus abominable superstition. La barbarie des Peuples les plus féroces n'a rien de plus effrayant, rien de plus inhumain. Vous

ne vous en défiez pas, M. R. P. : mais c'est vrai, ou tout est faux. Vous le verrez au tribunal de l'Etre suprême, qui jugera tous nos anéantissements religieux.

Si mes larmes pouvoient guérir ma Patrie d'une épidémie si pestilentielle, j'en verserois jusqu'à la fin de mes jours, & je mourrois content. Mais à qui parlons-nous, bon Dieu ? à des cœurs de bronze ou d'airain, à des cœurs de glace ou formés dans les antres du Caucase, à l'ignorance, à la cupidité, à toutes les passions réunies contre le bonheur des hommes, aux usages, aux abus.

Hélas! M. R. P., nous sommes de bons Hussards en campagne. Nous faisons notre métier de Corsaire sur mer; nous calculons le produit de quelques pouces de terrein. Le Clergé fait percevoir des décimes, faire des cas réservés, compter jusqu'à 60 millions de don gratuit : mais que fait-il? que savons-nous effectivement? Entendons-nous quelque chose à nos véritables intérêts? Servons-nous Dieu? servons-nous seulement notre Patrie?

Ce n'est plus qu'un vain nom, c'est pour ainsi dire un crime de la servir : on paie d'un sourire moqueur celui qui se sacrifie pour elle ; on dit que c'est une folie d'en être le Don Quichotte. Volons, pillons, massacrons, jouissons du moment, sous l'habit d'un Moine ou d'un Procureur; peu importe. Voilà nos vertus ; mais nos consciences, notre propre félicité ! mais Dieu !

Mais Dieu! vous prouvez à vos Seigneurs Evêques qu'il eſt de leur intérêt de veiller à la conſervation des Corps monaſtiques, & vous déclamez contre la poltronnerie des Moines. J'adore en ſilence les ſublimes vérités de l'Evangile, qui n'ont rien de commun avec les nouveautés du jour ni avec les Conſtitutions d'un Chartreux.

CHAPITRE XIX.

Les richeſſes du Clergé corrompent les mœurs.

Dicite, Pontifices: In ſacro quid facit aurum?

Vous voulez qu'on ait des mœurs, qu'on édifie le Public avec trois cents mille livres de revenus, avec des Principautés, avec des couronnes temporelles! Faux calculateur, ſpéculateur inſenſé, mauvais Phyſicien, vous ne connoiſſez ni la fin des richeſſes, ni l'appétit des Riches; vous n'avez jamais connu le cœur humain. Si vous aviez plus approfondi les vérités de l'Evangile, vous ſauriez *qu'il eſt plus difficile au Riche de ſe ſauver, qu'au Chameau de paſſer par le trou d'une aiguille.*

Si un homme qui jouit de 300,000 liv. de revenus eccléſiaſtiques, avec le titre d'Apôtre, eſt ſauvé, c'eſt que *ce qui eſt impoſſible aux hommes eſt poſſible à Dieu.* Mais il eſt auſſi certain que vous êtes dans l'erreur, qu'il eſt impoſſible qu'un chameau paſſe par le trou d'une aiguille.

Les richesses sont l'anneau où est attachée cette chaîne d'abus qui vous effraie. Détachez l'anneau, la chaîne tombera, les abus disparoîtront; sans cela vous n'aurez en perspective que des prospérités apparentes, les biens réels vous seront inconnus, & nous n'aurons tous que l'idée des vices qui déshonorent la Nation.

Nous serons malheureux, superstitieux, méchants, inhumains, esclaves, ambitieux, pauvres au milieu des richesses, ennemis du Ciel & soumis à la crainte, criminels même en pratiquant les vertus les plus austeres; nous déchirerons le sein qui nous a nourris; nous ferons tarir toutes les sources du bonheur; nous violerons toutes les loix de la Nature & de Dieu; nos Sciences, chargées de doutes, d'incertitudes, d'erreurs, iront se perdre & nous entraîneront, imperceptiblement, où finissent toutes les Nations qui s'écartent du centre de la vérité. Nous n'y sommes pas encore, M. R. P., mais nous y courons à grands pas.

CHAPITRE XX.

Dignus est enim Operarius mercède suâ, *ne veut point dire qu'il faut que le Prêtre vive de l'Autel, avec de gros revenus.*

IL n'est besoin, pour appuyer cette preuve, ni de citer les Grecs & les Romains, ni de fouil-

ler dans l'obſcurité des ſiecles qui nous ont précédés. Les Apôtres, qui vendoient leur bien, pour enſeigner plus librement les loix de J. C., buvoient, mangeoient, recevoient le ſalaire de leurs travaux, & n'intéreſſoient point l'Etat à conſerver leurs droits & leur opulence; ils ne vivoient point de l'Autel avec 600,000 liv. de revenus Eccléſiaſtiques; ils n'étoient ni Princes, ni Seigneurs de l'Egliſe; ils n'en impoſoient point par le faſte & les grandeurs.

Ceux d'aujourd'hui n'ont d'autres titres, que parce que l'ignorance & la cupidité leur en ont donné. Dire que les choſes ne ſont plus ce qu'elles étoient du temps de J. C., & que la Religion triomphante a des privileges que la Religion ſouffrante & perſécutée n'avoit pas, c'eſt prouver qu'on parle à des hommes qui n'ont pas la plus foible idée de la Religion; c'eſt tromper le Peuple.

Non eſt mihi aurum & argentum, diſoit Saint-Pierre; *quod autem habeo, hoc tibi do.*

Les Apôtres n'avoient rien; J. C. leur a fait un commandement exprès & poſitif de ne rien poſſéder. Ce précepte divin n'a-t-il été fait que pour les Apôtres des premiers ſiecles de l'Egliſe? Un Vicaire de Village, un Porte-Dieu, un ſimple Habitué, fait-il bien de lever le chandelier du moribond qu'il adminiſtre pour prendre ſon or? Quel aveuglement, mon Dieu! comme les hommes raiſonnent! comme la cupidité fait des argumens!

mens ! comme l'ignorance en ſoutient la fauſſeté ! Quel amas d'idées extravagantes ! Qu'eſt-ce donc que l'humanité ?

La femme de mon pauvre Tonnelier amaſſe 3 ſols par ſemaine, pour échanger au bout du mois 12 ſols contre un Sacrifice. On lui prend 2 ſols 6 deniers, avec la moitié d'un petit pain, lorſqu'elle acheve ſes couches ; on exige 13 ſols pour une neuvaine : on vend un Evangile 3 deniers, pour *ſi quid mortiferum biberint non eis nocebit.* On décore une Statue pour la Confrairie de Saint Clair ; on obtient ſans difficulté le privilege de faire imprimer la fable de ce Patron inconnu ; on donne au Peuple, pour de l'argent, l'image peinte & le Saint portant miraculeuſement ſa tête entre ſes bras. Le Peuple ſe met en colere lorſqu'on lui refuſe cette ſatisfaction ſuperſtitieuſe, & les plus clair-voyans ſe contentent de dire que c'eſt un petit mal qu'il faut laiſſer décroître inſenſiblement. L'aveuglement ſe perpétue, il paſſe de génération en génération, & l'on ne ſent pas que ce qu'on appelle petit mal eſt la ſource intariſſable des déſordres qui font notre malheur.

Un Curé fait écrire des teſtamens en faveur de ſon Egliſe & du bon Apôtre qui la deſſert. Il nous fait payer nos entrées, nos ſorties, nos places comme à l'Opéra, les Sacremens qu'il confere, les Prieres qu'il fait, les Services qu'il dit ; & des hommes qui raiſonnent quelquefois ſur

d'autres objets, se flattent de faire un acte de vertu en entendant ce Simon l'Evangéliste proférer mystiquement des mots qu'il ne conçoit pas. On lui prouve théologiquement que l'indignité du Ministre ne fait rien à la consommation du Sacrifice. Cette imposture sacrilege est révérée, parce qu'elle a la sanction des regles publiques : les vérités qui la réprouvent sont mises au rang des Héréfies.

Le Prêtre qui sert Mammone & Dieu tout ensemble, est-il plus méprisable que l'Auditeur inepte & scrupuleusement superstitieux, qui sursurcharge sa conscience des distractions qu'*il s'est permises involontairement*, tandis qu'il affiche, sans remords, une banqueroute scandaleuse sur laquelle un Directeur ignorant le tranquillise ?

Un Janséniste crie : *O altitudo divitiarum!* & moi : *O altitudo contradictionum*, &c. ! Messieurs les Docteurs de la Sorbonne, décidez le cas. Il est certain, je vois clairement que le Prêtre & le Pénitent sont également ennemis de Dieu & de la Société. Je laisse aux Théologiens ignares le soin pénible de fouiller dans les Archives de l'Antiquité pour démontrer le contraire : *Sol lucens, ardet, ... res patet.* On peut me faire périr dans les prisons, dans les flammes ou sur la roue : mais je défie un homme raisonnable de me prouver que je ne dis pas la vérité ; & si je la dis, pourquoi ne me croyez-vous pas ? *Si veritatem dico vobis, cur non creditis mihi ?*

CHAPITRE XXI.

L'Evangile condamne les richesses du Clergé.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui... Ipsum audite. Ecoutez au moins J. C. Ev. selon S. Math. ch. 10, vers. 5.

» JESUS envoya ses douze (Apôtres) après » leur avoir donné les instructions suivantes : » N'allez point vers les Gentils, & n'entrez point » dans les Villes des Samaritains ; mais allez plutôt aux brebis perdues d'Israël ; & dans les » lieux où vous irez, prêchez, en disant que » le Royaume des Cieux est proche. Rendez la » santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les Démons ; donnez » *gratis* ce que vous aurez reçu *gratis* ; ne vous » mettez point en peine d'avoir de l'or ni de » porter de l'argent dans votre bourse ; ne préparez ni sac pour le chemin, ni deux habits, » ni souliers, ni bâtons : car celui qui travaille » mérite qu'on le nourrisse ».



CHAPITRE XXII.

Si personne n'ose parler contre les abus du Clergé, c'est parce que l'Eglise a toujours regardé comme un crime irrémissible l'Héréfie qui les condamne.

En 1142, Arnaud de Bresse, Disciple d'Abeilard, s'avisa de dire que les Gens d'Eglise ne devoient point posséder des biens temporels. Il fut brûlé l'an de grace 1155, *ad exemplum.*

Les Vaudois & les Pauvres de Lyon furent traités avec une cruauté inouie, pour avoir commencé par donner ce qu'ils avoient aux pauvres, & parce qu'ils prétendoient que les Ecclésiastiques devoient en faire autant. Quel égarement dans une Société *catholiquement* attachée aux biens de cette vie!

Guillaume de Saint-Amour fut anathématisé pour avoir soutenu que chacun doit vivre du travail de ses mains; que les Moines mendians, qui vivent d'aumônes sans travailler, ne peuvent être sauvés; & qu'il n'est pas permis d'abandonner son bien & d'y renoncer pour vivre ensuite en mendiant. S'il eût fait des Conférences pour prouver qu'on peut ecclésiastiquement faire signer des testamens pour frustrer d'honnêtes familles de leur patrimoine, il seroit dans la Litanie des Saints.

En 1296, Gerard Sagarel, Chef des Aposto-

ſiques, enſeigna que les ſucceſſeurs des Apôtres ne devoient point porter d'argent ni rien garder pour le lendemain; qu'il ne falloit ni payer la dixme, ni faire de vœux. Il fut brûlé.

Michel de Ceſene & Guillaume Okan furent condamnés par Jean XXII, pour avoir dit que J. C. & ſes Diſciples n'avoient poſſédé aucuns biens ni en particulier ni en général. Il eſt vrai que les Apôtres mettoient ce qu'ils avoient en commun; mais étoit-ce le bien du Public?

Viclef, qui mourut de paralyſie en 1383, fut déterré en 1428, quarante-quatre ans après ſa mort, par ordre du Concile général de Conſtance, compoſé de quatre Patriarches, quarante-ſept Archevêques, cent ſoixante Evêques, cinq cents ſoixante-quatre Abbés & Docteurs, parmi leſquels étoit le fameux Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, pour avoir affirmé que les Apôtres de J. C. ne devoient poſſéder aucun bien eccléſiaſtique, & pour d'autres héréſies. Cherchez, dans l'Hiſtoire profane, des traits de cette nature.

Le même Concile condamna Jean Hus & Jérôme de Pragues à être brûlés vifs pour de pareilles erreurs. Tous ces pieux maſſacres ont-ils quelque choſe de moins atroce que ceux de Dioclétien? Les bourreaux de J. C. étoient de grands hérétiques; ils cauſoient un grand ſcandale; ils commettoient une monſtrueuſe impiété: pourquoi ne les excommunia-t-il pas?

L'Antipape Nicolas fut aussi condamné par le Concile d'Avignon, sous Jean XX, pour avoir enseigné que J. C. & ses Disciples avoient été si pauvres, qu'ils n'avoient jamais rien possédé ni en commun ni en particulier. Il faut être bien Antipape pour cela. .

Et Urbain Grandier, qui fut convaincu d'être possédé, parce qu'il reculoit lorsqu'on lui présentoit un Crucifix qu'on avoit fait rougir au feu. Mille autres traits de cette nature, que le Ciel a permis, & qui devroient nous servir d'instruction.

Tous ces faits, M. R. P., ne me surprennent point ; le mauvais arbre de la superstition ne porte point d'autres fruits : mais je ne conçois pas comment on peut les écrire ou les lire sans frémir d'horreur, sans se permettre quelques réflexions utiles aux découvertes de la vérité.

Durand de Valdef fut brûlé pour avoir dit que le mariage étoit une impureté palliée : c'étoit une erreur ; mais méritoit-elle le feu ? *Pourquoi nous imposez-vous d'autres loix que celles de J. C. ?* Vous déchirez vos vêtements, lorsque vous lisez des Livres qui dévoilent vos effroyables mysteres d'iniquité ; les Prêtres de la Loi en faisoient autant. Vous prêchez la Religion d'un Dieu de paix, & vous brûlez dès cette vie ceux que vous croyez destinés à rôtir dans l'éternité ? Que reprochez-vous aux Tyrans ?

Qu'est-ce qui rend vos oreilles si sourdes aux

cris de l'humanité, vos cœurs si insensibles à vos propres malheurs ? Seroit-ce la crainte d'être séduits ? mais c'est en ne s'instruisant pas qu'on peut être trompé : on ne séduit que les ignorants.

CHAPITRE XXIII.

Si les sublimes vérités de l'Evangile ne sont plus d'impression sur nous, c'est que les abus sont à leur comble.

VOICI des vérités bien claires, M. R. P. : cependant on les réfute en Sorbonne, parce qu'on réfute tout quand on ne sait rien. On préfere à l'Evangile la Somme de S. Thomas, les Brefs du Pape, le Droit Canon, parce qu'on trouve dans ces Œuvres posthumes de fortes interprétations en faveur de la nature corrompue. On ne prouve rien ; mais on ennuie, & l'abus subsiste.

On vous a pardonné, quoique vous ayez dit que *les Evêques renoncent à leur salut éternel :* pardonnera-t-on, *etiam in articulo mortis*, à un Chrétien de bonne foi, qui soutiendra que les Apôtres de France ne devroient point avoir le moyen de donner soixante millions au Roi ? Lorsqu'on donne soixante millions, c'est une preuve qu'on en a davantage ; & c'est trop pour des hommes

qui ne doivent avoir ni or ni argent. Cet argument irritera plus d'Ecclésiastiques, que tous ceux qui ont été faits en faveur de l'impiété.

Le Pape a envoyé un Bref à M. M. de V., qui veut que la Justice sévisse contre tous ceux qui parlent mal des Prêtres ; c'est, M. R. P., parce que la cupidité n'est jamais en contradiction avec elle-même. Si je faisois une Brochure pour prouver que *Dignus est enim Operàrius mercede suâ* signifie qu'on peut être pauvre & avoir de gros revenus ecclésiastiques, j'obtiendrois peut-être quelques Prébendes : mais j'aime mieux la vérité que l'Evêché de Strasbourg. Un gros Bénéfice ne préserve point de la mort, & la vérité conduit à la vie ; elle en fait le plus doux agrément ; c'est elle qui nous soutient dans l'adversité, qui nous éclaire dans les cachots les plus obscurs, & qui nous fait mépriser les tourments & la mort.

CHAPITRE XXIV.

Nous avons tous un intérêt personnel à proscrire les richesses de l'état Clérical, puisqu'elles sont la principale source du fanatisme.

VOUS craignez qu'on ne s'oppose aux entreprises du Clergé, qu'on ne lui enleve ses prérogatives, ses richesses, son crédit.

Le Clergé n'étant plus défendu par la crainte d'un

ſoulevement, puiſque les eſprits ſeront parvenus, par des degrés rapides, au point de voir, ſans regret, ſa ruine & ſon aviliſſement, à quels malheurs ne doit-il pas s'attendre?

A quels malheurs ſommes-nous réſervés, M. R. P., ſi nous avons encore à craindre le ſoulevement d'un Peuple imbécille & facile à ſéduire, capable de ſe porter à tous les excès de fureur qu'inſpire le fanatiſme? quel ſeroit notre ſort, ſi les Vêpres Siciliennes, ſi l'affreux maſſacre des Vaudois & des Albigeois, ſi le jour horrible de la Saint-Barthelemi devoient ſe renouveller?

Apôtres de J. C., vous à qui le Meſſie a recommandé de n'avoir ni or, ni argent, pas même de bâton pour le voyage; vous qui devez vivre dans la pauvreté, dans l'humiliation, dans l'abnégation de vous-mêmes; vous qui prêchez la Religion d'un Légiſlateur ſoumis juſqu'à la mort de la Croix, vous inſpirez au Peuple la crainte d'un ſoulevement, afin de conſerver vos immenſes poſſeſſions; vous cachez le feu de la diſcorde ſous les cendres de la plus abominable ſuperſtition, pour embraſer un jour l'Univers entier; vous nous faites entendre qu'il eſt permis de ſe ſoulever contre la tyrannie! Eſt-ce là l'empreinte d'un Chrétien? ſont-ce les loix de J. C.?

Princes de la terre, tremblez, & ne touchez point à l'Oint du Seigneur. Les foudres ſont lancées, craignez leur éclat; dépoſez humblement

vos ſceptres aux pieds d'un Cordelier triplement couronné ; baiſez ſa Mule ; envoyez-lui des Haquenées ; joignez à ſes Principautés la plus pure ſubſtance de vos Peuples ; ſoumettez-vous aux ordres d'un homme à qui J. C. a ſpécialement recommandé de vous obéir ; regardez ſes bénédictions, ſes abſolutions comme des paſſe-ports pour l'Eternité. L'ignorance a pu dégrader l'humanité juſqu'à cet excès de folie : mais ce n'eſt ni piété, ni religion, ni vertu ; c'eſt foibleſſe, horreur, exécration ; c'eſt poſitivement le contraire de ce qui eſt contenu dans l'Evangile.

Vous voulez que je diſtingue les Sociétés naiſſantes d'avec celles qui ſont établies ; & moi, M. R. P., je ſoutiens qu'il n'y a qu'une ſeule vérité, qu'un ſeul Dieu, qu'un ſeul Baptême pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les états.

Celui qui ſe perſuade qu'on peut joindre les ſollicitudes paſtorales avec le tracas des affaires temporelles, a peut-être aſſez de reſſorts dans l'ame pour faire des Soliloques comme Saint-Thomas ; des Traités hiſtoriques & dogmatiques comme B.... ; des Litanies au Pere Amable : mais malheur au Peuple dont il eſt l'Adminiſtrateur & le Chef !

Saint-Bernard a paſſé pour un grand Politique ; il a fait de gros livres ; il étoit ſavant ; il eſt Saint : mais dans le fond qu'a-t-il fait ? des Croiſades.

On pouvoit s'en paſſer ; il n'auroit peut-être

jamais tenté cette entreprife ridicule, s'il avoit compris ces deux commandemens : *Non occides ; non furaberis.*

Il eft jufte, ajoutez-vous, *de veiller à la confervation des biens dont vous n'êtes en effet que les adminiftrateurs & les dépofitaires : mais combien eft-il plus jufte encore d'avoir les yeux ouverts fur des biens d'un ordre fupérieur ?* Affuitur pannus.

J'ai déja dit, M. R. P., que l'un eft incompatible avec l'autre : *Nemo poteft duobus Dominis fervire.*

CHAPITRE XXV.

Il y aura des difputes dans l'Eglife, tant qu'il y aura des Richeffes, des Dignités & des Corps féparés.

SI vous croyez qu'il n'y aura pas des difputes & des difcuffions continuelles dans un Etat, pour quelque Saint qu'il paffe, où il y a des Charges à briguer, des Emplois à donner, des Bénéfices à conférer, vous ignorez tous les principes des conftitutions humaines. Vous pouvez avoir beaucoup lu, mais vous n'avez rien appris, rien conçu, rien digéré.

Lorfqu'on eft occupé à labourer fon champ, on n'a pas le temps de faire des cabales ; mais quand on médite fur une ftale, fi on ne dort pas, on fonge à fon élévation. Lorfqu'on ne peut parvenir à fes fins par des voies directes, on prend

des routes détournées : on divise pour régner.

Il n'y a point de Chapitre où les funestes maximes de Machiavel ne soient en odeur de sainteté. Que de ruses ! que de sourdes menées dans un Consistoire où il s'agit de donner un Chef à l'Eglise ! que de scissions ! que de schismes ! que de divisions pour les prééminences ! quelle guerre que celle de Photius & d'Ignace !

Vous voulez qu'il y ait plusieurs Instituts dans un Etat, & vous ne voulez qu'un seul corps de Doctrine, qu'un seul Baptême, qu'une seule Foi, qu'une seule Religion! Les Chinois se souviennent encore que la doctrine des Missionnaires qu'on leur envoya, varioit comme la couleur de leurs habits ridicules : il paroît que vous l'avez oublié.

Etayez l'édifice des Corps réguliers ; faites les réformes les plus utiles en apparence, les Cordeliers feront toujours Cordeliers. Vous ne forcerez jamais un Pere de l'Oratoire de croire à l'infaillibilité du Pape, de renoncer à la douce grace, à la doctrine angélique qu'il croit tenir de Jansénius, du Pere des Sentences, de Saint Augustin, de Saint-Paul, de J. C.

On sera Janséniste tant qu'on mangera du bon poisson chez les Bénédictins, & Moliniste tant qu'on jeûnera au Séminaire, tant qu'on portera de la barbe, des sandales & des cordons, tant qu'on fera des sauces à l'huile chez les Minimes, dans un pays même où le beurre est commun.

On eſt ſouvent Moliniſte & Janſéniſte dans le même Corps, ſuivant l'air du bureau, ſuivant les ſuffrages qu'on attend pour une place. Ces deux opinions ridicules, puſillanimes, ſuperſtitieuſes, ſe rencontrent quelquefois dans le même individu. On devient Moliniſte pour avoir l'honneur de manger à la table de Monſeigneur : on ſigneroit le Koran pour être ſon Grand-Vicaire, pour avoir une Abbaye, pour un Chapeau rouge. Que ne fait-on pas pour une Couronne à triple étage!

On n'eſt pas Chrétien, mais on eſt un Sergius III, un Boniface VII, un Alexandre VI, des lions en cruauté, des ſang-ſues en avarice: on vend les Clefs, les Autels, J. C. lui-même ; on porte dans ſon cœur le germe de la plus infame corruption, qu'on inſinue dans les veines du Peuple.



CHAPITRE XXVI.

Pluſieurs Corps nuiſent à l'Adminiſtration publique.

Un Corps quelconque eſt une exception à la regle commune : plus il y en a dans une Adminiſtration, plus elle eſt vicieuſe; l'attention du Magiſtrat, plus diviſée, trouve moins facilement la clef d'une geſtion fidelle. Les Corps ſont autant de reſſorts ajoutés à la grande machine du Gouvernement, qui demandent des ſoins particuliers.

Plût à Dieu, M. R. P., que nous n'eussions jamais entendu parler de ce qu'on appelle Corps eccléſiaſtiques, Corps monaſtiques, ou réguliers! nous ne connoîtrions point ces deux mots étrangers, & ſi oppoſés, *guerre de Religion*. Il n'y a qu'une ſeule maniere de gouverner les hommes; toutes les formes différentes, adoptées par l'ignorance, ſont des abus qu'il eſt temps de réformer. On a compliqué tout, il faut tout ſimplifier.

Combien de fois l'habit de Moine n'a-t'il pas ſervi de ſauf-conduit aux voleurs de grand chemin! Que de diviſions entre les Corps, que d'intérêts différents à concilier, que d'oppoſitions à lever! On réclame ſans ceſſe des droits qui n'émanent que de l'imprudence des premiers Légiſlateurs, & ces réclamations injuſtes ſe font comme ſi c'étoit quelque choſe d'utile à l'Etat; l'intérêt d'un particulier trouble le repos de pluſieurs ſociétés.

Magiſtrats qui vous plaignez tous les jours de la multiplicité des affaires qui vous occupent le jour & qui vous empêchent de repoſer pendant la nuit, que je plains votre ſort! Il ne tient qu'à vous de l'adoucir. Supprimez tout; c'eſt un bien pour l'Etat, ce ſera un grand ſoulagement pour vous. Mais que vos ſuppreſſions ne ſoient jamais contraires à ceux que vous réformez; cet article eſt important.



CHAPITRE XXVII.

Les abus se perpétueront tant que les réformes feront tort à ceux qu'on supprimera.

La félicité, M. R. P., est la base de tous nos desirs; l'intérêt, qui n'est que son ombre, est le grand ressort de la politique humaine. Si nous aimons le mensonge, c'est parce qu'il nous procure un bien-être apparent. On ne courroit point avec tant d'empressement après un Trône épiscopal, si la folie humaine n'y avoit pas attaché des richesses & des dignités.

C'est pour avoir de l'encens que le vice prend le titre, le nom, les qualités de la vertu. Changez vos usages; prouvez par des actes que les réformes publiques ne peuvent porter aucun préjudice aux intérêts du particulier, vous verrez tous les hommes marcher dans les routes frayées par la raison. Faites des institutions plus sages, la vertu prendra sa place, & le vice ira où ses funestes ressources abondent.



CHAPITRE XXVIII.

Les opérations d'un Ministre éclairé ne doivent point être contraires à ceux qu'on réforme.

Ce qui devient un juste sujet de murmure pour les Membres, est une perte réelle pour le Corps de la Nation. Un Ecclésiastique est un citoyen: ce n'est pas un Disciple de Jésus-Christ, il faudroit être fou pour le croire; mais c'est un homme. Le frustrer d'une portion de sa vie, seroit mettre dans son cœur le germe du désespoir.

On a politiquement commis une faute, en accordant aux Jésuites une pension trop modique; les crimes qu'on leur imputoit ne devoient point empêcher le Ministere public de les traiter avec justice & bonté. N'y eût-il eu qu'un honnête homme dans leur Corps, cet honnête homme ne devoit point être victime de l'aveuglement de ses Confreres. Le Corps Jésuitique étoit, comme ceux qui existent, composé de bons & de mauvais sujets.

Il falloit, au moins, les traiter comme Louis XVI a traité les Garçons des Offices qu'il vient de supprimer. Laissez aux Membres du Corps que vous desirez réformer autant & plus de ressources qu'ils n'en attendoient auparavant; toutes les difficultés qu'on vous oppose s'évanouiront bientôt:

tôt : on ne craindra plus d'être réformé, lorſqu'on ſaura qu'il n'y aura rien à perdre.

C'eſt ſans doute un grand mal qu'un million de frélons inutiles mangent le miel que vingt millions d'abeilles ont diſtillé : mais ces frélons ne peuvent plus changer de nature ; il faut les nourrir, & leur fermer l'entrée de la ruche. Leur Poſtérité, mieux inſtruite & plus heureuſe, ne vivra que de ſon travail & de ſon induſtrie; les abeilles n'auront plus d'ennemis à combattre, & leur miel ſera mieux travaillé & plus abondant.

Les campagnes ſeront plus fertiles ; le pauvre ſera moins vexé, ſon existence lui paroîtra plus précieuſe ; ſes membres, mieux nourris, ſeront plus robuſtes ; & tout rentrera dans la ſphere du bien.

Supprimez toutes les ſang-ſuës du Peuple ; que chaque Paroiſſe juge ſes habitants, nourriſſe ſes pauvres, dirige leur conſcience, voilà, M. R. P., le τὸ καλὸν de l'Adminiſtration publique. Plus on ſe rapprochera de cette regle, plus le Gouvernement ſera parfait : plus on s'en éloignera, plus il ſera vicieux ; c'eſt l'unique bouſſole des Légiſlateurs. Si cette idée vous paroît étrange, c'eſt que vous n'avez jamais médité ſur la nature des abus qui ſubſiſtent.

Vous croyez que des places & des dignités ſont des reſſources pour l'Etat, pour les familles, & c'eſt une charge pour tous. Il n'eſt pas un Avocat, un Procureur, un Notaire, un Eccle-

ſiaſtique, qui ne porte un préjudice réel à la communauté ſociale; les déſordres qu'ils cauſent ſe ſentent mieux qu'on ne les exprime. Cette penſée augmentera le nombre de mes Adverſaires, mais je n'écris point pour me faire des partiſans. Je fais des vœux pour la proſpérité des Etats, pour la conſervation & le ſoulagement des Peuples. Le bonheur de tous les hommes eſt la ſeule choſe que j'enviſage : je fais abſtraction de leurs paſſions, je leur montre le degré de leur félicité ſur la terre; s'ils ne le voient pas, je n'en ai pas moins rempli ma tâche.

Je les aime tous, je ne veux de mal à perſonne. Je pardonne à ceux qui condamneront ma ſincérité, à ceux même qui me perſécuteront ; je plains leur aveuglement. Les hommes plus éclairés verront que c'eſt en leur faveur que j'écris; ils comprendront que le premier homme d'une ſociété pervertie ſe trouveroit trop heureux d'être le dernier dans une aſſemblée vertueuſe & chrétienne.

C'eſt l'intérêt qui ſoutient la maſſe des abus. Quelle utilité ne trouveroit-on pas dans leur extinction? Le premier deſir de les détruire doit être fondé ſur la juſtice. Si les réformes pouvoient faire du mal à un ſeul individu, je balancerois ſur leur néceſſité : mais le Roi qui voudra les faire avec prudence, avec équité, ne trouvera que des occaſions de ſignaler ſa bienfaiſance & ſa bonté. Le déſordre eſt ſi grand, que les remedes ſont

devenus plus considérables que le mal même.

On peut, en faisant aux réformables un sort meilleur que celui dont ils jouissent, trouver encore dans les établissements trop multipliés des ressources infinies, rendre un service important à toutes les classes de l'Etat, vivifier toutes les parties, décorer la surface de la terre, multiplier le nombre des hommes, les combler de bienfaits, ouvrir la porte à toutes les sciences, & se couvrir d'une gloire immortelle.

Les hommes sont ingrats, injustes, méchants, de mauvaise foi; cela peut être, M. R. P. Commencez par les éclairer, & vous concevrez qu'il suffit de répandre des lumieres pour les corriger. C'est cette idée qui m'a fait naître le desir d'anéantir la superstition, parce que c'est la source impure de toutes nos erreurs: *Ignorantia fons est & origo malorum.*

Le plus grand obstacle qui s'oppose au bien qu'un Magistrat public entreprend de faire, est l'Etat Ecclésiastique, parce que c'est cet Etat monstrueux qui regle les esprits; c'est lui qui rend le Peuple farouche, insolent, entreprenant, rebelle. Tous ceux qui ont réfléchi sur l'Histoire, ont dû voir que toutes les révolutions humaines ont toujours eu la Religion pour prétexte, ou plutôt ses Ministres ambitieux. Coupez la tête de l'hydre, les hommes instruits comprendront, les Ecclésiastiques mêmes concevront que leur propre félicité ne peut être séparée de l'ordre. Il s'agit

nous défigurons tous ses traits, nous laissons faner ses fleurs, nous les desséchons, & nous nous plaignons de ce qu'elles ne conservent point leur fraîcheur; nous la couvrons de deuil, & nous voulons qu'elle enchante nos yeux par son éclat & sa beauté.

Sapientia prima stultitiâ caruisse, Mart. Quelle est donc notre sagesse? quelles sont nos lumieres? Nous soutenons que détruire nos abus est la pierre philosophale: mais en attendant les abus subsistent, le mal étend ses branches, le Ciel est offensé, l'ordre des sociétés est bouleversé, les Peuples sont malheureux; si nous ne les éclairons pas, si les obstacles que la cupidité ne manque jamais d'opposer aux efforts des partisans du bien nous rebutent, tout est perdu.

Franchissons les bornes de la superstition, concevons que l'intérêt des Ecclésiastiques ne peut être séparé de celui des sociétés humaines; faisons rentrer leurs immenses possessions dans leur véritable centre, nous aurons des Chrétiens, & nous n'avons que des Idolâtres; on adorera Dieu en esprit, en vérité, & l'on ne rend hommage qu'à la cupidité: nous aurons des mœurs, & tout le genre humain est infecté de vices; l'avarice ne nous approuvera pas, mais les hommes sensés diront à la postérité ce que nous avons entrepris pour elle. Dieu le voit, il y mettra le sceau de l'immortalité.

CHAPITRE XXX.

On ne peut contester aux Puissances séculieres le droit de changer les Constitutions religieuses, & de disposer des biens de l'Eglise.

PAGE 82. » C'est dans la discipline de l'Eglise » & la Jurisprudence du Royaume, un principe » certain & inviolable, que les suppressions & les » translations de Communautés régulieres, la » disposition de leurs biens, l'union des Bénéfi- » ces ne peuvent se faire que par la Puissance » Ecclésiastique «.

Quels principes, M. R. P.! quoi, les Puissances séculieres auroient pu vous dicter d'autres loix que celles de J. C.? Le Roi n'a pas droit de corriger l'erreur de ceux qui l'ont précédé: des abus entassés, multipliés, accumulés, engrénés les uns dans les autres, si j'ose me servir de cette expression, ne pourroient jamais être déracinés? ils seroient plus spécialement annexés à l'état Clérical qu'aux autres Corps de la Nation, dont le Ministere public peut disposer à son gré toutes les fois qu'il s'agit de faire un grand bien? Si ce que vous dites étoit vrai, ce seroit un autre abus qu'on ne reformeroit jamais assez tôt.

Le Roi n'est pas maître des propriétés, j'en conviens; ce seroit trahir ses intérêts que de lui supposer des droits qu'il n'a pas: mais les biens

de l'Eglise n'ont le droit de propriété que par un abus extrême ; les Ecclésiastiques n'en sont que les économes, que les administrateurs publics : vous l'avez dit.

Le patrimoine de Saint Pierre fût, dans son origine, un petit héritage que l'industrie religieuse défricha ; cet héritage devint immense par la folie des hommes & par l'hypocrisie des Ecclésiastiques : mais les héritiers de Saint Pierre n'existent plus ; son patrimoine est tombé entre les mains du Public ; c'est celui de l'Etat dont un Prêtre est citoyen, c'est une mense commune dont les Magistrats seuls peuvent disposer.

Quiconque leur dispute ce droit, peut leur contester autre chose, & se soustraire à leur domination ; mais les loix civiles, les vérités de l'Evangile n'ont jamais varié sur l'obéissance qu'on leur doit. L'*obedite Præpositis vestris, etiam Discolis*, n'excepte aucuns Ecclésiastiques, aucunes immunités, pas même les libertés de l'Eglise Gallicane. Si vous doutez de cette vérité, vous ignorez toutes les loix constitutives de la Religion & de l'Etat.

S'il existoit, dans une Nation quelconque, un Corps qui pût se soustraire à la Loi générale, ce Corps n'auroit qu'à étendre ses limites pour avoir la prépondérance ; le plus fort emporteroit bientôt le plus foible, & l'Administration publique seroit forcée de lui céder le pas. Mais ne disputons point, le Roi connoît ses droits,

Ce qui s'est fait peut se faire encore. Les Arrêts qui ont défendu aux Ecclésiastiques de vendre & d'acquérir des biens, prouvent assez ce que le Ministere public peut entreprendre ; & si le Clergé a pu se persuader que son état est supérieur à l'autorité Royale, c'est qu'il a perdu de vue les Loix divines & humaines, qui devroient mettre des bornes à son ambition démesurée ; c'est qu'il n'y a point de Société dans l'Univers qui soit plus contraire au repos de l'humanité.

Les biens ecclésiastiques ont été donnés aux Membres de l'Eglise. 1°. M. R. P., les Membres de l'Eglise devoient rester pauvres comme leur Chef. 2°. On ne peut mieux remplir l'intention des Fondateurs, que de consacrer leurs biens à l'utilité publique. Mais les fondations, les Messes, les Obits, les Prieres, les Saluts, &c., &c., je laisse ce cas à la Sorbonne.

L'Etat Ecclésiastique, dit-on, est le seul qui se soit opposé à l'autorité des Rois, & qui ait soutenu les droits de la Nation. Il est vrai, M. R. P., que les Ecclésiastiques n'ont jamais manqué de s'opposer aux entreprises des Rois, lorsque ces entreprises portoient quelque préjudice à leur intérêt ; mais toutes les fois que leur bien-être apparent a été séparé de celui de la Nation, leur zele s'est ralenti, leur obéissance & leur soumission sont devenues aveugles.

Politiques d'un jour, vous croyez qu'un Etat qui viole toutes les Loix de la Nature &

de Dieu, peut vous ſervir contre l'autorité des Rois ? Vous vous trompez ; le Clergé n'eſt pour vous qu'un joug nouveau : c'eſt une charge de plus ; c'eſt un ſecond ſoleil qui deſſeche vos marais. Les privileges eccléſiaſtiques ſont la premiere ſource des vexations dont vous vous plaignez. La circulation des autres biens enrichit la terre, ceux du Clergé l'appauvriſſent ; ils nourriſſent des morts, & n'entretiennent que la corruption. Les Moines ſont des frêlons inutiles, qui mangent le miel que vous diſtillez. Preſſez-vous de les chaſſer de la ruche.

Il n'y a que l'autorité canonique qui puiſſe légitimer ces opérations.

Apôtres de J. C., brûlez donc l'Evangile ; refuſez à Céſar ce qui appartient à Céſar ; ayez de l'or & de l'argent, quoiqu'il vous ſoit défendu d'en avoir ; réclamez un droit impreſcriptible ſur un quart & demi des revenus de l'Etat au préjudice de l'humanité entiere ; joignez le mauvais exemple aux prévarications les plus marquées ; donnez à l'Univers le ſignal d'une révolte condamnable au Tribunal de toutes les Nations. Votre ignorance eſt peut-être aſſez profonde pour vous empêcher de voir l'excès de votre perverſité ; mais la Nature a des Loix ſéveres qui ne varient jamais : *Certâ ſtant omnia Lege.*

Les Eccléſiaſtiques ſont les dépoſitaires des Sciences, dites de la plus craſſe & de la plus

profonde ignorance : c'eſt l'état Clérical qui met le ſceau à toutes les ſuperſtitions ; c'eſt lui qui entretient les digues que la ſtupidité a toujours élevées contre l'océan des biens infinis que le Ciel a créés pour nous. Si nos Sciences ſont au ſuprême degré d'imperfection, c'eſt parce que le Clergé approuve tout, excepté ce qui eſt vraiment utile ; c'eſt parce qu'il met au rang des mauvais Livres tous ceux qui ſont faits pour élever l'ame & la mettre au-deſſus des préjugés du vulgaire.

Les Moines ont fait beaucoup de Livres ; ils auroient mieux fait de dormir. Les Sciences, M. R. P., ſont comme l'or qui ſe ſoutient mieux en maſſe que quand il eſt étendu : le bois où on l'applique pourrit ; l'or ſe détache & tombe en pouſſiere avec lui.

Ils ont défriché des terreins incultes : où ſont ces abeilles laborieuſes ? elles mériteroient ſans doute manger le miel qu'elles auroient diſtillé ; le Laboureur doit moiſſonner dans les champs qu'il a labourés. Si nos Religieux étoient enfans de ces anciens Moines, ce ſeroit une injuſtice de les chaſſer de la maiſon paternelle ; mais les Religieux ne ſont que des cas réſervés : *In vanum laboraverunt.* Quels droits ont-ils ſur des biens qui furent défrichés par des mains étrangeres ?

Nation morte, eſpece anéantie, monſtres nouveaux, caſtrats féconds en corruption, célibataires imprudens, vicieux & de mauvaiſe foi,

troncs inutiles, vous ne portez que des fruits sauvages; vous n'avez point d'enfans, point d'héritiers, point de repréſentans. Tout meurt avec vous: vos mains criminelles ont coupé le fil précieux qui nous conduit à la vie même après la mort. Quel intérêt vous porte à conſerver la poſſeſſion illégitime de richeſſes nuiſibles à l'Etat & à la Religion? N'aimez-vous que le mal? n'êtes-vous nés que pour lui?

Vos biens changeront de nature après vous; mais eſt-il plus glorieux de céder à la corruption que de léguer à la vertu ce qu'on eſt obligé de quitter? Y a-t-il plus d'honneur à pourvoir aux beſoins de Membres pourris & gangrénés, qu'à ſoulager pluſieurs millions de familles honnêtes, écraſées ſous le poids des impôts, corrompues par une doctrine infernale ſous le titre ſpécieux de piété?

Jouiſſez de ce que vous avez; le Roi eſt votre pere: il ne fait que du bien, il connoît ſes devoirs, il reſpecte ſon honneur; il ne vous ôtera point ce qu'il vous a donné: mais ſoyez le dernier ſcandale de l'Egliſe.



CHAPITRE XXXI.

Les Eccléſiaſtiques peuvent faire un bien infini à l'Etat, en renonçant à leurs immenſes poſſeſſions.

CALCULEZ avec le Prince le bien que vous pouvez faire ; il eſt infini. Vous êtes témoins du zele qui anime ſes Miniſtres pour le bonheur des Peuples ; que ce zele allume dans vos cœurs le feu d'une charité active. Vous êtes nos freres, nos compatriotes, nos amis, vous êtes Chrétiens ; *c'eſt peut-être* à vous qu'eſt réſervé la gloire d'étonner toutes les Nations par votre déſintéreſſement, pas vos lumieres, par votre amour pour Dieu, par un attachement inviolable à tous les devoirs de Citoyens que vous avez contractés comme nous.

Ne craignez point qu'on diſe que vous avez cédé aux efforts de la Philoſophie, ou abandonné les rênes de la Religion.

C'eſt une fauſſe crainte de la cupidité ; c'eſt un raffinement d'hypocriſie. Vous avez un ſouverain mépris pour les Païens ; vous traitez leurs Miniſtres d'impoſteurs. C'eſt un hommage public que vous rendez à la vérité. La poſtérité vous jugera-t-elle autrement ? Non, M. R. P. ; vous répondrez au Tribunal des Nations ; vous rendrez compte à l'Univers, comme à Dieu, des

ſables dont vous nourriſſez notre foible imagination ; on dira un jour, avec le dernier mépris :

« Ci giſſent les ſucceſſeurs des Druïdes, les » ſang-ſues du Peuple, les ſuppôts de la ſuperſ- » tition, des loups raviſſans, des boucs en ca- » puchons, des hypocrites en ſoutane, des égoïſtes » ignorans, qui chargeoient ſur leurs épaules des » fardeaux qu'ils n'auroient pas voulu toucher du » bout du doigt ».

Changez cet Arrêt, vous pouvez le faire ; méritez le titre honorable d'Apôtres de J. C. Je vous le dis ſans humeur, ſans intérêt, ſans paſſions ; je vous en prie au nom du Dieu véritable qui régit l'Univers ; forcez-nous de graver ſur vos tombes :

« Ici repoſent en paix les bons Paſteurs, les » vrais Diſciples de J. C., les amis de Dieu, les » diſpenſateurs fideles de ſes divins myſteres ».

Portez aux pieds du Trône les dépouilles de la ſuperſtition vaincue ; priez le Roi de les vendre & de les employer, 1°. à payer les dettes de l'Etat, 2°. à ſoulager la veuve & l'orphelin.

CHAPITRE XXXII.

Le Roi peut, avec les richeſſes du Clergé, payer toutes les dettes de l'Etat, décharger le Peuple de tous les impôts, & ſubvenir aux beſoins des Pauvres.

JE crois, M. R. P., qu'il eſt poſſible que le Roi, avec une régie ſimple, toutes charges déduites,

toute autre impofition ceffante, fe faffe un revenu bien plus confidérable que celui dont il jouit, en prenant feulement la dixme des biens fonds du Royaume, chaque arpent taxé à 5 liv. le mauvais, 10 le médiocre & 15 le bon, pourvu qu'il n'y ait aucune exception, pas même fur les Domaines du Roi.

Cette vérité peut être démontrée comme le jour en plein midi. Cette opération fimple peut fe faire en un mois, fans aucune confufion; deux, ou trois, ou quatre Syndics dans chaque Paroiffe fuffiroient pour l'impofition & la réception de ces deniers, qui pourroient être dépofés dans les Villes les plus voifines, & de-là transférés dans les coffres du Roi fans aucune altération.

Mais hélas! M. R. P., que d'hommes contre moi! Quatre cents mille Eccléfiaftiques, autant de régiffeurs, deux cents mille ignorants, qui perdent de l'encre & du papier à prouver qu'il faut que le malheureux Peuple meure de faim & foit foumis au crime, à l'injuftice, à la corruption. Toutes ces plumes font inutiles; fupprimez-les.

Si vous ne penfez pas, avec l'Abbé T..., que le Peuple n'eft jamais plus léger que quand il porte de lourds fardeaux; fi, comme Louis XVI & fes Miniftres, vous croyez que les fondemens du Trône ne font jamais mieux affurés que fur la félicité des Peuples, dites au Roi qui ne cherche qu'à faire du bien, qu'un feul Edit peut rendre

la France aussi florissante qu'elle ne l'est pas, en réduisant tous les impôts à un seul, pris sur sa surface.

Il n'y a dans l'Administration publique, comme dans la Religion, qu'un seul point dont on ne s'écartera jamais sans faire du mal.

Avec ce calcul, qui ne paroîtra difficile qu'à ceux qui n'ont jamais réfléchi sur une constitution sage, on peut voir jusqu'à quel degré un Etat a monté ou descendu. Lorsque l'Abbé Raynal a dit que le Gouvernement d'Angleterre étoit le plus parfait de l'Europe, il pouvoit le démontrer, comme on démontre une proposition d'Euclide.

Si toutes vos immenses possessions rentroient dans la circulation ordinaire, leur produit seroit plus que suffisant pour acquitter les dettes de l'Etat; le surplus soulageroit cette portion de Citoyens indigens, dont nos folles constitutions ont multiplié le nombre; Dieu seroit mieux servi, la masse de nos maux s'affoibliroit, & nous comprendrions tous qu'il n'y a point d'expression capable de donner une juste idée du service que le Clergé peut rendre à sa Patrie, en se couvrant d'une gloire immortelle.

Que d'avantages réunis! Moins de Régisseurs, moins de Commis, moins de bras inutiles; une Administration claire, une Régie facile, un Peuple libre, un Commerce sans entraves; moins de fraude; moins de cas réservés, plus de vertu; moins de crainte, plus d'amour; moins d'exté-

rieur

tieur hypocrite, plûs de cette vraie piété qui forme les Saints. Que d'Hôpitaux superflus! que de prisons inutiles! que de bourreaux supprimés! quelle gloire pour vous! quel bien pour la Religion! quelle époque pour la Nation! Comment un Roi, qui sent l'étendue de son pouvoir, retarde-t-il une opération si utile?

Ce bonheur ne peut-il exister que dans l'imagination? Est-il d'une nécessité indispensable, que nous nagions toujours au milieu du plus affreux désordre? Tout est-il possible, excepté ce qui est avantageux à l'humanité? Est-il impossible de renvoyer des hommes à leur état, de leur faire pratiquer ce qu'ils exigent de nous? de les rendre à la Religion, à la Société, à eux-mêmes?

Que faut-il pour opérer cette heureuse révolution? un accord parfait, l'amour du bien, le desir de faire des heureux, l'espoir d'une récompense infinie? Hélas! M. R. P., si cette révolution devenoit générale, si tous les Chrétiens n'écoutoient que la voix de la raison, croyez-vous que l'héritier des vertus de Thérese, qu'un Prince tel que l'Empereur, qui mérite quelque chose de plus qu'un titre, n'occuperoit pas aussi bien le Trône des Caton, des Emile, des César, qu'un Cordelier superstitieux?

Les biens spirituels qui en résulteroient ne peuvent être soumis au calcul. Puisse ce grand événement arriver dès demain, dût-on *crier parmi les Luthériens comme parmi les Catholiques contre*

cette sacrilege déprédation des biens consacrés à Dieu, qui n'est occupé qu'à en distribuer aux mortels, & qui n'a pas besoin des nôtres.

Chrétiens superstitieux, que fait-il de vos bienfaits? Ses Ministres en jouissent; il leur a défendu d'en avoir. *Videte & palpate. Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

Apôtres sauvages, renoncez à des opinions aussi éloignées du Christianisme, que le soleil est éloigné de la terre! ne cherchez point à nous édifier par une piété farouche! soumettez-vous au doux empire de la raison! Vous ne croirez point que Dieu est continuellement occupé du soin criminel d'allumer des feux pour nous tourmenter éternellement. C'est un mauvais songe: *Hora est jam nos de somno surgere.* Montrez-nous le fond de cette fameuse boîte de Pandore, que la superstition a remplie de maux.

Mais hélas, M. R. P., que vois-je? qu'ai-je lu dans l'avenir? que m'annonce le passé? tous les traits du fanatisme sont-ils émoussés? ne reste-t-il plus d'armes entre les mains de la cupidité? son sceptre de fer est-il brisé? n'est-il plus de ces ames de boue, qui se persuadent que la bonté du Ciel est aussi limitée que leur ignorance est étendue? n'est-il plus de persécuteurs, plus de saints Inquisiteurs, plus de Ravaillac, plus de Gerson, plus de Cardinal de Richelieu? l'empire du vice est-il détruit? son germe fatal est-il anéanti? la vertu n'a-t-elle plus à combattre? La

cupidité est-elle bannie du séjour des Mortels ? *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

Des ennemis de Dieu je crains la piété.

CHAPITRE XXXIII.

Les opinions du vulgaire n'arrêtent point le cours des loix que le Ciel a établies sur la terre.

MÉPRISABLES Chrétiens, ennemis de l'Humanité, nourrissez-vous de paille & d'ivraie, menez vos brebis égarées dans les maîgres pâturages de l'erreur, épaississez nos ténebres, transmettez-nous l'ignorance dont vous avez sucé le lait, enchaînez tous les crimes à votre exécrable doctrine, bouleversez toutes les idées du Genre humain; rendez nos ames craintives, foibles, pusillanimes, & par conséquent incapables de bien; préparez de loin les scenes tragiques qui doivent encore un jour teindre de sang la terre que Dieu a parsemée de fleurs; placez les bornes qui séparent ici-bas le cœur des Rois d'avec ceux de leurs sujets, qu'il est si intéressant de réunir pour le bien commun; aiguisez le poignard qui percera le sein de vos enfants; préparez le poison que la piété de vos semblables croit nécessaire à consolider le trône de l'Etre suprême. Les hommes qui vous écoutent sont bien aveugles.

Ils peuvent avoir plus de confiance dans vos

tout ce que j'ai. Après l'examen le plus férieux, j'ai demeuré convaincu que nous fommes inondés de malheurs, uniquement attachés aux opinions Eccléfiaftiques. J'ai vu que tout étoit faux parmi nous, jufqu'à nos proverbes. Je n'ai point balancé; j'ai parlé avec force contre un état qui n'eft fur la terre que pour notre deftruction: mais j'ai tracé la ligne qui eft entre le Veftibule & l'Autel. En confondant l'hypocrifie des Prêtres, je n'ai point attaqué le fond de la Religion; c'eft la bafe folide de votre bonheur & du mien; c'eft un monument indeftructible: elle eft à couvert des infultes du Philofophe & de l'automate fuperftitieux; elle fubfiftera éternellement comme Dieu. Que la fuperftition monte à quelque degré qu'elle voudra, la vérité ne perdra aucun de fes privileges & de fes droits.

Si j'ai parlé contre les Membres de l'Eglife, c'eft parce que la matiere que j'ai traitée ne me permettoit pas de faire autrement; aucune haine particuliere ne m'y a déterminé. Je defire & j'ai demandé que les Magiftrats les traitent avec bonté; j'ai infinué que c'eft la vraie maniere de les rendre à la raifon. Ils veulent des richeffes ou n'en veulent pas: s'ils en defirent, qu'on leur en donne, même plus qu'ils n'en ont, mais qu'ils ne confondent pas leur cupidité avec les loix de J. C.; s'ils renoncent aux richeffes, nous fommes d'accord fur l'article le plus effentiel; nous nous rapprocherons bientôt.

Le temporel eſt la principale pierre d'achoppement. Qu'on trace avec exactitude la ligne qui doit être entre le ſpirituel & le temporel, toutes les diſputes théologiques tomberont. Si je croyois qu'il y eût un autre moyen d'être utile à la Religion, je m'en ſervirois; mais j'affirme que c'eſt le ſeul.

Je n'ai qu'un mot à dire aux Philoſophes : ſi l'Évangile ne remplit pas le vuide de leur cœur, qu'ils faſſent un Code de loix plus ſages. Je dis aux Eccléſiaſtiques ſuperſtitieux, que leur Culte n'eſt pas plus celui de la Religion Chrétienne que celui de Mahomet.

Je prie ceux à qui ces deux vérités paroîtront trop fortes, de ſe ſouvenir que je ne leur propoſe qu'un examen ſérieux & impartial. Mon but eſt de réunir tous les hommes ſous l'étendard de la vérité, de rapprocher toutes les branches éparſes du tronc, de renfermer tous les Chrétiens & tous les hommes dans la même Cité. Ce projet tant de fois propoſé, & toujours manqué, n'aura ſon exécution que quand les hommes ſeront aſſez éclairés pour ne voir que leurs véritables intérêts.

Je n'expoſe d'abord aux yeux du Public que les titres des 17 Chapitres, où j'ai renfermé toutes les conditions de cette réunion, qui ne paroîtra impoſſible qu'à tous ceux qui ne voient que leurs préventions & les mauvais reſſorts de la cupidité.

Je n'y joindrai aussi que les titres de 14 Chapitres, qui contiennent le faux systême de l'Enfer. Je n'ignore point, mon cher Lecteur, la sensation extraordinaire que pourront faire de pareilles idées sur des esprits imprégnés pour ainsi dire d'ignorance & de superstition; je connois tous les vents de l'horison où je respire; mais convaincu qu'altérer la vérité, c'est insulter à l'humanité comme à Dieu, je n'ai point balancé.

Je me suis empressé d'annoncer une bonne nouvelle à tous les hommes de bonne volonté; on verra dans la cinquieme Section que Dieu, bon & miséricordieux, peut donner à chacun ce qui lui sera dû, en plaçant les hommes sur les degrés auxquels ils auront mérité de parvenir sur la terre. Tout ce que nous dirons tous contre ces vérités ne changera point la course majestueuse du Soleil qui nous éclaire. Nos opinions sacrileges auront une fin; la vérité sera éternelle comme Dieu. Si je l'ai énoncée telle qu'elle est, j'ai pour moi celui qui l'a créée. *Quis contrà?*....

Je joindrai les deux Sections, dont je me suis contenté d'extraire les titres suivants, dans la premiere édition de mon Ouvrage.



SECTION IIIe.

La réunion de tous les Chrétiens projettée par le Maréchal de Turenne & le célebre Newton. — Venite ad me, omnes.

CHAPITRE Ier.

La réunion de tous les Chrétiens est possible.

I I.

Les interprétations humaines ont rendu les Commandements de Dieu inutiles.

I I I.

Tout est faux dans les Dogmes & dans la Morale du Clergé.

I V.

L'art de tout simplifier est celui de tout perfectionner.

V.

L'Evangile doit être le seul Livre des Chrétiens.

V I.

Il n'y aura ni schismes, ni hérésies, ni impiétés scandaleuses & philosophiques, si l'Evangile est le seul article de notre Foi.

VII.

La Religion ne peut exciter aucun trouble.

VIII.

Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes, souffrir toutes les Religions, puisque Dieu les souffre. *M. de Fénelon.*

IX.

Les Apôtres doivent être soumis aux Magistrats.

X.

Il ne faut détruire que les abus & la superstition.

XI.

On peut encore trouver des Apôtres désintéressés.

XII.

La mission d'un Apôtre doit être simple.

XIII.

Les Ministres de la Religion doivent sur-tout avoir des mœurs.

XIV.

Ils peuvent se marier.

X V.

Ils ne doivent rien ſoutirer du Peuple, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

X V I.

Il n'eſt point néceſſaire que les Miniſtres d'un Culte dont le premier Pontife eſt mort ſur la Croix, en impoſent par le faſte & les grandeurs.

X V I I.

Il faut établir le Culte le plus ſimple & le moins onéreux.

SECTION IVe.

L'Enfer détruit.

CHAPITRE Ier.

L'Enfer n'eſt qu'une fable que les Eccléſiaſtiques ont tirée du Paganiſme & confondue avec la Religion.

I I.

Origine ridicule de l'Enfer; précipice effrayant qu'il a ouvert à l'humanité.

I I I.

Rien au monde n'eſt plus deſtructeur que le

ſyſtême de l'Enfer. Le délire humain ne pouvoit rien inventer de plus affreux.

I V.

Ce ſeroit rendre un grand ſervice à l'humanité, que de briſer un Globe qui reproduit continuellement des hommes pour faire plaiſir à Lucifer.

V.

Le plus grand de tous les outrages que l'on puiſſe faire à Dieu, eſt de ſuppoſer les feux de l'Enfer.

V I.

Expoſition de quelques idées burleſques, extraites d'un Livre bien approuvé, qui a pour titre : *Les horribles Tourments de l'Enfer.*

V I I.

Seul contre tous, on peut anéantir un ſyſtême abominable, qui n'eſt fondé que ſur l'ineptie des hommes.

V I I I.

Abrégé de quelques mauvaiſes preuves de l'Abbé Nonotte ſur le ſyſtême de l'Enfer.

I X.

On peut conduire les hommes ſans l'épouvantail de l'Enfer.

X.

La crainte de l'Enfer n'enfante que des crimes & ne contient point le Peuple.

X I.

L'idée de l'Enfer rend le Peuple ſauvage & barbare.

X I I.

Le crime eſt le ſeul inſtrument de nos malheurs ; la vertu nous comble de biens.

X I I I.

Il eſt plus raiſonnable de croire que les Copiſtes ſe ſont trompés, ou que certains mots de l'Evangile ont été mal entendus & mal interprétés, que d'attribuer à Dieu une férocité dont il eſt incapable.

X I V.

Les mots *Peribit in æternum .... Recedite à me, Maledicti ; ite in ignem æternum .... Ibi erit fletus & ſtridor dentium .... Deſcendit ad Inferos, &c., &c.*, peuvent & doivent être pris allégoriquement.



SECTION V^e.

Laudate Dominum, omnes Gentes; laudate eum, omnes Populi, quoniam confirmata est super nos misericordia ejus, & veritas Domini manet in æternum. Ps.

CHAPITRE Ier.

Dieu n'a créé les hommes que pour les rendre heureux.

CHARMANTE Églé,
Bannissez loin de vous cette crainte éphémere;
Livrez-vous aux douceurs d'un paisible sommeil.
Qui s'endort dans le sein d'un pere,
Ne doit point craindre le réveil.

L'Abbé DOURMEAU, *après J. J.*

Est-il un seul homme dont les fibres délicates n'aient été formées par Dieu? non, mon cher Lecteur; c'est le pere commun des hommes. Ravaillac étoit son fils, son ouvrage, l'objet de son amour: l'erreur en fit un monstre, Dieu l'a puni. Un crime n'est point irrémissible, puisqu'un Cordelier en remet bien pour de l'argent. Antiochus demandoit une grace qu'il ne devoit point obtenir; la mort nous instruira de ce que ses crimes ont mérité.

Dieu, si nous en croyons les fables cléricales, a bien ressuscité je ne sais quel Saint, pour lui donner le baptême & le sauver, parce qu'il étoit impossible, même au Tout-Puissant, de le tirer de l'enfer sans cela. Pourquoi ne nous ressusciteroit-il pas tous, pour un objet si digne de sa bonté? Cette supposition romanesque est moins ridicule que les rôtisseries sempiternelles; elle n'admet point dans Dieu une cruauté, une atrocité, dont Vincent, Olmedo, Cortez & Pizarro auroient peut-être rougi.

Dieu, mon cher Lecteur, est aussi bon que nous sommes méchants, aussi grand que nous sommes petits, aussi doux que nous sommes féroces, aussi éclairé que nous sommes aveugles; les bienfaits qu'il répand sur la terre ne sont point des pieges qu'il tend à notre foiblesse, pour nous précipiter ensuite dans des feux sempiternels.

Tout nous invite à l'aimer, tout est magnifique dans la nature, tout est grand, tout est beau sur la terre, tout est bien: Dieu n'a rien oublié de ce qui peut servir à combler notre félicité. O merveilles! ô prodiges! ô miracles! ô mon Dieu! *Deus, Deus meus!* que de beautés! que de charmes! que de richesses! que de biens! quelle profusion! Je ne fais pas un pas sans trouver des objets dignes de la plus grande admiration. Au Ciel, sur la Terre, dans les fibres du ciron, dans les muscles de l'éléphant, dans le développement des germes, je trouve par-tout

des délices; ma vie eſt une chaîne de momens précieux attachée à la félicité.

Dès que le voile qui étoit ſur mes yeux a été déchiré, la joie s'eſt emparée de mon cœur; j'ai nagé dans les délices de la vie; je n'ai plus apperçu qu'un être bienfaiſant; j'ai ſenti que ma triſteſſe n'étoit que le produit des déſordres publics & de mes fautes particulieres: j'ai laiſſé derriere moi le paſſé, qui n'eſt plus en mon pouvoir; je n'ai cherché que Dieu, mon bonheur, & la vérité; la crainte a fait place à l'amour, & cet amour a dégagé mon cœur des vapeurs de l'ambition & de l'intérêt; j'ai mépriſé la Babylone du Monde, j'ai ſoupiré après la céleſte Jéruſalem.

J'ai vu les degrés que l'Éternel a préparés pour la félicité de tous les hommes, ſans en excepter un ſeul. La ſuprême vertu eſt éloignée du vice, comme le ſoleil eſt éloigné de la terre: tout eſt puni, mais tout eſt récompenſé; chacun a ſa place, & le degré qu'il a mérité; tous diſent d'une voix unanime: *Béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur!* tous chanteront éternellement les miſéricordes de Dieu, ſa juſtice, ſa bonté: *Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam, nec miſericordiam ſuam à me!*

C'eſt-là où les Pontifes diſent de bon cœur: N'aurions-nous pas mieux fait de prêcher un Dieu pacifique & bon, qu'un Tyran qui ne ſe fait ſervir que par de vils eſclaves? Nous n'avons vu

Dieu

Dieu que comme le plus cruel de tous les Tyrans, & nous l'avons prêché tel que notre imagination superstitieuse se l'étoit peint. Dévots impitoyables, nous avons juré, blasphémé contre Dieu, contre nos semblables ; nous voulions qu'ils fussent, comme nous, ennemis déclarés de tout le Genre humain, tristes sur la terre, tourmentés dans le ciel.

Mais que Dieu est différent de ce que nous l'avons vu ! Qu'il est grand ! qu'il est doux ! qu'il est bon ! qu'il est miséricordieux ! qu'il répand de bienfaits sur la terre ! que les droits de l'homme *sont étendus !*

Tout nous fut aquilon.

Ames justes, cœurs sensibles, hommes éclairés, si vous ne voyez que la vérité, si vous n'écoutez qu'elle, si vous ne suivez que ses loix, si vous venez à bout de fouler aux pieds tous les préjugés dont on a leurré votre enfance, si vous méprisez les opinions des hommes, si vous n'aimez que l'Evangile, que la vie aura de charmes pour vous !

Tout vous sera zéphyr.



CHAPITRE II.

Il n'y a que nos affreux systêmes qui nous rendent malheureux.

Si les mauvais Philosophes du siecle ont poussé la démence & les déréglements de l'esprit jusqu'à se persuader que la mort est une grande ressource pour un cœur corrompu; s'ils ont soutenu qu'il est doux de se percer le sein lorsqu'on se dégoûte des agréments de la vie, c'est, mon cher Lecteur, parce que le monde n'est plus qu'un terrein stérile, qui ne produit que des fruits sauvages. Toutes nos institutions sont fausses, tous nos marais sont desséchés, tous les maux abondent depuis que la superstition regne.

Si toutes nos idées ont changé, si nous ne songeons qu'aux besoins du corps, que nous nourrissons du fiel de la corruption; si nous ne concevons pas la nécessité des vertus morales, sans lesquelles nous ne sommes que des énigmes incompréhensibles à nous-mêmes, c'est depuis que la cupidité s'est nommée Religion. Il est malheureux pour nous que les effroyables dogmes du Paganisme aient paru aux Ecclésiastiques une branche de commerce propre à leur faciliter les moyens d'épuiser les sucs de la terre, sans autre soin que de prêcher ce qu'ils ne pensent & ce qu'ils ne font pas.

Par quel étrange aveuglement nous mettons-nous au dessus de la sagesse des Payens, si nous ne différons d'eux que par la dépravation de nos mœurs & notre inhumanité? Est-il une Nation au tribunal de laquelle nous ne soyons condamnés? Et si notre culte est évidemment superstitieux, pourquoi ne le réformons-nous pas?

La réclamation de tous les Peuples de la Terre, les lumieres de la raison, les vérités de l'Evangile, ne peuvent-elles rien sur nos cœurs? tous nos sentiments sont-ils émoussés au point de ne pas même comprendre les vérités les plus naturelles? Nous ne voyons que des abymes, que des foudres, que des tourments, que du feu, tandis que la Religion ne nous offre que des consolations, que des récompenses, que des plaisirs, que du bien?

Hommes corrompus! quoi que vous disiez, quoi que vous pensiez, quoi que vous fassiez, voici la vérité: *L'Enfer n'existe que dans votre imagination trompée;* vous aimez à vous repaître de chimeres horribles, qui couvrent toute la terre de deuil.

Ego verum amo, verum volo mihi dici,
Mendacium odi. PLAUT.
Gaudete. Iterùm dico vobis: Gaudete.

Ne craignez que vos erreurs. La vie est un bienfait; la mort n'est pas un mal.

Qui s'endort dans le sein d'un pere,
Ne doit point craindre le réveil. *J. J.*

Vous avez ſur la terre des ſucs délicieux, & de toute eſpece, dont vous pouvez compoſer un miel agréable. Travaillez, labourez, enſemencez vos champs; *terra dabit fructum ſuum.* La terre ne vous refuſera rien, & le Ciel n'eſt pas ingrat. Dieu ne vous a point créés pour vous perdre. Vos plaintes ſont injuſtes, vos frayeurs ſont inutiles : vos tourments ſont les fruits amers de votre imagination trompée; vos crimes, vos erreurs outragent le Ciel :

Mais deſſus quel endroit tombera ſon tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt?

Vult omnes ſalvos fieri.

CHAPITRE III.

Tous les hommes auront dans l'éternité la place que leurs actions leur auront méritée ſur la terre.

MULTÆ ſunt manſiones apud Patrem. *Il y a pluſieurs demeures chez mon Pere, tout Iſraël ſera ſauvé.* Que ces idées ſont conſolantes, mon cher Lecteur! que je goûte de plaiſir en vous annonçant cette bonne nouvelle : *Evangelium, gloria in excelſis Deo, & in terrâ* PAX *hominibus bonæ voluntatis!*

Vous n'avez vu, juſqu'à préſent, la Religion que comme un glaive ſuſpendu ſur vos têtes pour vous épouvanter; vous l'avez toujours re-

gardée comme une énigme incompréhenſible, comme un aſſemblage de ſaintes horreurs qui répugnoient à la raiſon. La voix de Dieu ſera plus forte que celle des Impoſteurs.

En réfléchiſſant un peu, vous aimerez peut-être mieux la Religion ſimplifiée, clarifiée, réduite à ſes véritables principes, que le coloſſe d'abus que la cupidité ſoutient. La Religion nous montre un but, c'eſt la ſuprême félicité; nous en approcherons plus ou moins : *Omnes quidem currunt, unus accipit bravium.* Heureux celui qui recevra la palme ! il ſera plus près de Dieu.

Quel eſt l'homme qui refuſera d'entrer dans une lice où le plus mal-adroit ſera couronné ? quel eſt l'athlete qui ſe contentera de la derniere place, & qui ne fera pas des efforts pour mériter la premiere, pour approcher d'un Dieu qui le rend participant de toute ſa gloire ? S'il n'a que la plus mauvaiſe part, qu'aura-t-il à reprocher à Dieu, qui l'encourage de toutes façons à prendre la meilleure ? *Juſtus es, Domine.*

Croyez-vous, mon cher Lecteur, qu'un homme bien convaincu qu'il ne fera pas une ſeule action mauvaiſe ſans s'écarter éternellement du centre de ſa félicité, qu'il ne ſe livrera pas une ſeule fois au bien ſans s'en approcher, deviendra un monſtre de vice? je n'en crois rien.

Le deſir d'avoir une grande portion de bonheur dans l'éternité, la crainte d'en être privé, feront plus d'impreſſion ſur l'eſprit humain que

l'idée d'un brasier ardent, qui ne rassasie que les ames féroces de la superstition. Nous aimerons tous un Dieu qui ne fait que du bien ; nous renoncerons volontiers à un despote inhumain, que nous croyons injustement auteur de nos tourmens.

Les Buffon, les Helvétius, les Basnage, les Rousseau, toutes ces ames sensibles auxquelles nous ne pouvons refuser de grandes lumieres, ne se seroient jamais fait une gloire d'être Hérétiques, si la Religion n'avoit pas sorti de son centre ? Que de jeunes gens, égarés dans le chemin de la superstition, m'ont dit qu'ils aimeroient la Religion, si on la prêchoit telle qu'elle est dans l'Evangile !

L'Hypocrisie dira-t-elle que ce systême ne plairoit à la jeunesse que parce qu'il favorise ses penchans ? c'est un mensonge. L'Evangile condamne tout ce qui est mal, & ne se prête à rien. Vous craignez d'accorder trop de choses aux sens ; mais, malheureux imposteurs, n'accordez-vous rien aux sens, lorsque vous absorbez tous les revenus de l'Etat, lorsque vous déployez l'étendard de tous les vices & de tous les forfaits qui désolent la terre ? Un gros Bernardin, qui fait un Dieu de son ventre, qui consume lui seul plus qu'il n'en faudroit pour nourrir une famille entiere, n'accorde-t-il rien aux sens ? son exemple d'intempérance est-il moins dangereux que celui d'un Faquin sans bon-sens, qui dit

que la *raison est un fardeau*, & qui se roule dans la fange du vice? L'un est glouton, l'autre est un libertin; mais son ventre impur ne souille point l'autel, ses déréglemens n'ont point le nom de sainteté, la Religion n'est point confondue avec ses vices.

CHAPITRE IV.

Les degrés de notre béatitude sont pour ainsi dire marqués dès cette vie. On n'est heureux qu'en faisant du bien : nécessité de la vertu; abrégé de la morale.

HÉLAS! mon cher Lecteur, lorsque je vais dans les rues de Paris, où le libertinage abonde, dans nos hôpitaux, dans tous les réduits obscurs de la corruption, je suis presque tenté de croire, comme vous, que la vie est un fardeau; que la somme du mal est plus forte que celle du bien.

Je conviens que la vie d'un libertin crapuleux n'est pas un trésor; la mort qui vient au secours d'un spectre consommé de débauche, est un bon messager : elle ferme la bouche aux cris de l'insensé, qui dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu. L'avare ne jouit point; le prodigue ne soupire qu'après ce qu'il a perdu; le paresseux périt de misere : l'ambition n'est jamais contente;

le mauvais cœur est méprisé, délaissé; détesté.
Lorsque j'entre dans le détail des maux physiques & moraux dont le pauvre est accablé, je tremble, je frémis, je suis saisi d'horreur, je recule épouvanté.

Du chagrin, des plaintes, des murmures, des gémissemens, des pleurs, tous les attributs de la misere & de la mal-propreté, avec des enfans débiles, qui n'ont pas de pain; une mere éplorée, qui ne peut émouvoir les entrailles du Riche; l'esprit humain enseveli sous les ruines de la superstition; la raison égarée par les préjugés; l'ignorance accueillie, soutenue par les ruses de la cupidité; l'humanité dégradée, avilie, méprisée, foulée aux pieds; toutes les classes de l'Etat réunies contr'elle; des ames qui auroient chéri la vertu, si les lumieres ne leur avoient pas manqué, livrées à l'horreur du présent, à la crainte futile d'un avenir incertain, croyant tout excepté ce qui est vrai, faisant tout excepté ce qui est bien.

Ne connoissant aucuns des agrémens de la vie; ne soupirant qu'après la mort; pauvres, mais orgueilleux; ignorans & présomptueux, n'écoutant que la voix des imposteurs publics, qui dévorent leur portion; renonçant à leur propre raison, pour suivre le délire de l'imbécillité religieuse; croyant de bonne foi qu'un morceau de lard prohibé les damnera *in sempiternum*.

Transmettant à leurs enfans leur ignorance &

leur incapacité; ne leur donnant qu'une mauvaise éducation, que des principes monſtrueux, que des leçons d'iniquité; n'adorant jamais que le Dieu qui peut les enrichir aux dépens même de l'honnêteté.

Ces déſordres paſſent pour des vertus; la ſuperſtition les exalte, nos préjugés les affermiſſent; l'ignorance leur applaudit: elles font à Rome, comme à Conſtantinople, beaucoup de malheureux dans cette vie.

Mais qu'eſt-ce que des vertus qui font du mal, qui murmurent, qui ſe plaignent, qui demandent le néant, ou qui vont expirer ſur la roue? qu'eſt-ce que des vertus qui ſoufflent le chaud comme le froid, qui ſont riches, & qui prêchent la pauvreté? qu'eſt-ce que des vertus grillées ou cadenaſſées, des vertus farouches, hideuſes, dégoûtantes, qui nous éloignent de Dieu & de la félicité? qu'eſt-ce que des vertus fauſſes, fictices, apparentes, qui ne ſont vantées que par l'inſcience & l'erreur? rien que de la paille, du clinquant & de l'ivraie.

J'appelle vertus les ſentimens épurés d'un homme inſtruit & ſans préjugés, qui ne voit, dans toute la Nature, qu'un tout admirablement organiſé dont il fait partie, & où il doit entretenir le bon ordre: tout eſt délices pour lui.

Un printemps qui offre à ſes yeux ravis des fleurs de toute eſpece, un été qui remplit ſes greniers. En automne, il cueille des fruits déli-

cieux; pendant l'hiver, la terre & ses bras se reposent. Un globe radieux l'éclaire pendant le jour; un astre plus doux dirige ses pas pendant la nuit; des milliards de lustres suspendus en l'air; des richesses par-tout, des trésors infinis; une aimable compagne; mille charmes réunis sur un seul objet, que de plaisirs innocens!

O belle Iris, qu'un homme est heureux! qu'une femme est aimable!..... Voir ce qu'on aime, ce qu'il y a de plus charmant dans la Nature! deux yeux sensibles, un teint frais, des levres vermeilles, *une bouche qui appelle le baiser*, un tendre *regard qui dit qu'on peut oser*, que d'appas, que d'attraits, quelle jouissance!

Embrasser la vertu, mourir de plaisir entre ses bras, renaître, se reproduire, voir son image, ce qu'on a créé, caresser ses enfans, avoir plusieurs jeunes oliviers autour de sa table, arroser avec soin les bonnes plantes, qui fleuriront, qui fructifieront, & dont les sucs précieux serviront à fortifier & soutenir notre vieillesse! quel bienfait que la vie!

La vertu peut être sacrifiée à l'ambition. « Dieu » n'abandonne jamais le Juste » : *Nunquàm vidi Justum derelictum*. Voici la consolation du Chrétien; c'est-là le grand privilege que Dieu accorde à ceux qui croient & qui sont baptisés : c'est le sceau de la grace. Ceux sur qui il n'est pas empreint, ceux qui connoissent l'Evangile, & qui ne le suivent pas, ceux qui n'en ont jamais entendu par-

ler, ſont dignes de la plus grande commiſération ; leur ſort eſt déplorable : ils ne ſont point dans la lice que J. C. nous a ouverte ; ils ne combattent point légitimement, & par conſéquent ils n'auront point la palme, parce qu'elle ne ſera donnée qu'à ceux qui auront le plus approché de la vérité : mais ils ne ſeront point fruſtrés de leur portion ; ils auront tout ce qu'ils ont mérité : *toute la terre eſt pleine des miſéricordes de Dieu*, tout homme a des droits ſur ſa bonté.

Le vertueux Titus, Marc-Aurele qui fut ſi heureux ſur la terre, puiſque, comme Joſeph II, il goûta le plaiſir de faire des heureux, ſeront mieux traités qu'un Prélat ignorant, ſuperſtitieux & féroce, qui, pour ſe faire des Proſélytes, condamne à la mort ce que Dieu donne à la vie.

Nations infidelles, connoiſſez la vérité ; venez à l'Ecole de J. C. : entendez ſa voix ; ouvrez ſon Evangile, liſez-le ; vous ne vous plaindrez plus des amertumes de la vie, vous ne gémirez que de vos égaremens.

Chrétiens malheureux, courbés ſous le faix des ſuperſtitions eccléſiaſtiques, venez à moi : *Venite ad me omnes, & ego reficiam vos.* Je vous donnerai une exiſtence nouvelle, un cœur nouveau ; je ne vous dirai point d'être Capucins ou Picpus, mais vertueux, raiſonnables & ſinceres.

Je vous dirai bien que la morale chrétienne eſt ſeule capable de nous rendre heureux. Hors l'Egliſe, hors la Vérité, hors l'Evangile, point de

ſalut. C'eſt le centre de la félicité : plus on s'en écarte, moins on eſt heureux ; plus on s'en approche, plus on trouve de douceurs & de conſolations.

Mais ſoutenir que tous ceux qui n'ont pas lu l'Evangile ſeront condamnés au feu éternel, c'eſt une cruauté qui ne convient qu'à un Prêtre. La juſtice de Dieu ne s'expliqueroit que par un myſtere affreux ! elle eſt ſimple comme l'objet dont elle émane. — Quelle juſtice, mon Dieu, que celle qui ne multiplieroit les êtres ſur la terre, que pour en jetter vingt-neuf ſur trente dans un braſier ardent !

Où trouveroit-on des dogmes & une morale plus abſurdes ? ... Mais non, mon cher Lecteur, c'eſt inſulter à l'Evangile. Comparez ce qu'il renferme avec ce que les hommes ont inventé, & vous verrez qu'il y a autant de diſtance entre les ſages préceptes de l'Evangile & les innovations religieuſes, qu'il y en a entre le jour & la nuit. Pour vous en convaincre, écoutez un Vieillard ſage & prudent, qui, l'Evangile à la main, encourage tous ſes enfants au bien ; rapprochez votre conſcience de ce qu'il dit, & vous verrez quel eſt le mérite des vérités qui ſont ſorties du Ciel.

Mes enfans, leur dit-il, mes chers enfans, j'ai vécu, je dois mourir ; mais je vous laiſſe ſur la terre. J'y vivrai, même après la mort, puiſque vous y ſerez. Je remercie le Ciel de ce qu'il me laiſſe encore le temps de vous voir, de vous embraſſer, de vous parler.

Si vous n'étiez pas au milieu d'une société pervertie par la ſuperſtition, je ne vous dirois rien; *c'eſt l'exemple qui doit inſtruire.* Vos cœurs, formés par mes ſoins, n'auroient beſoin, pour ſe ſoutenir, que de ſuivre les loix de la raiſon qui nous vient du Ciel. Mais vous habitez une terre déſolée par les paſſions humaines. L'exemple des méchans vous ſéduira peut être; l'ignorance vous trompera: c'eſt un mal auquel je ne puis remédier.

Il eſt, mes chers enfans, *deux ſortes de choſes*, *dit* Epictete, *qui arrivent dans la Nature: les unes ſont hors, les autres ſont au-dedans de vous-mêmes; les unes ſont en votre pouvoir, les autres n'y ſont pas.* Les diſcours du méchant, la fortune, les écueils, les volcans, tous les événemens extérieurs de la vie ne doivent jamais vous affecter. Les roſes ont des épines, & n'en ſont pas moins agréables à l'odorat.

Se plaindre de la vie, parce qu'on n'y trouve pas un printemps perpétuel, c'eſt ignorer les vues que le Ciel s'eſt propoſées en variant les ſaiſons. L'hiver a ſes avantages, la vieilleſſe a ſes charmes; tout a beſoin de repos, tout ſe détruit, mais tout ſe reproduit. Se plaindre eſt une injuſtice.

Multæ tribulationes Juſtorum. Le juſte n'eſt point exempt d'afflictions; mais murmurer, c'eſt perdre un temps qu'on peut mieux employer. L'abeille n'a pas toujours des ſucs pour compoſer ſon

miel; elle profite de l'agréable saison où les fleurs charment nos yeux. Mettez à profit tous ceux que le Ciel vous accorde; jouissez avec reconnoissance des présens qu'il vous fait; cueillez les roses qui sont écloses, & ne vous plaignez point de ce qu'elles se faneront. Le printemps renaîtra, & vous en offrira de plus fraîches.

Ce qui dépend de vous, ce qui est en votre pouvoir, c'est la direction de vos consciences, ce sont les mouvemens de votre cœur.

Nolite conformari huic sæculo. Ne vous conformez point au siecle; vivez par-tout en bons Chrétiens, & fuyez la scandaleuse superstition. Le siecle veut qu'on se fasse circoncire à Constantinople, & qu'on croie à l'infaillibilité du Pape à Rome; c'est Charybde & Sylla.

Evitez les scenes tragiques qu'on représente dans le monde; ne restez point dans le célibat, parce que vous ne trouvez point de partis assez avantageux pour vous. L'ambition agit différemment; l'intérêt forme presque tous les nœuds du mariage: c'est lui qui peuple les Cloîtres & les B.... de Paris. Mais quelle est la fin de ces désordres? Vous le voyez, mes chers enfans! des pleurs & des remords.

Comme toutes nos institutions sont fausses, personne n'est content; chacun déplore en particulier le sort qui émane des erreurs politiques; la vertu, souvent alliée avec le vice, s'ennuie, se consume de tristesse, s'approche du crime, & se perd dans ses gouffres.

A Dieu ne plaiſe donc, mes chers enfans, que je force jamais vos inclinations ! je me reprocherois toute ma vie les malheurs qui ſuivroient mon choix. C'eſt votre cœur qui doit le fixer. Si vous préférez les richeſſes à la bonté du cœur, vos repentirs ſeront plus éloquens que moi.

Il faut vivre, vous dira-t-on, ſoutenir ſon rang, produire ſes enfants, former ſa maiſon: maxime inſenſée, prévoyance coupable, intérêt mal entendu. Il faut vivre, ſans doute, mais il faut travailler, renoncer au luxe, fuir les faux plaiſirs.

Mes filles, mes tendres filles, gémiſſez plutôt dans la pauvreté que de vous enfoncer dans les abymes de la corruption; n'étouffez point le précieux germe de la reproduction, dans la crainte puſillanime de périr de miſere : il faut vaincre ou mourir; la pauvreté n'eſt point un crime, l'anéantiſſement eſt un forfait inoui : le mal que le monde vous fait enviſager eſt une ombre, celui que vous feriez ſeroit réel. Vous le ſentez; Dieu vous l'a dit, la Religion vous le confirme; l'expérience achevera de vous en convaincre.

Je ſais, mes chers enfants, combien de pareilles maximes paroîtront étranges dans un pays où les idées les plus fauſſes ſont les plus accréditées; où les parents avides, inſtruits à l'école de la ſuperſtition, ne font enviſager à leurs enfants que le bien-être qui provient des Richeſſes.

On ſe place ſur un piédeſtal trop élevé, ſouvent dans l'intention de faire du bien, & de

parvenir à des fins légitimes : on monte sur une élévation dont personne n'ose approcher : le printemps de ses jours s'écoule, l'été vient, la fleur seche, périt sur sa tige; & la victime sacrifiée à l'usage, à l'ambition, aux fureurs Ecclésiastiques, tombe sous le couteau de l'hypocrisie : elle meurt, sans avoir vécu, criminelle, malheureuse & martyre de nos illusions religieuses; vertueuse aux yeux de l'ignorance & coupable aux yeux de Dieu, comptable des trésors qu'on lui avoit confiés & des talens qu'elle auroit dû faire valoir.

Vos yeux, mes enfans, la vérité, vos cœurs, vos consciences vous diront le reste. Laissez couler mes pleurs; c'est l'expression d'une ame sensible, qui s'attendrit sur le sort de l'humanité souffrante; mes entrailles sont émues, tous mes sens sont agités.

Mes enfans! que ce nom est doux! Mes chérs enfans, chérissez Dieu; aimez tous les êtres qui sont faits à son image. Nous n'avons tous qu'un seul & même pere dans les Cieux. Un Turc est son ouvrage; un Juif est notre frere; un Sauvage l'est aussi. L'intérêt nous rend injustes; il nous sépare. Loin de nous ce vice honteux! réunissons-nous tous pour le bien. *Charitas operit multitudinem peccatorum; . . . exsuperat omnem sensum.* N'insultez jamais à personne : *Nemini quicquam dixeritis.*

Ayez des mœurs; c'est le premier, c'est le plus grand

grand lien des Sociétés humaines. Que votre œil même ne ſoit pas impudique. Ce Commandement de l'Evangile vaut tous les Commentaires de l'infame Sanchez.

Travaillez, gagnez votre pain à la ſueur de votre front. L'activité, l'exercice du corps eſt le premier principe de la vie. Le temps que nous perdons eſt irréparable; il conduit à la miſere, au déſeſpoir, au crime, à l'échafaud. Ne ſouffrons pas que d'autres ramaſſent la manne qui doit nous nourrir; c'eſt une injuſtice. L'homme qui ne connoît point le prix du travail s'ennuie, ſe pervertit, végete & meurt. A-t-il vécu?

N'ayez jamais plus du bien de votre prochain qu'il n'en peut entrer dans votre œil. Avec ces Traités de morale, vous pourrez, mes chers enfans, ſans la ſcience Eccléſiaſtique, ſoit que vous portiez un ſceptre ou une houlette, répondre à tous les cas de Sainte Beuve, connoître la futilité de toutes les déciſions de la Sorbonne, & prouver à l'Univers entier que tous les in-folio de la Théologie Scholaſtique devroient être jettés au feu, *ne meo quidem excepto.*

Mais ſoyez vertueux; je le dis encore, parce que c'eſt le premier mot de l'Evangile, c'eſt le dernier. La vertu eſt la ſeule clef qui nous ouvre les portes de la félicité. Tout ce qui n'eſt pas cela eſt hypocriſie, inventions humaines, paſſions, foibleſſe, cupidité, ſuperſtition, néant.

Faites du bien, multipliez vos bonnes œuvres; plaignez les méchants qui éprouvent dès cette vie le cruel châtiment que Dieu attache au crime, priez-le de vous en préserver: mais lorsque vous prierez, dites simplement: Notre Pere qui êtes aux Cieux, &c. Une courte priere pénetre les Cieux. Rapprochez tous les événements de votre vie de celui qui connoît vos besoins.

Que ma mort ne vous afflige point. Dieu m'a créé; il m'a nourri, conservé, rempli de ses graces, il ne m'abandonnera pas; je vais où il a décidé que nous irons tous: *Statutum est omnibus hominibus semel unum mori.*

Ne cherchez point à découvrir ce que je deviendrai en vous quittant; c'est un sanctuaire où nul homme n'a pénétré. Le mal que j'ai fait est inscrit sur les registres de l'Eternel. Que je suis heureux qu'il me laisse le temps & le pouvoir d'y faire inscrire de bonnes œuvres!

La vie, mes chers enfants, est plus chere que nous ne pensons. Ne perdons point de temps, les moments sont précieux: vivons, jouissons, & régnons. Nous courons tous à la mort, mais nous avons la vie. Nous soupirons après l'immortalité; Dieu peut nous la donner, il peut nous rendre parfaitement heureux, *omnipotens est;* & puisque la vertu est le gage certain de notre bonheur ici bas, notre choix ne doit point être douteux.

J'ai bientôt fini ma tâche; ſi vous ne finiſſez pas la vôtre, vous en répondrez devant Dieu.

On me blâmera, mais je ſuis aſſez fort pour ſoutenir l'idée d'une haine injuſte.

Soumis en tout à ſa volonté ſainte,
J'aime Dieu, mes enfants, & je n'ai point de crainte.

Je ne ſuis pas aſſez foible pour balancer le deſtin des Peuples de toute la terre, avec les petites diſgraces que je puis eſſuyer en paſſant dans cette vie fugitive. Que feront les hommes ſur cette partie de moi-même qui ne peut ceſſer d'être libre, même au milieu des fers? *In Domino confido; non erubeſcam.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

SECTION PREMIERE.

Représentation d'un simple Chrétien à l'Auteur de la Requête des Fideles à Nosseigneurs les Evêques de l'Assemblée générale du Clergé de 1779.

SECTION V.

Fin de la Table.





